

La banquise de bois

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

54

La banquise de bois



Georges-Jean Arnaud

La Compagnie des Glaces

Tome 54

La banquise de bois

(1990)

CHAPITRE PREMIER

Le dirigeable, l'*Asia*, revenait vers China Voksal sans faire escale dans l'île du Titan. Liensun avait débarqué là-bas le professeur Lerys, Jdrien, tout le matériel nécessaire à la production d'un plancton sain dans un délai très court. Lerys n'avait pas révélé tous ses secrets à la Guilde des Harponneurs et assurait qu'il pouvait faire mieux que dans les laboratoires du complexe baleinier.

— Kantus est un bon scientifique mais n'a pas d'inspiration. Ce n'est pas un créatif. Il sait très bien améliorer les découvertes faites par d'autres, mais jamais il ne trouvera de lui-même une autre voie scientifique. Nous allons produire en abondance un plancton de qualité, en un temps record.

Les Hommes-Jonas étaient déjà au rendez-vous. Toutes les Solinas habitées croisaient autour de l'atoll choisi comme centre de fabrication par le professeur. Le plancton y était rare et n'aurait pas permis de nourrir plus d'une vingtaine de baleines. Il n'y avait que dix-sept Solinas présentes, les autres restant dans les parages de la mer de Davis en cas de nécessité. Ces cétacés communiquaient entre eux sur de très longues distances et pouvaient à tout moment raconter ce qui se passait chez les Harponneurs.

Le professeur Lerys avait remarqué que le niveau de l'eau avait monté de quatre-vingts centimètres autour de l'atoll, mais que le lagon, lui, ceinturé de corail, avait le même niveau. Petit à petit, par le phénomène des vases communicants, cette différence se comblerait mais il existait peu d'ouvertures dans la muraille corallienne.

L'*Asia* avait pu faire le plein grâce à quelques colonies de phoques installées dans un atoll voisin, et se trouvait à l'équateur quand le faible appel radio fut capté. Grâce à l'enregistrement, ils purent décortiquer le texte. La demande de secours provenait d'une station phoquière installée à hauteur du tropique du Cancer, en bordure de la banquise. D'après ces inconnus, un raz de marée énorme avait balayé leur installation et, depuis trois jours, ils étaient réfugiés

sur le toit d'un wagon-citerne qui acceptait de flotter sur l'eau, mais jusqu'à quand ? Ils étaient huit dont deux femmes et trois enfants.

— Nous allons essayer de les repêcher, annonça Liensun à son équipage. Justement j'avais l'intention d'aller au nord pour surveiller l'évolution des eaux.

Il s'agissait à coup sûr d'un premier tsunami ayant ravagé cette partie de la banquise chinoise. Plus au nord on trouvait l'ancien chenal chinois, avec son premier terminal ferroviaire et portuaire, et à mille kilomètres au nord, le deuxième terminal créé par Lafitte pour la construction de ses cargos.

Au lever du jour suivant, ils auraient dû apercevoir la banquise sur leur gauche dans l'ancienne région des Philippines, mais il n'y avait que l'océan. Liensun fit refaire les calculs, les reprit lui-même. Ils ne s'étaient pas déviés de leur route mais des centaines, voire des milliers de kilomètres carrés de glace étaient submergés.

— Il faut essayer de mesurer l'épaisseur de l'eau.

Le dirigeable survola l'océan à moins de cent mètres et l'évaluation fut comprise entre cinq et dix mètres d'eau. Mais celle-ci était glauque et il était impossible de voir le fond. Ils n'aperçurent aucun signe de présence humaine. En revanche les épaves abondaient, surtout des wagons d'habitation, des wagons-citernes qui flottaient, les bogies en l'air.

Lorsqu'ils atteignirent le tropique, c'était encore pire. La banquise avait reculé vers l'ouest et restait invisible même à cinq mille mètres d'altitude. Il n'y avait que l'océan et des épaves, toujours les mêmes, des bandes de phoques qui nageaient vers l'ouest et aussi de nombreuses compagnies de manchots qui se déplaçaient de façon étourdissante en bonds successifs. Vers l'ouest eux aussi.

— L'appel de nouveau mais plus clair. J'ai répondu que nous arrivions et qu'ils devaient émettre le plus souvent possible. Ils utilisent heureusement un émetteur alimenté par un alternateur qui se manœuvre à la main comme une machine à coudre.

Le fameux wagon-citerne avait dérivé vers le sud et ils le repérèrent assez vite. Celui-là ne s'était pas retourné les roues en l'air, et les survivants s'y accrochaient comme ils pouvaient, n'ayant pas osé ouvrir le trou d'homme de visite, de crainte d'embarquer de l'eau. En apparence l'océan était calme mais des successions d'ondes très longues le gonflaient peu à peu.

— Ils ne sont plus que sept. Un gosse a disparu.

Le treuillage commença. Deux membres de l'équipage étaient descendus boucler les harnais pour éviter qu'ils ne se précipitent tous vers le câble. Autour de ce wagon-citerne, il y avait d'autres wagons, deux autres cuves, mais les bogies à l'air, et plus tard un des hommes rescapés expliqua que c'étaient les wagons déjà pleins d'huile qui se

retournaient ainsi. Des dizaines de milliers de tonnes vagabondaient désormais depuis l'équateur jusqu'au détroit de Béring. Liensun pensa à ses amis du pays de Djoug, souhaitant qu'ils n'aient pas subi trop de dégâts.

— Nous allons voir les terminaux de la banquise chinoise, annonça-t-il.

— Nous serons justes en huile, lui répondit Illong, son commandant en second.

— Réduisons la vitesse. Au besoin nous essayerons de pomper l'huile d'un de ces wagons-citernes.

Non seulement le premier terminal aux installations sommaires était noyé sous plusieurs mètres d'eau, mais le fameux chenal dit chinois était à nouveau ouvert. Entre les murailles de glace circulait une eau plus tiède de quatre à cinq degrés. Elle allait ronger la base de ces énormes murailles, les faire s'écrouler d'un bloc, ce qui provoquerait de mini-tsunamis en amont. Liensun pensait au cargo *Princess*, à Farnelle qui devait se trouver à bord pour sauver ce qui pouvait l'être. Par chance le *Rewa*, son ancien charbonnier, était reparti vers Titan. Avec ses roues à aubes bricolées, il n'aurait jamais résisté à la puissance des eaux.

— C'est étrange, lui dit Illong, comparé à la violence effroyable des fleuves sibériens, aux chambardements du côté de Béring, ici on ne voit presque rien. L'eau monte mais lentement, sans que l'on aperçoive une simple ride à la surface ou une vague gigantesque. Et pourtant dix à vingt mètres d'océan recouvrent la banquise et, multipliés par des millions de kilomètres carrés, cela donne un volume incroyable.

L'épave qui apparut sur l'écran radar fut impossible à identifier pendant le quart d'heure suivant, puis on devina les contours d'un bateau couché sur le flanc. Un bateau inachevé qui tournoyait lentement dans un mini-maelström de courants marins.

— Un des cargos en construction de Lafitte, dit Liensun sans la moindre trace de triomphe dans la voix.

Terminal II n'existait plus, ni les cales des chantiers, ni les lignes nombreuses de voies ferrées. Et à perte de vue dans cette dépression de la banquise, il n'y avait que de l'eau. Liensun demanda que l'on repère un des wagons-citernes les roues en l'air. Il y en avait plusieurs, mais pour pomper l'huile ce fut une expédition dangereuse et très longue. On dut découper le fond au laser, au risque que la cuve ne se retourne d'un moment à l'autre quand le pompage commencerait. Ils récupérèrent le tiers de l'huile avant que ce demi-tour ne s'effectue, arrachant l'extrémité de la manche de pompage. L'homme qui se trouvait en bas, relié à l'*Asia* par câble, fut soudain en train de se balancer dans son harnais, et Liensun ordonna qu'on le remonte. Il y

avait suffisamment d'huile pour faire le détour par le cargo *Princess*. Ils l'atteindraient en fin de journée, mais grâce aux puissants projecteurs pourraient se rendre compte de sa situation.

Les rescapés racontaient comment l'eau avait commencé de monter sans les inquiéter tellement au début. Les enfants s'amusaient à voir les phoques se laisser porter par des trains d'ondes successifs mais faibles en amplitude. Jusqu'à ce que l'eau pénètre dans la station et recouvre la banquise de dix centimètres puis de vingt en quelques minutes.

Les autres décidèrent de s'enfermer dans les wagons d'habitation, certains préférèrent fuir vers l'ouest se mettre à l'abri à bord d'une draine.

— Nous, dit l'homme le plus âgé, nous avons décidé de nous réfugier sur le wagon-citerne vide. Les bogies le lestaient suffisamment pour l'empêcher de se retourner alors que les autres, que nous ne remplissons qu'aux trois quarts pour éviter une trop lourde charge aux rails, risquaient de se retourner, ce qu'ils ont fait d'ailleurs. Nous avons attaché des cordages, essayé de nous installer confortablement, embarqué des vivres, le petit émetteur, mais bientôt il y eut un mètre d'eau et bien des affaires qui nous auraient été utiles furent gâchées par l'eau de mer. Il a bien fallu grimper et attendre. Cela a duré deux heures avant que la citerne ne se décolle des rails où le verglas l'avait soudée. L'eau était tiède, au moins huit degrés... Quand la citerne est partie à la dérive, nous avons eu terriblement peur. Elle nous faisait basculer à droite, à gauche, mais jamais nous n'avons été vraiment en danger de nous retourner totalement.

— Un des enfants a disparu ?

— Dans la nuit. Il a voulu se soulager mais il est tombé et nous n'avons pas pu le retrouver. Il n'a même pas crié, rien.

L'*Asia* venait de croiser le fameux chenal rempli à ras bord d'une eau noirâtre, et ils remontaient vers le nord-ouest avec le crépuscule. Bientôt il fallut donner de la lumière et celle éblouissante des projecteurs ne laissait aucun détail dans l'ombre. Liensun estimait que le cargo avait dû lentement se soulever, à la condition que son fond ne soit pas pris dans la glace, mais aux dernières nouvelles, l'équipage avait toujours veillé à ce que la banquise ne se resserre pas trop. Il avait quotidiennement fait sauter le carcan le plus proche de la coque, mais n'avait pu travailler à de grandes profondeurs. L'eau tiède avait quand même eu le dessus au bout de quelques jours. Le chenal, en fait un canyon profond dans la banquise, était très étroit, mais cet handicap pouvait avoir servi à surélever le bateau le long de ses parois verticales sans le faire basculer. Les machines étaient en bon état de marche, les pleins avaient toujours été maintenus. Avant de prendre le commandement du *Rewa*, Farnelle avait exigé que le ravitaillement de

son cher cargo soit assuré, l'équipage régulièrement relevé.

Le commandant en second de Farnelle, Manister, était un homme de confiance entièrement dévoué à Farnelle. Après son départ il avait veillé à ce que le bâtiment reste toujours en état d'appareiller, même s'il servait d'hôtel-relais pour les voyageurs se dirigeant vers le terminal numéro 1.

Le *Princess* apparut enfin, complètement en travers du chenal, coincé dans les parois aussi bien par l'étrave que la poupe. Et il formait barrage avec l'eau qui s'accumulait sur tribord, risquait de passer par-dessus bord.

— Il est perdu, dit Illong. À la moindre tentative la masse énorme l'emportera vers l'ouest, le recoincera à nouveau.

Il avait raison, mais Liensun réfléchissait à une solution. Farnelle avait eu le temps de fixer les fameux boudins mais sa proue s'enfonçait de plusieurs mètres dans la falaise de glace. Par contre la poupe n'était que légèrement coincée.

— Si la force de l'eau agissait toute vers l'arrière, l'étrave serait dégagée, pointerait vers l'est, et avec la puissance de ses moteurs, le *Princess* pourrait faire face aux ondes successives, gagner même quelques encablures entre deux poussées des eaux.

— Pour l'instant la poussée est centrale et semble enfoncer la poupe au contraire.

Sur la passerelle, Farnelle avait dû apercevoir le dirigeable sur tribord. Les projecteurs avaient signalé sa présence, mais elle n'avait pas su tout de suite s'il s'agissait bien de l'*Asia*.

— Préparez des explosifs, dit Liensun, et entrez en liaison radio avec le commandant de bord.

Farnelle répondit tout de suite, expliqua que si le cargo avait pivoté, c'était à cause d'un éperon de glace tout au fond du chenal qui l'avait empêché de rester dans la bonne position.

Liensun lui expliqua qu'il pouvait se faire treuiller et faire sauter la paroi où la poupe était en train de s'encastrer. Il lui parla de l'utilisation de la poussée des eaux si jamais il réussissait à dégager l'arrière.

— Nous devons être synchrones. Je vais emporter un petit émetteur qui sera relayé par la radio de l'*Asia* et te donnera le déroulement de ce que je suis en train de faire. Il faudra porter la puissance des moteurs à son maximum.

— Nous en avons un justement qui cafouille. Nous pensions à un treuil qui aurait pu agir sur la poupe afin que le *Princess* soit à nouveau la proue vers l'est. Mais cette force de l'eau est si puissante que nous entendons craquer les membrures. Tu sais que mon cargo a été, à cause de ses avaries, entièrement recouvert de résine bactérienne. Elle est assez élastique pour résister là où elle masque les

voies d'eau, mais jusqu'à quand ?

— Le treuil serait trop long à installer. On va parer au plus pressé. Je disposerai la charge en dessous de la proue, dans la glace, afin que l'eau soit aspirée et appuie sur la coque arrière.

Il faisait préparer l'équipement sans cesser la liaison radio. La voix de Farnelle restait ferme mais il sentait qu'elle était très inquiète pour son cargo *Princess*. Elle en avait toujours bavé à cause de ce fichu rafiôt. Autrefois dans le sud, lorsque la banquise régnait en maîtresse partout, elle et son mari étaient partis à la recherche de ce cargo fabuleux qu'on disait rempli d'un minéral rare, Liensun ne se souvenait plus duquel. Ils avaient obtenu un plan de recherches puis ensuite avaient construit de leurs mains la voie ferrée unique qui y conduisait. Le mari était mort et Farnelle avait conservé cette minuscule Compagnie du Cargo *Princess*, vivant seule dans le désert pré-Antarctique, ne voyant que des tribus de Roux. Elle avait d'ailleurs eu deux enfants métis. L'un était mort et l'autre, Gdami, était un gamin extraordinaire. Le cargo avait ensuite navigué comme voilier, avait rejoint l'île de Titan, était devenu le bateau le plus important du Kid avant de se laisser piéger depuis des années par la banquise où le réchauffement, venu du nord, allait peut-être le libérer si tout allait bien.

Liensun se fit treuiller, puis attendit son matériel avant de commencer à s'encorder pour descendre le long de la paroi de glace, à bâbord de la poupe du *Princess*, là où il creuserait un tunnel pour aller déposer ses charges explosives.

CHAPITRE II

— Oui, dit Ann Suba, c'est bien l'île de Christmas. Même du ciel j'en reconnais la forme. J'ai l'impression que ses plages de sable, blanc et noir selon l'orientation, ont disparu. L'eau a dû monter d'un bon mètre.

— On ne voit pas grand-chose, fit Kurts, déçu. Pas un signe de vie. Ce sont les falaises en question, là ?

— Oui. Elles sont creusées d'une foule de cavernes où les habitants ont placé de vieilles pirogues faites dans des troncs d'arbre. Ils y déposent leurs morts puis les remplissent d'huile de coprah. Le coprah provient d'une grosse noix poussant sur un arbre appelé cocotier, de l'espèce des palmiers.

— Merci, madame l'institutrice, fit Kurts ironique, mais j'ai déjà lu ça dans une vieille encyclopédie.

Elle avait légèrement rougi mais restait calme.

— Pour ces gens-là, la période glaciaire n'a jamais existé, du moins si elle les a atteints, il s'est produit des bouleversements sous-marins qui ont dégagé ce groupe d'îles des banquises. Une température assez tempérée a relancé la végétation. Les cocotiers se sont adaptés à un nouveau climat, et ces îliens ont survécu loin de la société ferroviaire, puisque se trouvant au centre d'une mer intérieure assez importante. Leur chef, le révérend Fatouah, nous a raconté que des expéditions avaient été organisées en direction de la lointaine banquise, et je crois bien que l'une d'elles avait découvert le fameux viaduc géant en construction du Kid, mais vers le sud. Cette mer intérieure était immense, très riche en poissons, phoques, baleines, mais la terre des îles était aussi très fertile, et ils ont bien vécu sans avoir froid, mais ont veillé jalousement à leur isolement. Ils ont failli nous immobiliser sur place pour certainement nous liquider tous quand nous nous sommes ancrés avec *Titan II*.

En volant plus bas, Kurts distingua les grandes cases cachées sous la végétation, aperçut quelques silhouettes et amerrit dans la

baie, juste en face de la plus grande plage. Dans les lunettes d'approche, Ann Suba vit que les pirogues avaient été remontées bien plus haut que lors de sa première visite.

— Le niveau a dû monter d'un bon mètre, dit-elle. J'ignore s'ils se sont rendu compte que nous avons puisé dans les pirogues mortuaires les quantités d'huile dont nous avons besoin, je ne sais pas non plus s'ils me reconnaîtront, mais la méfiance est de règle. D'autant plus qu'ils savent se montrer très respectueux, organisent de belles fêtes, disposent d'une nourriture abondante. Ceux qui sont descendus à terre sont revenus complètement soûls et le ventre bien plein. Des filles se sont chargées de les divertir très aimablement.

L'hydravion courut sur son erre et Kurts mouilla une ancre sans sortir de l'habitacle, observant ce qui se passait en face.

— Nous avons des marchandises d'échange, des alcools qu'ils ne connaissent pas. Ils peuvent très bien accepter de nous fournir de l'huile sans que nous soyons obligés de dévaliser leurs cimetières.

— Pour l'instant rien ne bouge et pourtant j'ai vu des formes humaines sous les arbres. Dès que le soir viendra, je ne resterai pas ici. Et nous établirons un tour de garde. S'ils ne veulent pas nous vendre de l'huile et si nous ne pouvons voler celle des morts, nous sommes condamnés à rester ici.

Gueule-Plate la chèvre-garou grimpa sur ses genoux pour essayer de lui lécher le visage, mais d'une tape Kurty la calma et elle regarda à travers le pare-brise ce paysage nouveau pour elle. Avec le vert sombre des arbres, et la ligne rouge de la côte, l'ensemble était très beau, inspirait une émotion profonde, mais pour Ann Suba c'était un endroit vénéneux dissimulant les pires dangers.

— Je crains, dit-elle, qu'ils ne veuillent nous forcer à descendre à terre au lieu de venir à nous comme la dernière fois. Et si nous quittons l'hydravion, nous ne serons pas en sécurité. Le révérend Fatouah qui dirige cette communauté, en véritable dictateur, est un petit malin. Peut-être devrions-nous tout de suite contourner l'île et nous rendre du côté des falaises. Si nous pouvions hisser un tuyau jusqu'aux pirogues d'huile, nous transvaserions aisément celle-ci puisque l'hydravion sera plus bas. Juste une aspiration à la pompe pour amorcer.

— Si ce révérend est si malin, il verra que nous nous déplaçons sur l'eau sans prendre l'air et comprendra où nous allons. Or nous ne pouvons pas, pour lui donner le change, décoller, il n'y a pas assez d'huile dans les réservoirs pour tenter de prendre l'air. Les quelques secondes nécessaires pour lancer les moteurs à pleine puissance et s'arracher à l'eau consomment de grosses quantités de carburant. Je vais descendre à terre avec le canot.

— C'est de la folie, vous allez tomber dans une embuscade.

— Je vais prendre Gueule-Plate avec moi. Ils n'ont jamais vu pareil phénomène, je suppose, et je vais les impressionner.

— Si elle se livre à quelque facétie comme d'habitude, ils ne resteront pas longtemps impressionnés.

Tranquillement Kurts se prépara, glissa un pistolet dans sa ceinture, prit quelques micro-grenades, détacha le canot, mais lorsque la chèvre-garou comprit ce qu'il voulait d'elle, elle se mit à bêler de toutes ses forces, et essaya de se cacher sous une couchette, à son habitude. Ils ne furent pas trop de deux pour l'en extraire. Kurty essayait de la raisonner mais elle continuait de bêler, de cracher, et gigotait de ses deux pattes avant.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée, déclara Ann Suba.

Kurts, fou furieux, menaça l'hybride de la jeter tout de suite par-dessus bord et, prenant des airs de martyr, retenant de gros sanglots, elle se laissa transporter dans le canot. Kurts l'installa pour que, depuis l'île, les habitants voient sa tête vaguement humaine, ses seins de femme ainsi que ses avant-pattes en forme de bras se terminant par des sabots. Il espérait les frapper de stupeur et de crainte, et que ce peuple primitif considérerait la chèvre-garou comme une sorte de divinité.

Ann Suba n'était pas tout à fait d'accord pour traiter les îliens de primitifs ; elle doutait qu'ils se laissent tellement impressionner par Gueule-Plate.

— Cette fois, dit-elle, si vous tombez entre leurs mains, il sera inutile de compter sur moi. D'abord je ne peux faire décoller l'hydravion, et comment lancer un ultimatum ? Je vais préparer les lance-missiles ainsi que les mitrailleuses, mais c'est tout ce que je peux faire. Je vous souhaite de réussir.

Lorsqu'il vit le canot s'éloigner, Kurty se mit à pleurer et se réfugia dans sa cabine, refusant qu'Ann Suba le prenne dans ses bras pour le consoler.

Il n'y avait pas cinq cents mètres à franchir pour atteindre la plage désormais rétrécie, et Kurts préféra ramer que de lancer son moteur. Tranquillement il aborda, aida Gueule-Plate à descendre, et tira la petite embarcation sous les arbres où il l'attacha à un palmier. C'est alors que Gueule-Plate, elle le faisait rarement dans l'appareil, se dressa sur ses pattes arrière et avança en se dandinant.

L'attente dura trois heures. Ann alla se préparer un mélange d'alcool et de faux jus de fruit, le but d'un trait. Kurty avait fini par s'endormir dans son chagrin. Elle restait sur ses gardes, savait que les îliens étaient de merveilleux plongeurs pouvant nager longtemps sous l'eau à une grande profondeur. Lorsqu'elle naviguait avec Lien Rag, ces gens-là avaient voulu saboter leur hélice avec une substance végétale, une sorte de latex qui durcissait dans l'eau. Ils ne s'étaient

doutés de rien. Elle s'immobilisait parfois, guettant le moindre bruit suspect. Le réchauffeur qui fournissait aussi le courant électrique de l'appareil ronronnait faiblement. Tout paraissait en ordre mais elle ne s'y fiait pas.

— Papa est revenu ?

Kurty, encore ensommeillé, venait vers elle, la suivait dans le poste de pilotage, se hissait sur le siège du copilote.

— Ils vont faire comme les Harponneurs, tu crois ?

— Non. Ton père va s'en tirer. Il discute sûrement du tarif de l'huile pour ne pas payer un prix excessif.

Et puis l'enfant tendit le bras :

— Les voilà.

Ann Suba, le cœur battant, reconnut la silhouette robuste du pirate. Gueule-Plate, elle, paraissait se tenir dans le fond du canot. La jeune femme fixa les gestes de l'homme qui payait vigoureusement. Depuis quelques jours, il se passait quelque chose d'étrange en elle. Kurts l'intéressait de plus en plus, et pas seulement pour ce qu'il représentait, parce qu'il connaissait une foule de choses sur la vie, le monde. Un soir, elle avait cru qu'il la rejoindrait dans sa cabine, l'avait attendu des heures, avant de comprendre qu'elle s'était méprise sur un silence un peu trop appuyé, un regard qui semblait de connivence, une main qui frôlait sa hanche. Désormais chaque nuit elle imaginait Kurts dénudé, l'écrasant de son poids de géant, la pénétrant tandis qu'elle se soumettait sans réticence.

— Je vois la tête de Gueule-Plate.

On l'apercevait entre les jambes écartées de Kurts, en effet. La garou paraissait prostrée à l'arrière du petit canot.

— Je vais ouvrir, cria Kurty.

Toujours méfiante Ann Suba regarda à travers les hublots, craignant que les îliens n'encerclent leur hydravion.

— Tout va bien, cria Kurts en lançant l'amarre qu'elle hala pour que le canot se range le long du flotteur gauche.

Elle dut récupérer la chèvre-garou qui tremblait de tout son corps. Elle pensa que c'était de crainte de tomber à l'eau, mais Kurts lui fit une mimique signifiant que l'animal avait de bonnes raisons de se montrer aussi apeuré.

— Je vais d'abord boire quelque chose. Kurty, va coucher ta nourrice après lui avoir fait boire quelque chose de fort comme elle aime. Mets de la vodka dans son lait, par exemple. Elle adore ça.

C'était surtout pour éloigner l'enfant qu'il lui ordonnait cela. Ann Suba lui prépara un verre qu'il but d'un trait :

— C'est le paradis en effet. Des gens superbes, des filles resplendissantes presque nues, et de l'huile en quantité. De quoi remplir des dizaines de fois nos réservoirs si l'on voulait. Ils ont

construit de grandes citernes en terre cuite. Lorsqu'elles ont été façonnées en glaise, ils ont allumé un grand feu à l'intérieur durant des jours, puis quand la cuisson a été faite, ils les ont enduites d'une résine spéciale très étanche. Ils m'ont montré leurs réserves impressionnantes, les noix de coco, le coprah une fois sec, les moulins à huile qui utilisent la force hydraulique d'une rivière. Ils sont organisés.

— Gueule-Plate les a quand même sidérés, non ?

— Oui... pas mal...

Il se versa un autre verre, but une gorgée :

— Ils sont disposés à nous vendre de l'huile. Le révérend Fatouah est un homme certainement rusé et cruel, mais aussi un calculateur qui se doute bien que la période bénie de l'isolement est finie. Leur paradis finira par connaître des visiteurs de plus en plus nombreux, et il se prépare à cette éventualité. Il est très bien renseigné et j'ignore comment il fait pour savoir que désormais des bateaux, des dirigeables passent à proximité des Orcades... Le hasard a voulu que sauf une fois, Lien Rag et vous, d'autres visiteurs n'aient pas aperçu les îles. Mais ça viendra. Fatouah a compris, en voyant le niveau de l'océan s'élever, que de grosses quantités de glace sont en train de fondre quelque part, que des icebergs énormes s'effondrent dans la mer, provoquant des raz de marée. Il craint qu'un formidable tsunami ne fasse un jour disparaître son île et ses voisines. Je lui ai expliqué la situation telle que nous en avons eu vaguement connaissance par la radio.

— L'huile, accepte-t-il de nous en vendre ?

— Il est prêt à nous en livrer toutes les quantités que nous désirons et même à faire du commerce avec nous plus tard. C'est une huile qui est fine, comestible, plus agréable que l'huile de phoque à tous les points de vue. Ils en ont de grosses réserves et leurs cocotiers sont très productifs.

— Seulement il la vend très cher, son huile ? Je suppose que ce n'est pas une question d'argent. Nous avons quand même des objets à lui vendre en échange, des installations radio s'il le désire et bien d'autres choses. Dans vos soutes vous avez entassé pas mal de marchandises, en fait.

— Je les lui ai proposées, dit Kurts d'une voix lasse.

Ann Suba fronça les sourcils.

— Il les a refusées ?

— Pas exactement, mais il a une préférence qui est devenue très vite une idée fixe dont je n'ai pu le faire démordre.

— C'est l'hydravion qu'il veut ? Mais dans ce cas nous n'avons plus besoin de son huile. Ce serait un raisonnement absurde de sa part, même s'il est présomptueux, voire mégalomane, il n'est pas idiot.

— C'est exact. Ce qu'il veut c'est Gueule-Plate.

Sans voix, Ann Suba ne comprenait pas pourquoi. La garou était une sorte de phénomène de cirque, mais de là à vouloir l'acheter contre des milliers de litres de bonne huile...

— Il a été séduit par Gueule-Plate ; pour lui c'est la personnification du diable, exactement du démon Asmodée qui est une sorte de personnage lubrique, plus que ça, obscène.

— Gueule-Plate est une femelle.

— Justement. Le révérend Fatouah est tombé amoureux d'elle. Il veut copuler avec elle pour fabriquer des petits démons. Cela paraît absurde mais il a fini par me donner une explication qui se tient. La religion de l'île principale et des autres terres voisines est une sorte de christianisme puritain, dans lequel la vieille religion animiste tient encore sa place. Ce qui a toujours plu à ces îliens, c'est que, dans le christianisme, il y a Dieu et aussi son contraire, le diable. Une partie de la population adore le diable en secret, et c'est dans cette fraction-là qu'on trouve les contestataires, les comploteurs qui voudraient liquider le révérend pour gouverner à sa place. Si Gueule-Plate donne naissance à un autre garou, il sera considéré comme un petit d'Asmodée et l'unanimité sera rétablie dans la population. Il y aura un dieu représenté par le révérend, et un diable, le fils de Gueule-Plate. Mais je crois aussi que le révérend est un zoophile impénitent qui bande rien qu'à la pensée de sauter notre amie. Je suis désolé pour ma crudité d'expression mais j'ai bien vu que sous son pagne il y avait le signe évident de ce que j'avance.

— Vous ne pouvez pas accepter que Gueule-Plate soit livrée à la lubricité de ce personnage... Vous ne pouvez pas enlever cette chèvre-garou à son nourrisson, votre fils ?

— Et comment aurons-nous de l'huile, dans ce cas ? Vous vous imaginez que nous pouvons la voler dans les falaises transformées en sanctuaires ? Eh bien, détrompez-vous. Fatouah sait très bien que vous avez volé l'huile des morts et, sans avoir l'air d'y toucher, il m'a prévenu que désormais il fait garder sévèrement les pirogues remplies de cadavres et d'huile de coprah.

— Alors il faut prendre l'huile de force, où qu'elle se trouve.

Il ricana :

— À tous les deux ?

— Nous n'allons pas rester ici à l'ancre en espérant que la libido de Sa Révérendissime se calme !

— Savez-vous quel est le temps de gestation d'une chèvre normale ?

— Non. Deux mois, trois mois ? Mais vous ne voulez pas dire...

— Pourquoi pas ?

— Vous allez conduire cette innocente bête à ce bouc infâme de

Fatouah qui va assouvir sur elle ses pires instincts ?

— Écoutez, Gueule-Plate a vécu dans un troupeau de chèvres-garous là-haut dans les confins du satellite S.A.S., et elle a dû en voir de toutes les couleurs avec tous ceux qui voulaient la sauter : des boucs-garous mais aussi des hybrides d'autres origines. Ce n'est pas une chevrette inexpérimentée et, quand je l'ai donnée comme nourrice à mon fils, elle avait les mamelles pleines d'un lait destiné à un chevreau-garou que j'ai dû tuer. Alors ne faisons pas de sentiments. Nous allons essayer de négocier avec Fatouah. Je lui prête Gueule-Plate le temps de satisfaire ses goûts bestiaux, de fabriquer un Asmodée qui réconciliera les factions rivales de son peuple, et nous reviendrons rechercher Gueule-Plate dans quelques mois.

— Mais Kurty ?

— Il est temps de le sevrer effectivement, non ?

— Vous êtes vraiment... odieux, cria Ann Suba d'autant plus furieuse qu'elle aurait aimé qu'il la serre contre lui.

CHAPITRE III

Au fil des jours, les nouvelles du nord arrivaient, encore plus catastrophiques qu'on n'avait cru. Des stations côtières de la Panaméricaine avaient été noyées en quelques heures, et on comptait des milliers de victimes. Les réseaux étaient détruits, les glaciers se disloquaient et jusqu'à cent kilomètres à l'intérieur de l'inlandsis la glace était en mouvement. On évacuait tant bien que mal ces populations de l'intérieur vers les Rocheuses, mais les meilleurs endroits étaient depuis longtemps pris par ces adeptes de la High Society qui, des années auparavant, avaient prévu un réchauffement et décidé de vivre en altitude. Au début, ni clochards, ni dilettantes, ils avaient fini par s'organiser, créer des agglomérations, des serres d'élevage et de cultures, et ils voyaient arriver les réfugiés d'un mauvais œil. Il y eut des bagarres puis des affrontements, et Lady Yeuse dut dépêcher sur place des commandos de la Manu pour rétablir l'ordre.

À la radio, Yeuse confia à son ami qu'elle considérerait que le cinquième de la Panaméricaine du Nord était désormais perdu, que jamais plus on ne pourrait y installer des réseaux et des colons. Des glaciers glissaient vers l'océan, des masses parfois longues de plusieurs centaines de kilomètres sur un front de dix voire vingt. Par chance, ils se fracturaient tout au long de la côte, et ne basculeraient pas tous en même temps dans le Pacifique, sinon la planète entière aurait été parcourue par des vagues gigantesques hautes de cent à cinq cents mètres.

À San Diego, ils avaient aussi souffert des tsunamis, et la cale était en partie disloquée, mais le cargo intact, si bien qu'on avait pu continuer à l'équiper. Lien Rag pensait qu'éventuellement il pourrait être utilisé comme remorqueur si l'on augmentait la puissance des moteurs.

— Il tirera l'iceberg, expliqua-t-il à la présidente.

— Tu es vraiment optimiste, alors que le monde entier risque

d'être submergé. Comme moi, tu as vu les photographies prises par Liensun sur les pans de glaciers s'effondrant dans la mer, et celles de Charlster au sujet de la lucarne solaire sont encore plus alarmantes. C'est le centre de la Compagnie, le Canada et tout le sud, qui est visé. La glace fondra et les fleuves d'autrefois vont écouler cette eau. Le fleuve ancien qui drainait cette région était le Mississippi, et il débouche dans l'Atlantique qui est encore recouvert d'une épaisse banquise : elle empêchera que l'eau douce se mélange à l'eau de mer. L'eau douce va donc refluer et tout le centre sera submergé avec ces fameux tourbillons infranchissables comme en a la Lena, le Yukon et, plus à l'ouest de la Sibérienne, l'Iénisseï. La Compagnie sera coupée en deux, sans possibilité de communiquer. Et toi, tu continues à couvrir tes projets d'iceberg, de commerce d'huile comme si rien ne devait être changé.

— Il y a toujours des miracles, dit Lien Rag. En tant que glaciologue, je suis très pessimiste car je sais ce qui peut arriver. Je pense que le centre sera un immense fleuve large d'un millier de kilomètres et impossible à franchir, mais je reste aussi un homme qui espère qu'un refroidissement brutal peut intervenir et paralyser d'un coup cette fonte des glaces. Il y a là-haut, dans le satellite S.A.S., un homme que j'estime plus que tout autre. Gus mettra tout en œuvre pour que la Terre ne connaisse pas un réchauffement brutal qui la détruirait.

— Son satellite est en pleine déliquescence. Il y a des rumeurs qui courent chez les Aiguilleurs. Ils n'en mènent pas large. Gus aurait refusé certaines manœuvres pour empêcher les poussières de floculer, et d'autres lucarnes sont à craindre.

— Je vais quand même continuer à préparer cet iceberg. Nous continuerons à raffiner le lard de phoques pour le revendre. Nous continuerons à vivre. Je crois qu'un bon bateau comme notre cargo peut rester debout malgré les tsunamis qui nous menacent, alors qu'il n'existe aucun point sur l'inlandsis pour nous réfugier. La montagne ruissellera par mille torrents qui emporteront tout. Pour fondre les glaciers d'altitude, il faudra cent ans, et pendant cent ans les torrents continueront de tout ravager, de provoquer des vapeurs épaisses devenant des brouillards qui cacheront tout. L'eau de ruissellement entraînera l'humus que l'on pourrait utiliser.

— En pays Djoug, d'après ce qu'en a dit Liensun, ils ont réussi à subsister grâce à des routes, des agglomérations sur pilotis. Les torrents de boue coulent en dessous et les épargnent. Jusqu'aux serres qui sont ainsi surélevées. N'y a-t-il pas des régions où ce serait possible ? Mon adjoint Reiner le pense et essaye de dresser un inventaire avant d'envoyer des équipes de techniciens.

— Et les commandos d'Antarctique ?

— Ils sont en place, prêts à intervenir, mais il paraît que la Guilde connaît de très grandes difficultés. Son complexe baleinier aurait de graves ennuis et ne produirait plus d'huile ni de viande. Seul le Réseau de la Reconquête continue à progresser vers la terre de Graham, mais à un rythme moins rapide.

— Je vais retourner dans l'île aux Phoques pour surveiller la construction de l'Iceberg. Nous avons une magnifique structure, qui se remplit d'une glace dure que les eaux désormais tièdes ne pourront facilement faire fondre.

Là-bas c'était le calme tranquille, les activités paisibles de toute une équipe. La raffinerie d'huile de phoque fonctionnait jour et nuit sans jamais saturer l'air de gras, la chasse se déroulait selon un planning qui ne risquait pas de faire disparaître les espèces, et l'iceberg surgissait peu à peu de sa fosse profonde. Trente-cinq mètres à l'air libre pour cent cinquante sous l'eau. Il faudrait installer des moteurs dans les fonds pour aider au déplacement de la masse entière.

Mais Lien Rag dut revenir en catastrophe à San Diego. Son train atteignit le réseau du 30^e parallèle sans difficulté, mais dans cette cross station, on lui apprit que les convois vers l'ouest étaient aléatoires. Il pouvait embarquer pour San Diego Station, mais sans aucune assurance de la Compagnie qu'il serait transporté jusqu'au terminus. Il y avait un train pour Mohave Station, au nord, et il savait que de là, il pouvait espérer rejoindre San Diego Station. Il l'avait déjà fait dans l'autre sens, en clandestin, quand il avait débarqué sur la côte ouest. L'essentiel à Mohave était d'éviter de se faire prendre pour un réfugié, car alors on le dirigerait vers un camp de regroupement. Depuis des années ces camps fonctionnaient pour recevoir les gens évacués de la banquise en train de se disloquer, puis ceux de l'ancienne côte californienne. Mais Lien Rag possédait un ordre de mission signé par la présidente Yeuse, et son apparence était celle d'un riche fonctionnaire de la Compagnie.

Dans l'immense gare de Mohave, c'était la panique totale et on avait dû installer des voies provisoires pour canaliser le trafic. Des trains bourrés de réfugiés arrivaient du nord, et on ne savait plus qu'en faire. À l'inverse, peu de convois vides repartaient, les mécaniciens et les chefs de train menaçant de se mettre en grève. Ils ne tenaient pas du tout à retourner là-bas, dans des régions où les glaciers glissaient inexorablement vers l'océan.

— Ça descend de la Sierra Nevada vers la plaine de Sacramento Station. Et en bordure de l'océan il y a les Coast Ranges qui bloquent ces glaciers. Les voies sont bousillées. Il faut passer par les hauteurs de la Sierra Nevada, et c'est excessivement dangereux.

Il s'embarqua dans un train de marchandises qui roulait vers le sud-ouest et desservait de petites stations agricoles. À l'aller on

déchargeait des wagons de terreau provenant des ordures des grandes villes, et au retour on embarquait des légumes et de la viande congelée, mais l'inquiétude régnait sur les qualités des wagons transportant ce genre de marchandises. Autrefois, avec des températures de moins quarante, moins cinquante, on n'avait aucun souci. Désormais ces voitures-là n'étaient plus suffisamment isothermes pour protéger les surgelés. Il aurait fallu construire de nouveaux wagons, et les préoccupations de la Compagnie étaient ailleurs. Il fallait surtout évacuer des gens menacés, les loger, les nourrir.

Par chance Lien Rag possédait un recueil d'*Instructions Ferroviaires* récent, et il pensait utiliser des petites lignes souvent privées, appartenant à des fermiers isolés qui les avaient construites pour se relier les uns aux autres, autant par besoin de rompre leur solitude que pour des raisons professionnelles. Il embarqua avec des génisses qui allaient s'engraisser dans une grande exploitation sous serre où l'herbe était grasse, du côté des monts San Bernardino. Les accompagnateurs portaient comme leurs ancêtres de larges chapeaux de feutre crasseux, des pantalons à franges et des pistolets sur chaque hanche, qu'une ceinture lâche laissait pendre assez bas.

— Là-bas il n'y a jamais eu de glacier menaçant. Derrière la ferme ce sont des parois de roches lisses. Don Pepe vous recevra bien, il aime les voyageurs. Il vous aidera à aller vers l'ouest car il livre des wagons de luzerne assez régulièrement.

Lien Rag au bout d'une semaine se retrouva à moins de cent kilomètres de San Diego, dans une station quasiment déserte où le chef affirmait attendre un convoi venu du sud. Convoi qui n'arrivait jamais. Il y avait plusieurs draisines en état de rouler mais il ne voulait rien entendre pour en louer une à Lien Rag qui campait dans son bureau.

— Les glaciers des montagnes côtières ont achevé d'emporter ce qu'il restait de San Diego Station, et tout est tombé à la mer. Que voulez-vous aller faire là-bas où il n'y a plus rien ? D'ailleurs la ligne doit être coupée bien avant, et jamais vous n'y arriverez, même à pied. Il y a des torrents, de la boue, des masses de glace en mouvement. Attendez comme moi ce train qui viendra du sud et qui nous transportera vers l'ouest, vers Mohave Station.

— J'en viens, et jamais aucun train venant d'ici n'a atteint cette station. Vous vous trompez en toute connaissance de cause pour garder quelque espoir, mais vous n'en sortirez pas. Vous feriez mieux de prendre une draine, d'embarquer les quelques malheureux qui vous font confiance et attendent comme vous ce convoi inexistant, et de filer avant que la voie ne soit coupée. Vous pouvez aisément vous en sortir en empruntant le réseau privé des fermes.

— Je suis un fonctionnaire de la Traction, voyageur, et jamais je n'emprunterai ce genre de réseau qui fait une concurrence éhontée à la Compagnie. Celle-ci n'en a que trop supporté de ces rustres qui se croient tout permis. Je n'ai jamais été en bons termes avec eux, d'ailleurs.

Il nourrissait Lien Rag, veillait à son confort. Le glaciologue songea à voler une draisine, mais il lui fallait faire le plein des réservoirs et le chef de station refusait de lui donner la clé des vannes des réservoirs.

Et puis dans une cantina tenue par une vieille Indienne, il trouva à acheter de l'alcool local, et en apporta plusieurs bouteilles dans le bureau du chef de station qui accepta d'en boire un verre, puis un second. Lien Rag était certain que le bonhomme était un alcoolo honteux qui buvait en cachette, autant pour se donner du courage que par vice. L'homme tint le coup deux heures avant de s'écrouler. Lien Rag put voler la draisine, faire les pleins et s'élancer vers l'ouest, sur une voie plus que douteuse à partir de quelques kilomètres. Les roues motrices tournaient le plus souvent dans le vide, quand l'un des rails ne respectait plus l'écartement. Par chance les autres bogies étaient à écartement variable, ce qui empêchait de dérailler.

La traversée de la chaîne côtière fut éprouvante pour les nerfs et le matériel. Pendant des dizaines de kilomètres, la voie ferrée était construite au fond d'un canyon artificiel creusé dans le roc. Les glaciers se déplaçaient vers l'ouest et leur masse énorme recouvrait ce canyon large de douze mètres environ. Ils formaient un toit épais, mais la chaleur de la gorge était telle qu'une pluie dense frappait la draisine et que l'eau commençait à monter. Il y en avait entre dix et vingt centimètres sur les rails.

Plus loin, la gorge devenait un tunnel, et Lien Rag appréhendait le pire. Un tunnel de trois kilomètres de long peut-être, en partie rempli d'eau. Les *Instructions Ferroviaires* indiquaient une légère déclivité vers l'ouest. Le tunnel servait alors de trop-plein à toute l'eau du canyon, et le courant, s'il s'avérait trop fort, entraînerait la draisine.

Il s'enfonça brusquement dans le conduit dans près de quarante centimètres d'eau, dut ralentir car sa draisine avançait comme l'étrave d'un bateau, soulevant deux murs d'eau qui, rabattus par le plafond, s'écroulaient sur le petit véhicule avec un bruit effroyable. L'eau continuait de monter et il était sûr qu'une partie de la voûte s'était effondrée et formait barrage. Il se trouverait coincé à plus d'un kilomètre de la sortie est, sans peut-être la possibilité de marcher vers celle située à l'ouest.

Il ralentit encore et l'eau remonta un peu moins sur les parois, ce qui permit aux essuie-glaces de nettoyer le pare-brise.

CHAPITRE IV

Ses charges d'explosifs déposées dans le tunnel étroit creusé en dessous de la poupe coincée du *Princess*, Liensun réussit à monter à bord. Farnelle courut au-devant de lui.

— Il faut installer un treuil sur la banquise qui halera l'avant quand le bateau pivotera.

— Tu es sûr qu'il pivotera ?

— J'ai tout fait pour ça. Les explosifs vont faire sauter un gros morceau de la paroi où l'eau s'engouffrera. Toute l'eau du chenal qui s'est amassée à cause du *Princess* immobilisé en travers et formant barrage, toute cette eau va libérer une force considérable. La proue sera sortie de son logement qui n'est guère important, mais pour éviter que le cargo ne cule, il faut un treuil. Nous allons en descendre un du dirigeable, le fixer et tendre un câble.

— Nous en avons aussi, cria Farnelle dans le rugissement des eaux qui sautaient le pont dans sa partie la plus basse, coupant littéralement le navire en deux.

Pour aller à l'avant, il fallait passer par les coursives intérieures plutôt que de risquer d'être emporté par le courant.

— Ce serait trop long. J'ai déjà donné l'ordre à mon équipage.

Le dirigeable glissait vers le nord toujours à la même altitude. Ses projecteurs faisaient une chape de lumière qui inondait le sol sur près d'un kilomètre de diamètre.

— Le plus dur sera de tendre un câble.

Ensemble ils descendirent à l'entrepont et le vacarme devint tel que Liensun marqua une hésitation, croyant que l'eau s'engouffrait à l'intérieur. Passer exactement sous l'énorme torrent était une épreuve pour les nerfs et les oreilles. Inquiet, il leva la tête, se demandant si le pont supérieur tiendrait le coup. Les vibrations devenaient fortes et les membrures étaient sérieusement ébranlées, mettant le rivetage et les soudures à rude épreuve. Si le pont crevait, les autres seraient vite endommagés et le cargo risquait d'être coupé en deux parties.

— Il faut faire vite.

Des matelots avaient déjà attaqué la paroi pour creuser des marches conduisant au plateau. Il ne leur restait plus qu'une dizaine de mètres pour l'atteindre. Là-haut le treuil d'une des ancrs chauffantes était en train de descendre. Des hommes avaient rejoint la banquise pour guider la grosse machine. Il faudrait solidement l'arrimer. L'engin était puissant mais jusque-là ne servait que pour les ancrs. Il était surdimensionné car on avait prévu de l'utiliser en cas d'ennuis pour haler le dirigeable à terre.

— On ne peut attendre qu'ils aient terminé cet escalier. Je vais me faire treuiller avec un bout que l'on fixera au câble le plus résistant que vous avez en stock dans le puits à ancrs.

Deux heures plus tard le treuil était en mesure de fonctionner ; débrayé, il tournait déjà et ses servants habituels veillaient jalousement sur lui. On avait prévu un arrimage solide pour tenir bon quand les milliers de tonnes du cargo *Princess* partiraient à la dérive. Liensun se faisait du souci pour la synchronisation de ces opérations qui étaient au nombre de trois. L'explosion libérant la poupe, la pleine puissance des moteurs du cargo, l'embrayage du treuil. En fait c'était une recherche de la synchronisation pour les minutes à venir, mais durant quelques secondes ces trois phases devraient rester successives, s'enclenchant l'une après l'autre avec un infime décalage.

Pour surveiller l'opération il n'y avait que la passerelle du dirigeable où il se fit treuiller. Il obtint la liaison avec Farnelle puis avec le treuil. Une chance que le temps soit calme et, sans le fracas des eaux dans le canyon, le silence de la banquise eût été total.

— Attention, je fais un décompte pour l'explosion. Celle-ci risque d'être retardée. Ne pas tenir compte du bruit. Moi seul d'ici verrai si la proue a tendance à se dégager et le navire à pivoter. C'est alors que je donnerai l'ordre de la pleine puissance des moteurs du cargo. Farnelle, en combien de temps réagissent-ils ? Combien leur fallait-il pour atteindre la puissance maximum, quand tu voulais casser l'erre de ton bâtiment ?

— Il faut compter au moins huit à dix secondes.

— C'est beaucoup, dit Liensun sans autres commentaires.

Dix secondes et le cargo se retrouverait deux cents mètres plus loin, peut-être à nouveau coincé. Il lui fallait prendre le risque de diminuer au maximum ce délai. En cas d'échec de l'explosion la puissance des moteurs ne ferait qu'enfoncer davantage la proue dans la paroi de glace.

— Vingt, dix-neuf, dix-huit...

Dans la passerelle on n'entendait que le ronronnement des moteurs du dirigeable. Le fracas de l'eau était arrêté par l'insonorisation parfaite. Liensun continuait à décompter les secondes,

regardant le cargo en dessous et le treuil. Il faudrait que le câble se tende assez vite, même s'il devait scier le rebord de la banquise sur près de quinze mètres. Il était assez puissant pour tenir le coup.

— Huit, sept, six...

Il espérait que Farnelle avait un casque d'écoute bien ajusté sur ses oreilles afin qu'elle ne soit pas distraite par l'explosion, et reçoive son ordre de lancer les moteurs. Il avait décidé de le donner trois secondes après l'explosion sans en attendre le résultat.

— Un, zéro.

Il lança l'ordre radio de mise à feu et, contrairement à son attente, l'explosion fut instantanée. Le premier surpris, Liensun, perdit deux secondes avant de hurler à Farnelle d'envoyer la puissance. Mais la poupe disparaissait soudain sous une masse énorme de glace. Toute la paroi venait de s'effondrer sur trente mètres de large et dix de profondeur, et l'eau commençait de se diriger vers cette faille. Celle qui sautait le pont était moins épaisse.

— Treuil, raidissez pour l'instant.

Le navire pivotait lentement. Le nez toujours coincé résistait encore et Liensun pensa qu'il allait casser, que tout l'avant serait déchiqueté, ouvert aux torrents d'eau qui ne manqueraient pas de s'y jeter et que le *Princess* coulerait là, dans ce chenal chinois qui ne voulait pas le laisser repartir. Plus tard il entendit raconter qu'il y avait eu effectivement des craquements sinistres et que les hommes surveillant le fameux câble dans le puits aux ancres commencèrent de craindre le pire. Mais la proue résista et la glace commença d'éclater. De plus le cargo cula d'une dizaine de mètres et ce fut suffisant pour dégager l'étrave. Le treuil tournait et le câble sciait la banquise pour se tendre. Il chauffait et un geyser de vapeur montait jusqu'au dirigeable, mais le *Princess* ne culait plus. Les moteurs venaient d'entrer en action et résistaient bien à la grosse masse d'eau qui s'écoulait autour de la coque. Celle-ci revenait dans l'axe central du chenal, pointait son avant vers l'est comme souhaité. Les milliers de mètres cubes, peut-être aurait-il convenu de les compter par centaines de milliers, déferlaient depuis des kilomètres, aspirés par la différence de niveau.

— Il faudra tenir au moins une heure, peut-être plus avant que l'équilibre ne se fasse, hurla Liensun dans son micro.

— Nous tiendrons, fit Farnelle d'une voix brisée par l'émotion. Oh, Liensun, c'est extraordinaire. Je ne pensais pas que tu y arriverais... Que mon *Princess* serait un jour en train de flotter, prêt à reprendre l'océan.

— Tais-toi, cria-t-il, superstitieux, attends pour te réjouir que nous en ayons fini. Le plus dur peut arriver.

Il arriva sous forme d'un petit iceberg qui descendait le chenal à

toute vitesse. Une chance que l'équipage de l'*Asia* soit d'une efficacité exceptionnelle. Chacun était à son poste et le radar était constamment sous surveillance. L'opérateur signala la forme qui approchait, croyant qu'il s'agissait de l'épave d'un bateau, mais Liensun l'identifia.

— Destruction. Au missile. Il ne faut pas qu'il arrive entier ici car il fera éclater la proue du *Princess*. Il est haut de vingt mètres, ce qui laisse supposer qu'il y a une masse double ou triple sous l'eau. Il doit même racler le fond du chenal.

On essaya de le détruire mais il arriva quand même en quatre morceaux qui percutèrent le *Princess* avec une violence inouïe. Dans son léger mouvement avant, le bateau se cabra pour passer sur le socle de la masse de glace, et en retombant la fracassa. D'énormes glaçons restèrent coincés entre la coque et les parois, et les marins s'évertuèrent à les morceler comme ils le purent.

— Nous l'avons échappé belle, dit Farnelle, d'autant plus que le courant reste violent. J'ai l'impression que toute l'eau du Pacifique s'engouffre dans ce chenal d'est en ouest. Il me semble que ça devrait être le contraire.

— Vers l'ouest il y a une dépression. Quand elle sera remplie il y aura un reflux qui pourra éventuellement t'aider à regagner l'océan. Mais pour l'instant il faut faire face.

Il avait prévu une heure difficile, il y en eut cinq avant que la force du courant ne faiblisse. On était à bout de résistance et il n'y avait aucune relève possible ni à bord du cargo ni dans le dirigeable, pas plus que du côté du treuil. Pour ce dernier, il fallait constamment ajouter des amarres pour l'empêcher de glisser. La glace s'amollissait à cause de l'air relativement doux.

— Nous remontons, dit Farnelle au bout de ces cinq heures, je sens que nous remontons.

Ce fut confirmé par le responsable du treuil qui nota un enroulement d'une dizaine de mètres.

— Réduisez progressivement la puissance de vos machines, conseilla Liensun à Farnelle. Ça les soulagera un peu. Mais restez vigilants, n'acceptez pas de culer, ne serait-ce que de quelques centimètres, et veillez à rester dans le lit du chenal. Je sais que le treuil tire un peu sur le côté, mais continuez à compenser avec l'hélice de bâbord et le gouvernail.

C'était vraiment la fin du grand déferlement d'eau. Le courant s'apaisait. Des blocs de glace arrachés çà et là baguenaudaient le long des parois, ricochaient de l'une à l'autre au lieu d'être entraînés par une force irrésistible.

— Nous allons pouvoir gagner la haute mer, dit Farnelle.

— Je vous conseille l'extrême prudence. Essayez de suivre le parcours de ce chenal chinois aujourd'hui disparu sous la montée des

eaux. La banquise paraît toute submergée, mais il n'y a que deux ou trois mètres dans certains endroits.

— Je vais utiliser les asdics. Ce sera plus long de suivre tous les méandres anciens mais plus prudent.

On décrocha le câble et le *Princess* lança de nombreux coups de sirène avant de naviguer à petite vitesse.

Liensun le vit sortir de la chape de lumière des projecteurs, rester encore comme une silhouette fantomatique dans la semi-clarté qui séparait la lumière crue de l'obscurité totale.

— Terminé, dit-il. On va embarquer le treuil et rentrer au pays. Tharbin nous attend certainement.

Il était très fier d'avoir libéré le *Princess*, et impatient d'agacer Tharbin par le récit de cette terrible nuit. Le *Princess* flottait alors que les cargos de Lafitte se trouvaient tous hors d'usage, malmenés. Il ignorait si Lafitte avait même pu trouver un refuge. Terminal II étant détruit, où pourrait-il bien aller ?

À bord de son cargo *Princess*, Farnelle pilotait elle-même. L'équipage et elle étaient épuisés mais il fallait au plus vite sortir du chenal chinois, du moins de la partie la plus encaissée donc la plus dangereuse. Liensun avait dit que d'ici le jour ils trouveraient une eau plus profonde, en dehors de ce chenal, et pourraient alors mouiller une ancre pour récupérer. On vivait de café et de sandwiches avalés sans cesser de travailler. Les asdics signalaient les hauts-fonds. Il y avait encore de gros blocs de glace menaçants qui percutaient le navire avec force.

— Nous avons quelques dommages, signala Manister qui venait de passer l'inspection du cargo. Dans les fonds nous avons quelques voies d'eau, rien de bien grave. On va les colmater à la résine. Le pont supérieur a souffert dans sa partie basse, quand l'eau a commencé à passer par-dessus. Il a dû supporter des milliers de tonnes qui n'en finissaient pas de l'écraser. Il faudra changer des armatures dès que nous serons dans l'île du Titan.

Au petit jour ils découvrirent l'immensité liquide qui recouvrait l'ancienne banquise et pouvait leurrer quelqu'un de non averti. Seul le chenal et ses approches restaient navigables. L'océan Pacifique était encore loin, à plus d'une journée de route. Manister alla se reposer ainsi qu'une partie de l'équipage. Farnelle était si heureuse, si excitée d'avoir arraché le *Princess* à son piège qu'elle pouvait tenir le coup encore longtemps.

CHAPITRE V

Kurts redescendit à terre le lendemain avec quelques présents sans valeur comme des bouteilles d'alcool, mais aussi des objets plus utiles susceptibles de tenter le révérend Fatouah et ses compatriotes. Il fallut qu'il menace Gueule-Plate pour qu'elle accepte d'embarquer dans le canot...

— Ce n'est pas de ce gros libidineux qu'elle a peur, mais des chiens et des chevaux qui circulent librement, viennent dans les cases, mangent ce qu'il y a sur les tables. Et puis tous ces gens qui la regardent avec curiosité, ça l'impressionne. Il faut qu'elle s'habitue.

— Vous la ramènerez ce soir ?

— Ne vous inquiétez pas.

Mais lorsque, dans l'après-midi, des pirogues s'approchèrent de l'hydravion, Ann Suba prit une carabine à micromissiles en main. Kurty lui fit remarquer qu'il n'y avait qu'un payateur par embarcation mais elle resta sur ses gardes jusqu'à ce que Kurts l'appelle par radio.

— Ann, voici de l'huile. Les pirogues en sont remplies. C'est tout ce que les Christmasiens ont trouvé pour la transporter. Vous utiliserez la pompe habituelle avec le filtre le plus fin. En principe ces cinq pirogues doivent suffire pour remplir les réservoirs.

— Vous avez donc vendu Gueule-Plate, murmura-t-elle, incapable de réagir plus violemment.

Kurty à côté d'elle se mit à sangloter et à hurler qu'il voulait revoir sa nourrice. Ann Suba approcha son appareil de l'enfant :

— Vous entendez votre fils ? Vous devez vous sentir très fier de votre transaction.

— Pompez l'huile et fermez-la. Je sais ce que je fais.

La première pirogue venait d'accoster, les autres restant à distance respectueuse. L'îlien regarda sa carabine avec appréhension mais exécuta ses ordres sans rechigner. Lorsque le tuyau avec sa crépine fut au fond de la pirogue, Ann Suba lança la pompe qui aspira les deux mètres cubes d'huile en moins de dix minutes. Elle en fit

autant pour les quatre autres. En même temps elle surveillait l'eau tout autour de l'appareil, craignant toujours les plongeurs sous-marins. Le gros révérend ne se contenterait pas d'une chèvre pour satisfaire ses appétits, pensait-elle.

Kurts revint avant la nuit, le canot chargé de fruits, de fleurs, de légumes et de viande de porc, plus quelques pièces de gibiers.

— Vous avez laissé Gueule-Plate ?

— Elle est très satisfaite. On l'a installée dans une sorte de temple, sur une estrade où elle peut manger et boire tout ce qui lui plaît. Le lait de noix de coco paraît lui plaire énormément ainsi que pas mal de fruits. Elle n'a pas voulu m'accompagner. Demain vous descendrez à terre avec Kurty pour vous rendre compte. On l'adore comme si elle était la femme ou la fille d'Asmodée, je n'ai pas très bien compris. De toute façon ces gens-là croient qu'elle a un lien de parenté avec le Bouc Puant comme ils disent. Et excusez-moi pour ce détail trivial, à un moment donné, elle était fâchée, et elle s'est mise à flatuler ainsi qu'elle en a l'habitude. Les îliens se sont prosternés car le fameux démon qui ressemble à un bouc en fait tout autant pour marquer sa satisfaction. C'est à partir de cet incident qu'elle a commencé à juger que sa situation n'était pas si mauvaise.

— Et cette nuit le révérend va aller la violer dans son sanctuaire.

— Certainement pas, car des centaines d'adorateurs entourent la case sacrée et ne le laisseront pas entrer.

Le lendemain, Ann Suba décida d'aller se rendre compte par elle-même mais refusa de prendre Kurty.

— Je crains qu'il ne soit impressionné, dit-elle, et de plus ce révérend Fatouah pourrait garder votre fils en otage.

Curieusement personne ne lui prêta attention lorsqu'elle débarqua dans l'île. La plage était déserte et, ne pouvant remonter seule le canot, elle se contenta de l'amarrer solidement. Les cases s'échelonnaient sous le couvert d'une végétation merveilleuse où les fleurs jetaient des taches de couleurs vives. L'air était parfumé, mais percevant une odeur de viande de porc grillé, elle la suivit et atteignit une butte autour de laquelle des centaines de personnes dénudées se pressaient.

Elles psalmodiaient des chants répétitifs. Quelques-unes se retournèrent, ne furent pas surprises de la voir là. Elle contourna l'orée de la foule, espérant trouver une issue pour atteindre la case construite sur la butte, mais dut grimper sur la colline pour trouver moins de fidèles assemblés. Elle s'excusa et on la laissa passer. Il n'y avait aucun signe d'hostilité, et même une très jeune fille lui donna une des fleurs qu'elle portait dans ses cheveux d'un noir profond. Ann Suba la piqua dans sa chevelure et continua d'avancer.

De ce côté-là une seule ouverture, une fenêtre carrée, de moins

d'un mètre de côté, était visible. Elle put regarder à l'intérieur et vit Gueule-Plate nonchalamment allongée sur le côté droit, soutenant son étrange tête mi-caprine mi-féminine de son sabot, en train de mastiquer quelque chose. Des substances odorantes brûlaient dans des pots d'argile peinte, et parfois la chèvre-garou cillait à cause de la fumée.

— Gueule-Plate, appela Ann, mais elle dut s'y reprendre à trois fois avant que la nourrice de Kurty ne l'entende.

La chèvre hocha la tête et parut lui faire signe de venir. Alors elle joua des coudes pour contourner la case et trouver la porte. On n'essaya pas de l'empêcher d'entrer, mais elle se demanda comment faire pour enjamber tous ces corps couleur pain brûlé allongés en travers. Elle essaya de poser la pointe de ses pieds entre les dos bruns, mais finalement marcha dessus en se faisant aussi légère que possible. C'est ainsi qu'elle atteignit l'estrade et qu'elle interpella Gueule-Plate :

— Comment te sens-tu ? Est-ce que tout cela te plaît ?

Tout autour de la chèvre-garou toujours paresseusement allongée, il y avait des couffins de fruits, de légumes. Des poteries imposantes contenaient des viandes en sauce, rôties, des poissons, des crustacés énormes. On lui avait offert ce qu'il y avait de mieux dans l'île. Des gourdes paraissant contenir de l'alcool, et plus tard Kurts lui apprit que ces gens-là fabriquaient une boisson alcoolisée appelée vin de palme, mais qu'ils savaient aussi distiller certaines substances pour obtenir des boissons plus fortes encore.

Gueule-Plate plongea son museau dans une sorte de vase pour boire, se poulécha ensuite. Elle ronronna, signe qu'elle était aux anges. Ann Suba avait beau regarder, l'animal hybride ne paraissait pas du tout forcé de rester là. Elle aurait pleurniché, rué des quatre pattes, se serait roulée sur l'estrade, aurait fait un scandale révélateur. Peut-être était-elle droguée mais plus simplement à moitié ivre.

— Tu ne veux pas retourner à bord de l'hydravion avec nous ? Tu sais que le petit Kurty aimerait bien que tu reviennes ?

D'un coup de sabot Gueule-Plate fit rouler un gros fruit en direction de la jeune femme :

— Tu veux que j'y goûte ?

Elle mordit dedans. C'était frais, savoureux.

— Tu sais que nous allons bientôt nous envoler, quitter cette île...

Elle mima la scène en écartant ses bras en forme d'aile, mais Gueule-Plate continua de la regarder placidement comme si tout cela ne la concernait plus. Après avoir été constamment rabrouée par Kurts et ses compagnons dans le satellite, puis par Kurts tout seul une fois sur Terre, avoir accepté qu'Ann la traite parfois sévèrement, elle vivait enfin des journées triomphales. On l'adorait, on se prosternait devant

elle, on la considérait comme une divinité. Elle était gavée de tout ce que les humains lui accordaient chichement, on ne lui refusait rien. Elle pouvait agir à sa guise et, comble des félicités, quand elle pétait on l'acclamait.

— Alors je suis venue te faire mes adieux, Gueule-Plate, car nous ne nous reverrons probablement jamais. Je sais que tu me comprends. Tu nous as souvent prouvé que si tu ne parlais pas tu parvenais à saisir ce que nous disions. Donc tu sais parfaitement que nous devons décoller avec l'hydravion pour rejoindre une autre terre à l'est. Et tu n'as donc aucun regret de nous voir partir, pas même pour Kurty ?

La chèvre-garou poussa un long soupir, mais ensuite plongea sa tête dans le grand récipient, but à longs traits de ce vin de palme peut-être ou tout au moins une boisson qui lui plaisait fort, car lorsqu'elle releva la tête, ses yeux brillaient.

— Veux-tu que j'aille chercher Kurty pour qu'il te dise adieu ? Tu sais, ce sera terrible pour lui. Il va sangloter, ne comprendra pas que sa nourrice, devenue sa compagne de jeux, le laisse ainsi tomber pour devenir une sorte d'idole vénérée... Tu n'as pas peur que les gens se lassent et qu'un jour ils se détournent de toi, ou pire qu'ils te chassent ? Tu sais qu'ils vont te demander des choses impossibles, réaliser leur désir, en un mot faire des miracles. Je ne sais pas ce que ce mot signifie pour toi, mais il serait étonnant que tu parviennes à leur donner satisfaction en faisant des miracles, me comprends-tu ?

Gueule-Plate hocha la tête, soupira deux fois et prit un air réfléchi. Ann Suba crut vraiment que l'hybride allait se lever pour la suivre, mais Gueule-Plate ferma ses yeux et parut s'endormir. Ann Suba attendit quelques minutes avant de rebrousser chemin en écrasant une quinzaine de dos bronzés pour atteindre la sortie.

— Où puis-je voir le révérend Fatouah ? demanda-t-elle.

On tendit les bras vers les arbres et elle finit par trouver une grande case fraîche au bout d'un tunnel de fleurs énormes et très parfumées. Le gros homme était à table avec plusieurs autres personnes aussi grosses que lui, des femmes et des hommes. Il la reconnut et l'accueillit d'un sourire béat :

— Cette fois vous volez... Vous volez dans les airs, mais l'autre fois vous voliez en bateau...

Elle crut qu'il allait donner des ordres pour qu'on l'arrête, mais il l'invita à sa table et on se poussa pour lui faire place. On lui servit à boire, on remplit de nourriture une large feuille de bananier. Ce fut plus tard qu'elle put lui parler en tête à tête.

— Vous avez votre Asmodée femelle, cher révérend. Puissiez-vous être heureux avec elle lors de votre grande copulation pour le plus grand bien de vos sujets.

Il continuait à sourire béatement.

— Mais, Révérendissime, que se passera-t-il si jamais, malgré vos prouesses et vos talents, cette femelle d'Asmodée ne pouvait concevoir ?

— J'ai dix-sept enfants, fit-il orgueilleusement.

— Vous, mais il est possible qu'elle, qui est une hybride, ne puisse jamais en porter. Avez-vous réfléchi au désordre qui s'ensuivrait ?

CHAPITRE VI

Gus avait fini par renoncer à partir d'un certain niveau du satellite quand il lui avait été pratiquement impossible de poursuivre ses recherches vers les bas-fonds. La végétation de plus en plus épaisse, la décomposition organique du Bulb et des plantes formaient des obstacles infranchissables. Il s'était enfoncé jusqu'à la taille dans des marais de pourriture immonde, avait déchiré sa combinaison dans des épines énormes qui, il en était persuadé, l'avaient fait exprès.

Il avait préféré faire demi-tour, était tombé sur une tribu de primitifs qui achevait de mourir dans une sorte de clairière. Ils n'en pouvaient plus, et le plus valide raconta, dans un anglais si abâtardi qu'il ne comprenait qu'un mot sur trois, que leur monde avait disparu, que les bas-fonds, les marais, les jungles étaient devenus pestilentiels et que le ciel, leur ciel, s'était mis à vomir de la pourriture. Il tombait de la pourriture comme il tombait de la pluie et de la neige quand un certain cycle des saisons était respecté à bord du satellite. La neige, elle, était un accident provoqué par des arrêts du chauffage général quand le Bulb avait ses humeurs.

Gus avait vu des coursives soudain envahies par d'épaisses couches de neige sans que rien ne le laisse prévoir, ou bien une sécheresse extrême évacuait toute trace d'humidité dans l'air et le rendait irrespirable. Mais ce qui se passait dans les bas-fonds était indépendant du Bulb, ou plutôt était la conséquence directe de sa lente agonie.

— Nous avons décidé de remonter à des niveaux supérieurs, lui dit le survivant, même s'il nous fallait vivre dans la savane si aride, mais enfin nous y étions décidés, mais nous sommes tombés sur les Monstrueux et il a fallu se battre, les chasser. Nous pensions cultiver la savane, à condition de trouver les points d'eau, mais la pourriture du sol nous a rattrapés avec la jungle qui remontait à une vitesse folle et le ciel qui recommençait à vomir sa pourriture. Il a fallu repartir vers des territoires encore plus hostiles, encore plus stériles sans espérer

pouvoir nous nourrir. Nous avons déjà ensemencé la savane et voilà qu'il nous fallait tout abandonner. Certains se sont tués de désespoir, les femmes ont avorté car elles pensaient qu'il n'y avait plus d'avenir pour de jeunes enfants, et elles disaient vrai car voici que notre tribu est en train de mourir de faim et de soif.

Gus voulut lui donner des galettes nutritives mais l'homme refusa.

— Pourquoi survivrais-je dans un monde où il n'y aura plus les gens que je connaissais, que j'aimais ? Pour vivre avec les Monstrueux ou les débiles, pour aller plus haut et retrouver ceux qui n'ont pas de cœur et vivent uniquement pour leurs machines ? Non, laissez-moi mourir, mais si vous avez des amis comme vous, des parents, prévenez-les que la pourriture vous atteindra aussi. Ça ne me réjouit pas, mais c'est une mise en garde. Notre monde est perdu et si vous pouvez le quitter, faites-le vite.

La lente remontée de Gus fut un supplice. Pourtant désormais il bénéficiait de deux jambes solides, neuves, qui lui permettaient de gagner du temps, de se sortir de situations désespérées. Autrefois cul-de-jatte, il se déplaçait sur ses mains. Ses bras étaient fortement musclés mais il lui arrivait de ne pouvoir agir seul.

Il vint à bout de sa nourriture concentrée, ne trouva plus les vanes d'eau, celles d'oxygène, dut boire un peu n'importe quoi, la sève de certaines plantes qui lui parut moins gluante que d'autres, respirer l'air méphitique qui lui donnait de violentes nausées. Il ne s'habitua pas à la pourriture. Il devait tuer des loupés, des Monstrueux, comme disait l'homme de la tribu en voie de disparition. Ils voulaient voler son matériel, peut-être même le dévorer lui. Il lui fallait tuer, brûler les plantes qui refusaient le passage. Il avait trouvé une prise pour recharger ses lasers mais arrivait au bout de ses réserves. Vers la fin il escalada les marches en force, au besoin utilisant les cages d'ascenseurs pour grimper comme un singe. Il y avait d'autres singes d'ailleurs, des mi-humains, depuis des gorilles énormes jusqu'à de minuscules choses avec de longs bras qui volaient littéralement de câble en câble, de poutrelle en entretoise.

Il atteignit enfin son niveau où Isaie et Thresa l'attendaient, mais ne réussit pas à rentrer. Ces deux froussards avaient déclenché tout un système d'étanchéité pour empêcher l'intrusion des autres créatures, et surtout l'intrusion de la mort qui peu à peu paralysait le grand animal de l'espace. Gus frappa, appela mais rien n'y fit, alors avec les dernières ressources de son laser, il se fraya un passage, juste un trou pour y glisser son corps.

— Arrêtez, cria Isaie surgissant de la cuisine, vous saccagez tout. Ce que vous êtes répugnant... Défaites-vous de votre combinaison au moins, avant de venir ici.

Gus lui ricana au visage, pointa son laser sous son menton :

— Et si je vous brûlais la tête ? Un petit coup et le rayon de lumière cohérente vous fore un cylindre de vide depuis le menton jusqu'à l'occiput !

CHAPITRE VII

L'eau montait en haut des roues motrices de la draisine et Lien Rag redoutait qu'elle ne pénètre dans les cylindres. C'était une vieille machine à vapeur avec de grosses roues, équipée d'un monocylindre, d'un embiellage rustique qui risquait de claquer d'un moment à l'autre. L'eau pouvait aussi pénétrer dans le tiroir peu étanche puisqu'il laissait fuser de petits jets de vapeur. Mais Lien Rag redoutait de s'arrêter, certain que le véhicule refuserait de repartir.

Un obstacle bouchait une partie du tunnel plus loin, faisait monter l'eau. S'il essayait d'aller voir à pied il risquait de se trouver bientôt en présence d'eau trop profonde pour sa taille. Il n'espérait qu'une chose, que l'inondation était due à la construction du tunnel. Celui-ci était un ouvrage d'art secondaire pour une ligne peu importante. On avait peut-être bâclé son percement, commis l'erreur d'avoir deux déclivités avec, vers le milieu du tube, une sorte de promontoire qui bloquait l'eau. La pente était insignifiante, quelque cinq ou six pour mille, mais sur deux kilomètres cela représentait un mur de dix mètres.

La draisine n'avait qu'une lanterne frontale et il était impossible de voir si l'eau était animée par un courant. Si c'était le cas, inutile d'aller plus loin, la profondeur au promontoire serait de huit à dix mètres. S'il n'y avait pas de courant, il lui restait une chance de passer, même dans un mètre d'eau, un mètre cinquante, à condition de lancer la machine. C'était un pari contre l'absurdité de la situation, et Lien devait se décider très vite.

Sa main s'empara du levier du régulateur et le poussa au maximum, envoyant toute la vapeur disponible dans le monocylindre. La draisine se cabra, les grandes roues motrices patinèrent puis dans un élan de vieil animal rassemblant toute son énergie, la machine se rua en avant dans une double gerbe d'eau. À nouveau le pare-brise devint opaque et Lien Rag pencha sa tête à l'extérieur, protégé par sa cavoule, mais ne voyant rien. Il avait l'impression que les roues

soulevaient encore plus d'eau, que désormais la draisine avançait dans une masse liquide mais elle ne ralentissait pas. La vapeur continuait d'alimenter le cylindre, le tiroir devait brûler et empêcher l'eau froide de liquéfier cette même vapeur. La pression de l'huile combustible restait constante.

Le foyer alimenté par un brûleur ronflait éperdument. À bord tout tremblait et le verre protecteur du tachymètre se détacha et roula quelque part, celui de l'indicateur de pression se fendit, le levier de renvoi avait tendance à déraiper, son petit levier de blocage ne résistant pas aux énormes vibrations.

Par chance l'avant de la draisine était fait pour affronter les congères qui, avant le réchauffement, n'arrêtaient pas d'encombrer la ligne. C'était une sorte de triangle en forme d'étrave qui fendait la couche d'eau, la projetait contre les parois et même jusqu'au plafond du tunnel, et par là même dégageait les rails où roulait la machine, refoulant l'eau qui aurait pu noyer le système. N'empêche que le niveau augmentait. Lien Rag se souvint avec nostalgie de la fameuse locomotive pirate de Kurts qui pouvait rouler sous la mer. Son curieux ami avait fait construire dans le grand nord transeuropéen des réseaux sous-marins pour échapper aux forces qui le traquaient. Lien Rag avait été passager de cette machine superbe lorsque, ayant abordé une zone sans glace, elle s'était tranquillement enfoncée sous l'eau. Parfaitement étanche, elle pouvait ainsi rouler des heures, rejoindre un autre point de la banquise pour revenir à l'air libre.

Mais cette draisine n'était pas étanche, et l'eau qui retombait sur le toit de la cabine ruisselait partout, fusait sur le foyer, sur les conduites brûlantes, emplissait l'habitacle d'un brouillard brûlant.

Il préférait se faire rincer la tête au-dehors, ayant ôté sa cagoule pour essayer de respirer un air moins chaud. Il y avait une minute qu'il roulait à cette allure élevée pour une simple draisine. Avait-il seulement parcouru un kilomètre ? Il l'espérait et l'espoir revenait en lui. Normalement il aurait dû être immobilisé sous plusieurs mètres d'eau. Dans son élan, même avec un moteur noyé, la draisine aurait roulé encore une centaine de mètres pour s'enfoncer dans le lac du barrage éventuel. Mais ce barrage n'existait pas.

Il avait deviné juste : il s'agissait d'une simple erreur de construction et l'eau était loin d'avoir atteint le sommet de celle-ci. D'ailleurs très vite, les murailles liquides diminuèrent d'importance et, bientôt, la petite loco roula dans une mare peu profonde. Lien Rag cria sa joie dans le tintamarre de la machine, mais ne ralentit pas l'allure avant d'avoir aperçu la sortie ouest du maudit tunnel.

Et d'un coup il découvrit l'océan Pacifique, l'immense chenal qui s'était créé avec la fonte de la banquise. Mais était-ce encore un chenal, la banquise subsistait-elle à des centaines de kilomètres à

l'ouest ? Il ne le pensait pas. Juste quelques îles de glace, des icebergs, mais pas d'unité glacée.

Il stoppa l'arrivée de la vapeur, bloqua le levier du frein, mais la draisine continua de plonger vers San Diego dont on distinguait les derniers vestiges tout en bas. La moitié de la station avait déjà basculé dans l'ancien port de guerre.

Il cherchait son cargo mais ne l'apercevait nulle part, pas plus que la cale de construction ou l'agglomération de wagons pour les logements et les bureaux d'études. Et le plus effrayant était cette pente dans laquelle s'engageait la machine qui n'obéissait plus.

Il renversa la vapeur, les roues patinèrent, tournèrent à l'envers mais la glissade continuait. Du quarante pour mille, peut-être plus. Quatre pour cent. Une descente en lacet avec des viaducs métalliques. Une chance, car souvent on établissait des viaducs en glace pour les petites lignes. Une descente vertigineuse avec une draisine impossible à stopper. Elle avait considérablement ralenti mais refusait de s'arrêter. Comme un cheval qui refuse d'avancer en plantant ses quatre fers dans le sol, cette saloperie essayait d'obéir aux ordres mais en vain. La pente l'entraînait avec ses roues qui essayaient de tourner à l'envers, avec ses sabots de freins qui jetaient des gerbes d'étincelles comme l'aurait fait une meule d'artisan. Et cela jusqu'au premier viaduc qui était à l'horizontale.

Lien Rag aurait pu sauter tant la draisine allait lentement, mais de chaque côté c'était le vide. Il y avait d'autres lacets, un petit tunnel puis un autre viaduc. La voie descendait rapidement et il espérait atteindre San Diego dans sa partie sud. Il se souvenait qu'il existait une gare dérisoire en dehors de l'immense dispatching central. Peut-être un butoir arrêterait leur course.

Il cherchait son cargo lorsque la mer redevenait visible. Ses ingénieurs, Pulsach, le maître d'œuvre, avaient dû abandonner la région quand les nouvelles venues du nord s'étaient répandues, et que les glaciers avaient commencé d'accélérer leur course à la mer. La preuve, San Diego Station, déjà en partie détruite par le premier réchauffement, n'existait que dans sa partie orientale. Lien Rag distinguait les usines de traitement de la glace, les immenses blanchisseries industrielles. Une partie de la verrière restait debout avec la haute cheminée d'une blanchisserie la traversant. Les wagons déglingués de ce quartier défavorisé se bousculaient les uns contre les autres avec les plissements glaciaires, se cassaient avec des envolées d'épais nuages de sciure. Des wagons vieux de plusieurs siècles, créosotés pour les empêcher de pourrir mais vermoulus à cœur.

Deux courbes firent pencher la draisine à droite et à gauche sur les seules roues d'un côté. Le temps de retomber sur l'autre rail et elle basculait à nouveau puis s'engouffrait dans le mini-tunnel, ralentissait

sur le plan précédant le nouveau viaduc. Lien Rag, soudain inspiré, libéra le frein pour permettre aux sabots de se regonfler. Sur ce type de machine, il s'agissait d'une matière synthétique fibreuse qui n'était efficace que dilatée. Il eut le cran d'attendre que la pente s'accroût pour resserrer le frein, et cette fois la machine s'immobilisa enfin dans une courbe. Il pouvait descendre, suivre la voie ferrée jusqu'au terminus mais il inspecta les détours des rails, réussit à repérer la petite station terminus, intacte dans une zone encore peu touchée par le dégel. Il pouvait rester sur la draisine, et si tout allait bien, en dix minutes il serait en bas alors qu'à pied il lui faudrait deux heures.

Dans le terminus, il trouva de quoi boire. La draisine fumait de partout, immobilisée contre son butoir, et il sourit avec reconnaissance pour cette vieille machine assez primitive qui, finalement, l'avait conduit à bon port. Il se demanda si elle serait capable de reprendre le chemin du retour en cas de nécessité, d'escalader une pente de quatre pour cent. Il semblait y avoir de l'huile dans les réservoirs de la station.

Il se dirigea vers l'océan, espérant à tout moment reconnaître la silhouette inachevée de son cargo. Ce dernier pouvait naviguer puisque les moteurs étaient en place. Ne manquaient que les équipements intérieurs, l'électronique, les agencements. Rien de bien nécessaire en cas d'urgence.

Sur sa droite, à moins d'un kilomètre, tout un quartier de San Diego encore suspendu dans le vide s'écroula dans un bruit horrible. Les nuages de poussières diverses s'élevèrent très haut, et peu après des grêlons, des bouts de matériaux commencèrent à pleuvoir. Lien dut se mettre à l'abri. Il regrettait de ne pas avoir plus tôt transféré ses chantiers navals sur l'île aux Phoques.

Il avait beau chercher, il ne voyait au large que des épaves n'ayant rien de commun avec celle d'un bateau. Des wagons de toute nature flottaient parce qu'ils étaient en bois ou remplis d'air, des objets usuels, des ballots arrachés à des hangars de stockage. Mais rien qui ressemblât à un cargo coulé.

Son équipe n'avait pas cherché à fuir vers l'intérieur à bord d'un convoi, mais avait essayé de sauver le cargo. C'était leur œuvre, leur prototype, le premier bateau construit depuis des siècles dans ce monde difficile. Ils avaient voulu le sauver, et quand la situation était devenue intenable, ils s'étaient tous réfugiés à son bord, avaient attendu Lien Rag puisqu'il avait annoncé son retour. Mais il avait perdu du temps dans les différentes stations et surtout dans la dernière avant que le chef de poste ne se soûle et qu'il puisse voler cette draisine. Alors l'équipe avait décidé de prendre la route du sud, en naviguant en vue de la côte. Pulsach avait quelques rudiments de navigation, était capable de conduire le cargo à bon port pour peu que

le temps reste clément. La météo était optimiste.

En fin de journée, Lien retourna dans la petite station, se coucha dans le compartiment de l'ancien chef de poste, après avoir mangé et bu. Il se leva très tôt, prépara la draisine pour un nouvel exploit. Il fit les pleins, vérifia le graissage, les sabots de freins, essaya de rendre le tiroir plus étanche, passa toute la matinée à dorloter la vieille machine. Puis il la fit pivoter sur la plate-forme tournante, manœuvrant le dispositif à la main.

La machine tournait rond, l'alimentation en huile était régulière, mais il attendit encore un peu que la réserve de vapeur soit parfaite.

Dix kilomètres d'escalade avec des endroits à quatre pour cent étaient, dans les circonstances actuelles, un exploit extraordinaire à réaliser. La glace fondait de toutes parts, fragilisait les rails qui fléchissaient sous le poids pourtant léger de la draisine, les viaducs étaient abandonnés depuis longtemps, rouillés. Lien découvrait du bas combien ils étaient légers, une dentelle de métal et de matériaux synthétiques en pleine déshérence. On ne pourrait pas renouveler l'exploit chaque jour, et derrière lui, les fragiles structures risquaient de s'effondrer, à moins qu'elles ne le fassent quand il serait dessus.

La draisine fonça dans les deux premiers kilomètres, avala les premiers lacets, le premier viaduc, puis commença de ahaner devant une pente en ligne droite qui dépassait assurément les quatre pour cent. Il pensa même descendre pour alléger la machine, regretta d'avoir trop rempli les réservoirs. Il aurait pu faire avec la moitié d'huile, la moitié d'eau.

Les roues commencèrent à patiner dans les derniers dix mètres et il garda la main sur la poignée du frein, craignant qu'elle ne reparte en arrière, mais dans un sursaut alimenté en vapeur nouvelle, la draisine franchit l'obstacle, passa son deuxième viaduc et, crânement, attaqua une autre rampe. Il regardait derrière lui autant pour estimer le chemin parcouru que pour essayer de voir si, par hasard, le cargo n'était pas revenu dans le coin. L'équipe avait peut-être jugé préférable de s'éloigner un temps, mais avec l'intention de revenir pour le rendez-vous avec lui.

Et comme si la draisine, faute d'une attention soutenue, se décourageait, d'un coup elle s'immobilisa aux deux tiers de la rampe. Il serra tout de suite le frein, se rendit compte qu'il y avait un déséquilibre dans l'envoi de la haute et de la basse pression, se hâta de rétablir la situation, mais la machine resta immobile tandis que les roues patinaient dans un véritable feu d'artifice.

Il bloqua le levier, descendit, certain qu'il ne manquait que très peu de force pour relancer la motrice. Il s'appuya tourné vers la descente, s'arc-bouta et, centimètre après centimètre, réussit à lui donner les quelques dizaines d'ergs qu'elle ne pouvait plus rassembler

de sa propre volonté.

Et il en fut ainsi à plusieurs endroits. Dans le grand tunnel du sommet il s'arrêta là où la rupture de la déclivité formait barrage, et se félicita de l'avoir fait, car l'eau atteignait plus de deux mètres. Avec des outils obligatoirement attribués à chaque draine, il piocha, pelleta et creusa à côté des rails une grande rigole d'écoulement de plus d'un mètre pour évacuer les eaux. Il dut attendre des heures que le niveau baisse, et recommença de l'autre côté pour activer l'opération. Néanmoins la draine dut affronter plus d'un mètre d'eau sur quelques centaines de mètres mais s'en tira tout à son honneur.

Très satisfait de cette brave machine, Lien la conserva pour poursuivre son chemin dans le réseau des fermiers, faisant le coup de poing avec le chef de poste qui voulait lui confisquer sa copine. Il fit les pleins et réussit à rejoindre bien au sud le réseau principal. Il loua un emplacement dans un garage pour la draine, et l'abandonna avec émotion pour embarquer dans un rapide.

À Isthmus, l'Indien qui pilotait l'ex-voilier de Lady Diana lui confirma que le cargo venait d'arriver dans le nouveau port, et que déjà l'équipe était au travail pour le terminer.

— Et là-haut, c'est comment ? demanda Socco.

— Là-haut c'est l'enfer, répondit Lien Rag.

CHAPITRE VIII

Avenir Radieux était déjà à la recherche de l'*Elovia*, le cargo de Lafitte, mais Tharbin demanda à Liensun de repartir à bord de l'*Asia* pour participer également à cette mission. Il écouta à peine le récit du sauvetage du cargo *Princess*. Il paraissait très inquiet du sort de Lafitte et surtout des bouleversements généraux de la planète.

— Lafitte rapportait des marchandises importantes. Nous devons constituer des réserves si le réchauffement nous atteint.

— L'*Asia* aurait besoin d'une révision générale. Il faut remplacer deux ballonnets devenus trop poreux, revoir des caténaires...

— Votre voyage en Panaméricaine est de trop.

— Pas si je vous fais livrer cent mille tonnes d'huile de phoque.

D'habitude cette réponse était magique et faisait briller les petits yeux bridés du chef du Consortium, mais lui aussi était gagné par le malaise général qui se répandait comme une maladie contagieuse, une morosité doublée d'une angoisse latente. Les radios n'arrêtaient pas de décrire les catastrophes qui se produisaient dans le nord-est. Des stations, pourtant bien à l'abri sur l'inlandsis, étaient balayées par des montées d'eau brutales. Des pêcheurs, des chasseurs se trouvaient emportés, et les prix de l'huile ne cessaient de grimper.

— Songe n'a pu me faire parvenir son train de vingt wagons-citernes mensuel. Elle a gagné contre Narmille et c'est elle qui a acheté cette petite Compagnie ferroviaire de Sumba. Toute cette colonie des Échafaudages va s'y installer, et c'est elle qui assurera une partie du transport des personnes. Quand vous reviendrez, allez la trouver. J'ai besoin de ces mille tonnes d'huile.

Liensun était de méchante humeur de devoir reprendre l'air. Il espérait aller voir Songe, passer quelques jours agréables en sa compagnie. Il aurait aussi vu sa demi-sœur Jael qui, désormais, travaillait avec son amie. C'était Jael qui avait fait de l'excellent travail en enquêtant sur Narmille, la femme d'affaires, l'obligeant à acheter ferme toutes ces Concessions qu'elle avait réservées avec des

options ridicules. Du coup les médias avaient aussi fouiné et découvert que Narmille était la complice des Harponneurs de l'Antarctique. On avait désormais une certitude sur ces gens-là et leur appétit de conquête. L'opinion publique avait été mobilisée et l'opération tentaculaire préparée par les agents de la Guilde, introduits et protégés par Narmille, sur la Fédération Australasienne, avait été contrée. Narmille avait disparu mais Liensun pensait qu'elle se vengerait, et il voulait mettre sa sœur en garde. Jael était une fille pure et droite qui croyait agir dans la légalité sans se faire d'ennemis. Il espérait que Songe, plus avertie des dangers de cette vie, veillerait sur elle désormais.

— Dans le fond, dit Tharbin, nous aurions dû traiter avec la Guilde pour la livraison d'huile de baleine. Voyez où nous en sommes aujourd'hui.

— De toute façon leur complexe est inutilisable pour quelque temps, et si le professeur Lerys réussit à produire du plancton en abondance, les immenses troupeaux de baleines de la mer de Davis arriveront. La Guilde devra restreindre sa propre consommation et ne sera plus en mesure de livrer ailleurs.

L'Asia prit l'air et se dirigea à nouveau vers le chenal chinois. Liensun estimait que si Lafitte s'en sortait, il chercherait l'abri de ce passage à nouveau navigable. Mais avait-il réussi à réparer ses avaries de machines ?

Le lendemain il entra en contact avec l'*Avenir Radieux* qui volait à huit cents kilomètres plus à l'est et n'avait rien à signaler. Il naviguait à cent mètres au-dessus de l'océan pour essayer de repérer des épaves, mais jusqu'ici ses observateurs n'avaient rien aperçu qui puisse provenir d'un bateau.

Dans sa cabine, Liensun étudiait les anciennes cartes marines des courants, et les nouvelles assez sommaires. On n'avait que peu de renseignements sur les courants chauds et froids. On pensait que les anciens grands mouvements d'eau tiède ou froide suivaient approximativement le même chemin, mais on ne l'avait jamais prouvé. Seul le professeur Lerys le pensait, car le plancton contaminé par le professeur Kantus avait infesté toute la côte de la banquise en bordure du Pacifique ouest.

— Message radio du cargo *Princess*, lui annonça-t-on, message en graphie. Nous essayons d'entrer en contact en phonie mais c'est difficile.

Farnelle annonçait qu'elle s'était déroutée pour porter secours au cargo *Elovia*, mais que se trouvant plus proche de Titan que du chenal chinois, elle avait décidé de le remorquer jusque chez le Kid où l'on pourrait certainement réparer les avaries. Elle ne précisait pas lesquelles.

— Impossible de l'avoir en phonie, dit le radio.

— Essayez de contacter *Avenir Radieux* pour lui demander de cesser ses recherches. Qu'il rentre à China Voksal, moi je vais aller à l'île du Titan, et si je dois rapatrier l'équipage, je le ferai.

Il fallut une heure de vol vers l'est pour contacter *Avenir Radieux* qui accusa réception. Le capitaine, Kokang, ancien élève de Liensun et neveu d'un bonze très influent, Chingho, parut soulagé d'apprendre la nouvelle et de retourner à son port d'attache. Il n'aimait guère voler au-dessus du Pacifique. Comme à beaucoup de terriens, cette eau profonde ne lui inspirait que terreur.

Liensun donna le nouveau cap. Il riait secrètement à la pensée que Farnelle, avec son anachronique *Princess*, avait pris en remorque le cargo ultramoderne de Lafitte. Il espérait assister à la déconfiture de ce dernier. Bientôt ils survoleraient les deux navires, l'un en remorque de l'autre, et atteindraient Titan avant eux. Leur vitesse était au moins dix fois supérieure.

Ils survolèrent les deux bateaux durant la nuit. Lorsqu'ils aperçurent les lumières sur la mer, Liensun demanda par radio à Farnelle si tout allait bien.

— Parfait. Le *Princess* marche comme avant. Nous serons à Titan d'ici quarante-huit heures au plus.

— Pas de blessés à évacuer ?

— Non. Le plus mal en point c'est Lafitte qui digère mal son échec. Il semble que le fret était trop important pour les capacités du bateau. Les arbres d'hélices se sont tordus l'un après l'autre. Têtu, le capitaine n'a pas voulu balancer une partie de sa cargaison par-dessus bord. Je pense qu'il voulait se faire de l'argent sur le dos du Consortium en rapportant des marchandises qu'il n'aurait pas déclarées. Non seulement son bateau est incapable de naviguer seul, mais il a appris que le terminal numéro deux se trouvait sous plusieurs mètres d'eau, et que ses projets étaient ruinés. Son officier en second et son chef mécanicien ont exigé que l'origine de l'avarie soit inscrite sur le livre de bord. Lui voulait qu'on parle de malfaçon.

Lorsqu'il apprit au Kid que le *Princess* avait quitté son étai de glace, le Kid céda à une émotion surprenante. Pour la première fois, Liensun le vit pleurer. Il venait de se faire treuiller, tandis que l'*Asia* rejoignait le sol, et il était le premier à dire la bonne nouvelle au président de Titan. Farnelle, encore trop loin, n'avait pu envoyer de message même en graphie.

— C'est merveilleux, dit le Kid. Et je vais avoir aussi un hydravion. Kurts et Ann ont fait escale ici alors qu'ils étaient en vol pour la Panaméricaine. Kurts tiendra parole même si les capillaires ne lui apportent aucun bénéfice. Il va traiter avec ton père l'envoi d'huile de phoque vers la Transeuropéenne à travers la banquise encore solide

de l'Atlantique. Nous sommes prêts à lui vendre toutes les quantités qu'il souhaite.

— N'oubliez pas que j'aurai droit au fret du fameux iceberg artificiel, soit cent mille tonnes, rappela Liensun. Sans les capillaires que je lui ai apportés, mon père ne pensait même pas à cette possibilité. Par contre son idée d'iceberg est supérieure à celle des barges que la Guilde voulait construire.

Lorsque le cargo *Princess* approcha du petit port de Titan, ce fut du délire. Toute la population descendit du volcan pour acclamer l'équipage. Derrière, au bout de ses amarres, le cargo flambant neuf de Lafitte paraissait en pénitence. On allait essayer de le caser quelque part pour procéder à sa réparation. Lafitte finit par arriver à bord d'une petite vedette magnifique. Il avait perdu de sa superbe, et quand il aperçut Liensun aux côtés du Kid, son expression se renfrognait encore. Il balbutia des remerciements, essaya de dissimuler les véritables raisons de sa double avarie. Avec un seul arbre, il avait espéré rejoindre Terminal II, mais c'était trop demander à cette mécanique.

— Il aurait fallu une transmission hydraulique, dit Liensun sans aucun triomphalisme. C'est ce que nous utilisons à bord des derniers modèles de dirigeables. Sa souplesse d'utilisation est extraordinaire, et même avec une charge supplémentaire ou des vents contraires, nous pouvons lui demander un supplément d'effort.

Lafitte lui jeta un regard noir. Depuis qu'il avait opté pour les cargos maritimes, il avait totalement négligé la construction des dirigeables, n'était plus au courant des derniers perfectionnements apportés à ces appareils. Des ingénieurs astucieux ne cessaient d'améliorer les derniers sortis et, sur l'*Indépendance* de Songe par exemple, les progrès techniques étaient considérables.

— Le *Rewa*, répondit Farnelle à une question du Kid, il fait route vers ici, mais plus à l'ouest. C'est Zabel qui le dirige. Vous aurez maintenant deux cargos importants à votre disposition. J'ai écouté Liensun et je pense que nous pourrions adapter ce système de transmission hydraulique au vieux charbonnier, et le doter d'hélices.

Liensun expliqua comment on pouvait installer une centrale hydraulique qui recevrait la pression nécessaire des machines et la transmettrait à trois hélices au besoin.

— Les problèmes d'étanchéité ont été résolus grâce aux progrès des techniciens de Titan qui obtiennent des joints en céramique parfaits. Nous leur avons soumis nos plans et ils ont résolu le problème. Pas une goutte d'huile n'échappe au système et la pression reste constante quels que soient les aléas de la machine. Il y a aussi un compensateur de pression pour doubler la sécurité.

Plus tard le Kid leur fit part de son inquiétude au sujet de

l'hydravion de Kurts qui volait vers la Panaméricaine.

— Pour atteindre la Compagnie de Yeuse, il devra faire deux pleins et je me demande où et comment. Ann Suba avait émis l'idée qu'il pourrait faire une étape dans cette île de Christmas où Lien Rag et elle ont failli rester prisonniers. Ce révérend qui dirige l'île n'a certainement pas changé de caractère.

— Kurts est un homme rusé et sans scrupules, dit Farnelle, faites-lui confiance pour se tirer d'embarras.

CHAPITRE IX

Par deux fois Ann Suba avait réussi à retarder le décollage de l'hydravion. Malgré les hurlements de Kurty, son père n'avait nulle envie de s'attarder dans le coin maintenant que ses réservoirs étaient pleins. La jeune femme avait dû user de raisons diverses pour l'empêcher de prendre l'air, et cette fois il était bien décidé à partir, lorsqu'une pirogue se détacha de la plage. Un seul homme pagayait avec une énergie incroyable. Kurts n'en croyait pas ses yeux et prit ses jumelles.

— Le révérend Fatouah qui nous arrive. Il paye comme s'il avait toute la population de Christmas aux fesses. Je ne le croyais pas aussi dégourdi, mais c'est un spectacle réjouissant.

Ann Suba prit d'autres jumelles et remarqua que l'avant de la pirogue qui aurait dû se soulever si elle avait été vide restait pesamment dans l'eau. Elle commença à sourire mais sans trop croire à sa chance.

— Il arrive... Je préfère attendre, dit Kurts, car nous pourrions, en cas de besoin, avoir une escale de ravitaillement ici tant que Gueule-Plate leur servira d'idole. Nous pourrions même vendre le renseignement au Kid pour son bateau, et au Consortium pour ses dirigeables.

Il quitta son fauteuil de pilote et déverrouilla la porte, sauta sur le flotteur. Il saisit l'amarre que lui lançait le gros homme et attira la pirogue, regardant avec perplexité le gros sac qui s'agitait faiblement à l'avant.

— Je vous la rapporte, déclara le révérend en regardant derrière lui avec inquiétude. Je préfère vous la rendre avant qu'il n'arrive trop de malheurs dans cette île.

— Vous voulez dire que c'est...

— L'Asmodée femelle ligotée et bâillonnée, un peu soûlée par du vin de palme, il faut dire. Mais elle ne voulait pas venir, vous savez ? J'ai dû l'enlever pendant que ses adorateurs ivres morts ronflaient

autour et dans la case sanctuaire. Embarquez-la vite et filez, je dirai qu'elle s'est envolée pour vous suivre quand vous avez décollé.

— Mais vous étiez fou d'elle, dit Kurts, perplexe. Comment se fait-il que vous n'en vouliez plus ?

— Écoutez, Kurts, je préfère vous la rendre. N'en demandez pas plus. Et bonne route, tâchez de ne pas revenir dans le coin... on ne sait jamais. Je sais bien que les moyens de transports se multiplient désormais, et que nous finirons par être envahis... Ah, l'heureux temps où le monde entier peinait dans la glace, devait se servir uniquement du train, sauf nous autres, bien évidemment...

Il déposa le sac sur le flotteur, trancha l'amarre et s'éloigna à toute vitesse. Cette fois, l'avant de sa pirogue sortait de l'eau et facilitait son coup de pagaie. Kurts emporta le sac dans l'appareil, l'ouvrit et contempla la chèvre-garou qui roulait des yeux furibonds en reconnaissant l'endroit où elle venait d'être libérée. Kurty accourut, noua ses petits bras autour de son cou en l'embrassant et elle parut se rasséréner.

— Détache-la, papa, tu es allé la délivrer ?

Kurts regarda Ann Suba qui jouait la surprise.

— Qu'avez-vous manigancé hier ?

— Papa, c'est toi qui l'as reprise à ces méchants ?

— Si l'on veut.

Il ôta le bâillon en dernier, prêt à boucher ses oreilles avec ses mains, mais Gueule-Plate se dressa dignement sur ses pattes, leur tourna la croupe et péta vigoureusement. Ayant été trop richement nourrie durant les dernières heures, elle diffusa une grande puanteur dans la cabine, qui les obligea à fuir, même Kurty qui lui cria qu'il était bien content de la revoir mais qu'elle était toujours aussi sale.

Kurts s'installa à ses commandes et Ann en fit autant. Tout le temps du décollage puis de la montée en altitude ils restèrent graves, concentrés sur les appareils. Ils survolèrent l'île puis celle-ci disparut et ce fut l'océan, un peu verdâtre sous cet étrange ciel qui n'était jamais franchement bleu.

— Comment avez-vous fait ? Ne jouez pas les innocentes. Hier, vous êtes descendue dans l'île et vous y êtes restée un grand moment. Que dis-je, des heures, oui, au point que je commençais de m'inquiéter.

— Vous avez regretté de ne pas m'avoir échangée contre un supplément d'huile ou quelques marchandises rares ?

— N'essayez pas de détourner la conversation. Qu'avez-vous dit à Fatouah ? Je suis sûr qu'il était terrorisé et qu'il a organisé ce kidnapping seul à partir du moment où il vous a vue. Il a dû faire servir des quantités énormes de vin de palme et de l'alcool que l'on peut en tirer. Une fois toute la population endormie et complètement

soûle, il a ligoté Gueule-Plate, l'a bâillonnée, fourrée dans un sac pour nous la rendre. Vous allez me dire comment vous vous y êtes prise.

Ann Suba regarda l'altimètre puis ferma les yeux en se renversant dans son fauteuil.

— Je lui ai dit que j'étais une scientifique, que j'avais des notions de zoologie, et qu'à mon avis une chèvre-garou devait être stérile. Elle-même était une aberration de la nature, un cas isolé sur des centaines de millions, très certainement. J'ai fait remarquer à ce gros tas de lard qu'il prenait des risques insensés en couchant avec cette anomalie. Qu'il en tirerait peut-être du plaisir mais certainement pas un petit héritier, et qu'il aurait bonne mine devant les adorateurs d'Asmodée quand ils comprendraient. Ceux-là deviendraient furieux et les autres, les chrétiens, se rouleraient par terre de rire.

— D'accord. Mais il aurait quand même pu la garder à tout hasard.

— Il s'était engagé devant tous à la sauter, n'oubliez pas... Il aurait dû s'exécuter. Ensuite il aurait bénéficié d'un délai de quelques mois avant qu'on ne découvre qu'il était incapable d'engrosser l'Asmodée femelle, mais ce n'était pas le plus grave. Je lui ai dit que Gueule-Plate était porteuse d'une maladie vénérienne qui pouvait s'avérer mortelle pour les hommes. Que vous n'aviez vous-même pas hésité à vous débarrasser d'elle sans plus discuter. Il m'a dit : « Je comprends maintenant pourquoi l'échange a été aussi facile. »

Géné, Kurts regardait la ligne d'horizon artificiel de son écran. Il haussa les épaules.

— Vous l'avez roulé, quoi, et désormais personne ne pourra plus utiliser l'île comme escale.

— Qui sait ? Vous l'avez entendu ? Il sait bien qu'un jour ou l'autre des bateaux accosteront, un dirigeable se mettra à la verticale.

Pour se ravitailler une seconde fois ils durent chercher désespérément une île qui figurait sur une carte ancienne avec le nom de Galapagos. Ils finirent par la trouver, à court de carburant, juste à la tombée de la nuit, et aperçurent des phoques qui se prélassaient.

Le lendemain à midi, ils repartaient avec les pleins faits pour la dernière étape vers l'île aux Phoques située au nord-est ; et ils la survolèrent huit heures plus tard, aperçurent les installations modernes, finirent par se poser devant le port. Habilement, Kurts vint ranger l'hydravion contre le môle de la digue protectrice.

— Une draisine approche, dit Ann Suba.

Kurts sauta à terre avec l'amarre juste comme un homme descendait du petit véhicule.

— Je n'aurais jamais pensé que tu abandonnes lâchement ta locomotive, dit Lien Rag.

— C'est ici que tu vis désormais ? J'ai vu des millions de

phoques avant de me poser, c'est impressionnant.

Ils s'étreignirent chaleureusement. Là-dessus Kurty voulut rejoindre son ami Lien Rag, mais Gueule-Plate le bouscula pour accourir elle aussi.

— Elle est toujours là, celle-là ? Flatule-t-elle toujours autant ?

— Pire, mais elle m'a permis de faire un plein d'huile.

Ann Suba apparut la dernière, toujours très impressionnée par Lien Rag. C'était le père de Liensun qui lui ressemblait étonnamment, mais c'était aussi une sorte de symbole.

— Je te croyais chez ces salauds de Harponneurs à te remplir les poches. Liensun parlait d'un million de tonnes d'huile de baleine et autant de viande. Même si tu ne gagnes qu'un dollar par tonne c'est déjà bien.

— Lien, je suis venu t'acheter à toi ces mêmes quantités. Je veux l'aide de Yeuse pour transporter tout ça à travers la banquise atlantique en Transeuropéenne. Je ne gagne rien, juste mes frais, mais je veux faire bouffer les gens et les réchauffer. C'est fini avec la Guilde, nous t'expliquerons.

— Un million de tonnes d'huile et autant de viande ? Nous n'avons pas le rythme destructeur de la Guilde, nous autres, nous ne voulons pas faire disparaître la race.

— Dis-moi que très vite on pourra envoyer dix, vingt trains de wagons-citernes vers la Transeuropéenne. Je ne veux pas toute la quantité d'un coup mais je suis prêt à payer déjà pour cinq cent mille tonnes... Tout de suite s'il le faut. Même s'il faut trois mois pour les expédier là-bas.

— C'est Floa Sadon qui t'envoie ?

— Oui, mais il y a aussi ce que j'ai vu. C'est l'agonie, Lien, ils crèvent dans les villes, les trains essentiels ne roulent plus. Les trains-usines, les trains-hôpitaux ne fonctionnent plus. Il n'y a plus rien à bouffer, on grelotte dans toutes les stations, même dans la capitale. Tu ne reconnaîtrais pas ton pays. Floa Sadon n'a pas su, n'a pas pu relancer l'économie à cause des gros actionnaires qui ne voulaient rien perdre de leurs privilèges. Au début, j'ai entrepris une action terroriste contre ces vieux diplodocus figés dans leurs richesses, jusqu'à ce que je comprenne que ça ne servirait à rien. Tout est paralysé du haut jusqu'en bas. On préfère vivre de combines que d'un travail régulier, plus personne n'a l'esprit d'entreprendre quoi que ce soit et la corruption est à tous les niveaux. Tu veux savoir le pire : les Roux ne viennent plus dégivrer les verrières, les dômes, les coupoles protectrices, car il n'y a plus d'ordures pour eux. Les habitants du Chaud ne font plus d'ordures. Ils raclent tout ce qui se mange et ne laissent rien aux Hommes du Froid, si bien que les tribus émigrent, passent en Africaia.

— Viens voir, dit Lien Rag.

Ils montèrent tous dans la draisine qui contourna le port et s'enfonça vers le sud en suivant la côte ouest. Ils roulèrent plus d'un quart d'heure avant d'apercevoir une station sous dôme.

— Oh ! c'est neuf et bien tenu, dit Kurts. Et que fait ce gros tas de glace devant le rivage ?

— Il y a là une fosse assez profonde. Ce tas de glace c'est mon iceberg artificiel. Cent cinquante mètres sous la surface, trente-cinq en l'air, cent vingt mille tonnes de fret. Les barges ne tiendront jamais le coup, trop fragiles. Il fallait construire vertical. Pour la solidité. Voilà, c'est fait.

CHAPITRE X

Songe l'attendait dans ses nouveaux bureaux installés dans un triplex occupant un wagon ultramoderne en matériau composite. C'était une petite entreprise qui les fabriquait à la demande pour les nouvelles sociétés financières commerciales qui transformaient Markett Station en une cité très puissante, au détriment de China Voksal où la loi du Consortium des bonzes empêchait toute initiative ne recevant pas leur aval.

— Jael est en mission. Elle contacte tous les propriétaires des Concessions prises sous option par Narmille, et leur propose des promesses de vente qui cette fois ne seront pas bidons. Il y a une forte demande pour créer de nouvelles petites Compagnies.

— Malgré les menaces venues du nord ?

— Elles ne nous concernent pas. Nous avons eu des informations sur le sujet. La banquise est du Pacifique va certainement disparaître et même China Voksal sera plus ou moins menacée. Ici, pour l'instant, il n'y a rien à craindre, et les gens qui ont de quoi investissent, mon vieux.

— Est-ce une raison pour oublier de payer à Tharbin ce que tu lui dois ? Il n'a pas reçu son huile de phoque du mois dernier, et bientôt il te faudra envoyer les mille tonnes de ce mois. Que se passe-t-il ?

— C'est la raison de ta visite ? fit-elle, ironique.

— C'est le prétexte.

— Heureuse de l'apprendre. Si je n'ai pas envoyé l'huile, c'est tout bête. Je n'ai pas trouvé de wagons-citernes. Ceux de Narmille sont sous séquestre par la justice et c'était mon fournisseur attitré. Le temps de trouver une autre société et j'ai accumulé du retard.

— Comment ça ? Tu as pu revendre ton huile deux fois plus cher aux Africaniens. Ne nie pas, je me suis renseigné. Tu as blousé Tharbin et s'il l'apprend, méfie-toi. Il a déjà fait suspendre la fabrication de ton prochain dirigeable. Il ne faut pas le tromper, ou alors le faire

habilement.

— Toi, tu le fais habilement, fit Songe, ulcérée.

— Je lui fais toujours miroiter le profit. Tu ferais mieux de faire vite avec ton huile, car si les tsunamis venus du pôle Nord le permettent, il y aura bientôt des centaines de milliers de tonnes d'huile de phoque sur le marché.

— Écoute, elle a doublé de prix, triplé pour les petites quantités, et Tharbin lui ne l'inscrit à mon crédit que pour une somme représentant le prix d'il y a six mois. À chaque envoi mensuel, je perds des quantités de dollars et mon nouveau dirigeable va me coûter le double du prix annoncé. Il faut que je discute avec lui. Je demande qu'il tienne compte de la hausse des prix.

— Et s'il te donne son accord à condition de tenir aussi compte des baisses ? Baisse qui se produira dans trois mois si les premières cent mille tonnes de fuel-phoque débarquent dans le chenal chinois. Chenal qui est à nouveau libre et qui va certainement s'agrandir. Bientôt l'océan ne sera plus qu'à quelques centaines de kilomètres de China Voksal. Vous vous développez peut-être rapidement, ici à Markett Station, mais gare à vous si China Voksal devient le plus important port mondial...

Songe haussa les épaules :

— Pour neuf types sur dix, ça ne veut rien dire. Tant qu'ils n'ont pas vu l'océan, goûté à l'eau salée, ils n'en ont rien à faire. Il faudra des années avant que ton utopie soit une réalité et, en attendant, faisons des affaires. Trouve-moi vingt wagons de cinquante tonnes, et Tharbin aura son fuel-phoque dans quarante-huit heures. Je te donne carte blanche.

Il eut un regard amusé, s'approcha du téléscripteur et commença à taper un message :

— Nous disons vingt wagons-citernes de cinquante tonnes. La charge par bogie n'est pas modifiée ?

— Non. Ils ont toujours peur d'un affaiblissement de la banquise mais elle tient bien le coup entre le 20^e nord et l'équateur. Sur des épaisseurs encore suffisantes pour nous garantir des années d'exploitation.

La réponse arriva très vite. Tharbin expédiait les vingt citernes, et Songe le regarda, interdite.

— Tu n'as rien à faire des installations portuaires, des terminaux où le chemin de fer et le cargo se complètent ? Tant pis pour toi. Tharbin en quelques mois a installé deux terminaux avec des voies multiples. Il a racheté tous les wagons-citernes inutilisés dans le sud et les a entreposés. Quand le Rewa de Farnelle arrivait, il y avait assez de wagons-citernes pour contenir son chargement et il avait prévu la même chose au nord. Les tsunamis ont tout détruit mais Tharbin a

sauvé des centaines de wagons. Ne nous donne plus ce prétexte, Songe, car tu auras chaque fois Tharbin qui t'enverra un train complet.

Elle hocha la tête, reconnaissant sa défaite. Le soir ils allèrent dîner en ville mais se couchèrent de bonne heure pour faire l'amour avec une rage fortifiée par une longue séparation. Ce fut au petit déjeuner qu'elle lui dit qu'elle allait déménager la colonie des Échafaudages.

— Tu vas perdre ton temps et immobiliser ton *Indépendance*.

— Le *Greog Suba* a commencé à transporter le matériel indispensable pour une installation sommaire, des machines, des yaks. Je ne sais pas comment ils s'adapteront dans leur nouvel espace, mais les Rénovateurs veulent quand même tout essayer pour continuer leur élevage. Je pense qu'ils sont sentimentalement attachés à ces animaux qui fournissent lait, viande et merveilleuse toison. Moi avec mon dirigeable, je commencerai à transporter les hommes et femmes sélectionnés pour leur expérience, leur bonne santé physique. En deux mois, ils doivent rendre la Compagnie Sumba vivable. Alors seulement les autres viendront et il n'y aura plus personne aux Échafaudages.

— Le réacteur nucléaire sera aussi transporté ?

— Il est arrêté depuis que l'air s'est réchauffé, et il faudrait adapter un autre type de refroidissement à eau. Dans Sumba Cie, la température est de moins trente degrés en moyenne, et peut-être pourront-ils le réutiliser, mais ils ne manqueront pas de sources d'énergie. Fuel-phoque, fuel-manchot surtout.

— Que deviendront les Échafaudages ?

— Astyasa cherche à les revendre aux lamas qui doivent abandonner certains temples de montagne, tu sais, ceux qu'on appelait les temples du vertige. Peut-être rachèteront-ils les échafaudages mais le Grand Lama qui dirige les communautés dit que nous avons souillé la falaise de notre présence. Il faudrait donc purifier l'endroit où existent des fresques murales magnifiques.

— Je les ai visitées bien sûr, puisque je suis un peu à l'origine de leur découverte. On dit que le destin de notre monde y figure comme dans ces parchemins des Pensées quotidiennes qui s'empilent dans tous ces temples d'altitude. J'éprouve une certaine nostalgie à l'idée que les nôtres vont définitivement quitter cet endroit où ils ont réussi à créer une façon de vivre acceptable, somme toute. Nous, les jeunes, étouffions un peu et en sommes partis pour créer une colonie plus à l'est sur la banquise du Pacifique, mais le réchauffement a détruit nos projets... Pour le dernier voyage là-bas, je voudrais bien être à bord de l'*Indépendance*, ajouta-t-il.

— Quand tu deviens trop sentimental je deviens méfiante, lui avoua Songe en souriant. Qu'espères-tu découvrir, quelques trésors

dans les galeries une fois abandonnées ?

— Non... Tu sais que tu me juges mal ? Je me suis réconcilié avec mon père... Il me considère enfin comme son second fils et je veux collaborer avec lui.

— Les cent mille tonnes de fuel-phoque viendront de là-bas ? Mais qui peut construire un cargo de cette importance puisque, évidemment, il ne peut s'agir de trains ?

— Nous en reparlerons, mais notre projet est fabuleux et, je te le répète, chaque trimestre, peut-être même cinq fois par an, nous livrerons dans la région cent mille tonnes de ce produit.

Songe restait sceptique et il n'essayait pas de la convaincre plus avant, restait calme. Elle verrait bien quand ses stocks de fuel-phoque commenceraient à perdre de la valeur et qu'elle devrait vendre à perte. Car il était convaincu qu'elle stockait de l'huile de phoque, de l'huile de manchot et toutes sortes de marchandises, misant sur la déconfiture du Consortium des bonzes et de toutes les entreprises situées à l'est. Il voyait bien comment fonctionnait ce milieu d'affaires de Markett Station. Les financiers, les entrepreneurs, tous très jeunes, se prenaient trop au sérieux, faisaient circuler des informations entre eux sans jamais en accepter d'ailleurs. En quelque sorte, ils se montaient le coup, s'imaginaient les plus habiles, les plus retors dans toute l'économie de l'Australasienne actuelle. Ils faisaient des marchés avec l'Africana et aussi le sud de la Sibérienne, non encore touchée par le réchauffement, cette partie de l'immense Compagnie qui continuait d'obéir aux lois de Moscova Voksal et respectait la Convention du Moratoire.

— Tu auras les équipes pour emplir les citernes qui doivent arriver sous peu et certainement avant midi ?

— Je suis organisée, fit-elle sèchement, et si je n'avais personne, il y aurait dix confrères pour venir à mon secours. Ici on fait des affaires, on fait de l'argent, on est âpre au gain, on se balance des coups tordus, mais on reste solidaires.

— C'est très bien, tout ça, fit Liensun, dans ce cas je peux aller me balader tranquillement. Le fuel-phoque sera expédié à Tharbin avant la nuit.

Il put vérifier que Songe avait raison sur bien des points. La station de Markett connaissait une effervescence sans pareille, mais il se rendit compte qu'on retrouvait bien des jeunes ambitieux à la Bourse des marchandises, en train de spéculer sur toutes les matières premières.

Il avait l'impression que les réservoirs de stockage, les silos, les docks n'étaient pas plus nombreux qu'autrefois, mais que le volume des affaires avait quintuplé, peut-être même plus. À la Bourse, c'était de la folie pour le fuel-phoque et le fuel-manchot. Le fuel-baleine était

pratiquement inexistant, et sa cotation si élevée que personne n'aurait eu l'idée d'en acheter. Où étaient ces quantités énormes que ces jeunes gens s'achetaient, se vendaient en espérant des bénéfices rapides du jour au lendemain ? Songe avait été séduite par cette fièvre spéculative, mais elle possédait, du moins il l'espérait, des stocks.

Il se rendit à la gare des marchandises, section des énergies, et reconnut les wagons du Consortium marqués du sigle. On était en train de les remplir à partir d'énormes wagons-tours. Ces wagons-tours contenaient mille tonnes, d'autres jusqu'à cinq mille. Ils ne voyageaient jamais de crainte que la banquise n'y résiste pas, mais ils servaient pour stocker les carburants.

On interpella Liensun et il expliqua qu'il était le destinataire des wagons et qu'il venait faire son inspection. On le laissa aller et il compta plusieurs dizaines de tours appartenant à Songe. Du moins elle spéculait avec du répondant. Aucun des garçons en train de s'agiter et de hurler là-bas, à la Bourse des matières premières, n'aurait pu sur-le-champ livrer un seul litre du fuel qu'il était en train de revendre. Les commissaires laissaient faire sur ordre des autorités de la station qui prélevaient un pourcentage sur chaque transaction fictive.

Dans un bar il rêva aimablement au jour où ses cent mille tonnes seraient pompées dans l'iceberg-citerne de son père et se répandraient sur le marché australasien. Ces beaux jeunes hommes vendraient à n'importe quel prix mais seraient bien incapables de livrer, et Markett Station subirait son premier revers important. Les hommes et femmes d'affaires se rendraient alors compte qu'un port maritime avec un terminal ferroviaire pourrait bien devenir, dans les années à venir, le centre économique de tout un vaste territoire. En quelques jours toutes les disponibilités financières se reporteraient là-bas, à l'est. Ce qui l'ennuyait, c'était la pensée que Songe ne l'écouterait pas avant que la débâcle ne commence, mais il n'avait aucun moyen d'être crédible. Il racontait des choses qui étaient seulement en gestation. Il avait souvent raconté un peu n'importe quoi, et tous ceux qui le connaissaient se méfiaient de lui.

Il pensait aux Échafaudages, aux fresques peintes par les moines tibétains, des millénaires auparavant, et qui révélaient l'avenir des hommes. Il irait les examiner pour essayer d'en tirer une leçon, consulterait les parchemins des Pensées quotidiennes également. Désormais il avait besoin d'un temps de réflexion, d'une plongée dans une spiritualité aussi sereine que celle des lamas des hauts-plateaux.

CHAPITRE XI

Plusieurs fois Gus rêva qu'il sortait dans l'espace pour découvrir les ravages que le Bulb avait subis depuis le début de son interminable agonie. Dans ce cauchemar, l'animal de l'espace ressemblait à un homme fantastique dont les jambes, le bassin auraient été dévorés par le mal. Il ne restait que le torse, les bras et la tête, et cet homme perdu dans l'espace hurlait de douleur. Gus se réveillait chaque fois en sursaut, se levait pour aller inspecter les coursives, les portes étanches qui protégeaient leur niveau des attaques des loupés et des tribus des bas-fonds.

Souvent il rencontrait le docteur Isaie ou Thresa qui effectuaient eux aussi une ronde inquiète. Ils étaient définitivement assiégés, coupés du reste du satellite, avec tous les inconvénients d'un blocus impossible à rompre. Ils avaient de la nourriture, de quoi boire puisque le recyclage avait été reconditionné par Gus de façon à leur fournir de l'eau sans tenir compte du reste du monde artificiel. Les loupés pouvaient crever de soif, ils s'en moquaient éperdument. Leur survie était à ce prix-là, mais leur survie se comptait peut-être en semaines, en jours.

Ils avaient décidé de se restreindre sur la nourriture, de dix pour cent pour commencer, et ne s'en portaient pas plus mal. Ils avaient tendance à trop manger quand ils se réunissaient tous les trois dans la cuisine.

Pour se laver, l'eau était également restreinte et ils ne devaient pas la gaspiller. Pour le moment l'air lui aussi se recyclait. Des bacs de plantes absorbaient le gaz carbonique et rejetaient autant d'oxygène qu'ils pouvaient en consommer, mais pour l'instant le circuit général du satellite continuait de fonctionner sans qu'ils puissent savoir pourquoi. Les loupés ne mouraient pas, semblait-il, ni les autres êtres vivants car non seulement on les entendait derrière les épaisses portes étanches, mais on suivait leur exploit grâce à quelques caméras.

Entre leur niveau et le niveau moins dix, trois caméras

fonctionnaient constamment, et quatre autres par intermittence, les fibres optiques de transmissions devant être parfois malmenées par les hordes sauvages qui s'entre-tuaient à tous les étages. Une caméra montrait les progrès de cette végétation folle qui continuait de proliférer en deux groupes bien distincts, comme avait pu le constater Gus.

Les plantes grimpantes paraissaient les plus audacieuses, les plus agressives, mais les rampantes, gluantes et lourdes, n'en effectuaient pas moins une avancée solide, s'implantant sur les escaliers, les paliers et parfois empêchant les grimpantes de s'emparer du terrain. L'humus qui les nourrissait à des dizaines de niveaux inférieurs devait atteindre une épaisseur et une richesse incroyables car les vrilles, par exemple, étaient énormes, pleines de vitalité, capables de transpercer un loupé qui commettait l'erreur de rester à proximité. Les rampantes agissaient plus sournoisement, rendant tout ce qu'elles recouvraient dangereusement glissant. Un être vivant qui dérapait sur cette masse spongieuse y disparaissait très vite, absorbé par des suc surpuissants.

— Si jamais ils atteignent ce niveau, disait Isaïe, nous sommes perdus. Aucune cloison, aucune porte étanche ne leur résistera. Il faut s'organiser trouver des lance-flammes, transformer les lances thermiques en armes puissantes.

— Ouais, répondit Gus, et flanquer le feu à ce qui reste de notre pauvre ami le Bulb ?

— Vous n'allez pas les laisser nous envahir ?

— Certainement pas.

L'écran du Bulb, par lequel l'animal stellaire s'exprimait en messages cathodiques, restait constamment ouvert. Il neigeait dans ce petit carré de quarante sur quarante. Jamais plus l'animal n'avait repris le dialogue. Pourtant il vivait mais certainement, d'après le docteur Isaïe, dans un coma dépassé. Gus n'était pas tout à fait convaincu. Le Bulb avait absorbé pas mal de morphine hormonale et de K2O, une morphine synthétique très puissante. Des tonnes de médicaments lui avait été administrées dans tous les circuits. Il était gavé de chimiothérapie grâce aux appareils disposés un peu partout. Malheureusement la plupart ne fonctionnaient plus. Recouverts de cette matière organique qu'utilisaient les Ophiuchusiens comme matière synthétique, ils étaient bouffés par les garous qui même s'en délectaient, les croquaient avec un plaisir évident.

— Une sortie dans l'espace, dit Isaïe horrifié. Mais pour quoi faire ? Pour nous désespérer encore plus si nous découvrons que les trois quarts de notre copain sont pourris, en pleine décomposition ?

— Comment peut-on se décomposer dans le vide ?

— Nous, peut-être pas... Enfin pas que je sache à court et moyen terme, mais lui pourquoi pas ? Ils mouraient ces grands animaux des

étoiles, et leurs cadavres ne restaient pas à se balader entre les planètes pendant des millénaires ?

— Pour l'instant sa carapace tient encore le coup. Elle s'épluche comme une vieille peau de pomme de terre avec ces gros parasites en forme d'énormes œufs, mais elle tient. La pourriture est pour l'intérieur à cause de l'oxygène. Si nous faisons le vide pour quelques secondes, une demi-minute, croyez-vous que nous tuerions toute cette saloperie ?

Isaie se gratta la tête. Il se disait médecin mais ses connaissances n'étaient pas très approfondies.

— Les anaérobies résisteront.

— Il n'y a pas que le vide, il y a aussi le froid absolu... Et quelques radiations dangereuses... Nucléaires et autres...

— C'est peut-être risqué pour nous, et puis comment faire ?

— Justement en sortant dans l'espace et en pratiquant une ouverture là où nous situons les bas-fonds.

— Ne comptez pas sur moi.

— Pour une telle opération qui s'apparente à la chirurgie, vous êtes le seul qualifié, répliqua Gus.

— Je ne participerai pas à une telle opération... Vous condamnez tout ce qui vit dans le Bulb, vous voulez détruire les monstres échappés des laboratoires, les hommes qui en guise de protestation contre la dictature se sont réfugiés dans les confins du satellite, la végétation, les organes essentiels du Bulb. Son corps se décompose, dites-vous, mais en êtes-vous bien sûr, n'y a-t-il pas des zones qui échappent à cette destruction organique ?

— Faites comme moi, ricana Gus, allez-y voir. Mais vous refusez toute action dangereuse. Vous êtes un trouillard. Pas d'exploration intérieure, pas de sortie dans l'espace. Vous préférez vous enfermer dans ce dernier réduit, à grelotter de terreur en attendant la fin sans rien faire.

Le petit docteur laissait passer la tempête, examinait les cadrans, les écrans. Une chance que l'énergie continue à être distribuée à partir du noyau nucléaire, mais si jamais celui-ci venait à défaillir ? Ils n'avaient aucun système de remplacement. Dans la soute au-dessus de leur tête quelques navettes inutilisables étaient stockées mais il n'existait plus aucun lien avec cette Terre dont l'ancien cul-de-jatte lui avait rebattu les oreilles.

— Les lucarnes s'agrandissent, constata-t-il et ce type, ce Palaga, doit fulminer contre nous. Dans le fond, s'il a les moyens de faire sauter ce monde-ci, qu'il le fasse tout de suite avant que nous ne connaissions le pire.

Gus pianotait sur le pupitre destiné à communiquer avec le Bulb.

— Savez-vous ce qu'est le subconscient ? J'ignore où vous en

êtes dans vos connaissances pathologiques, mais on a quand même dû vous parler de subconscient ? Du psychisme des individus ? Croyez-vous qu'il soit possible d'atteindre ce subconscient du Bulb ?

— Encore faudrait-il qu'il en ait un. Il s'agit grossièrement d'un stock de frustrations, de sentiments inavoués accumulés depuis l'enfance. Ces grands animaux de l'espace vivent de façon primitive, même si leur intelligence est supérieure à celle des animaux que nous connaissons ici...

— On a renforcé cette intelligence avec un cerveau électronique qui, lui, fonctionne sans scrupules et sans remords.

— Le Bulb, du temps où il folâtrait dans les étoiles, n'avait aucune notion du bien ou du mal.

— Certes, mais il savait faire le choix entre le bon et le mauvais, entre le bien-être et la douleur. Et quand les hommes l'ont asservi, en ont fait un satellite hybride pour se rapprocher de la Terre en toute sécurité, il a souffert de cette domestication. Il a donc accumulé des insatisfactions de tous ordres et les notions de plaisir et déplaisir ont très bien pu passer du niveau physique à un état mental proche du nôtre.

— Vous croyez agir sur cet état mental alors qu'il est dans un coma dépassé, qu'il ne réagit plus, que si nous faisons un électro-encéphalogramme il serait complètement plat ?

Gus parut frappé par ces dernières paroles :

— Vous savez ce qu'est un encéphalogramme ?

— Bien sûr. Avant que je ne devienne un faux adepte du père Faro et de sa secte, j'étais quand même un médecin dans l'unité de soins de Salt. Nous avions à notre disposition des appareils haut de gamme pour faire nos diagnostics.

— Peut-on disposer d'un encéphalographe ici et l'adapter pour examiner le Bulb ?

— Vous n'y pensez pas ? Le Bulb a deux cerveaux, le sien, celui de sa naissance, et l'autre qui lui a été greffé. Ce dernier interfère sur le premier à partir du moment où le premier est défaillant. Nous obtiendrons un encéphalogramme à peu près correct.

— Si nous pouvions déconnecter les deux intelligences, les deux consciences en quelque sorte... Je me demande si l'électronique n'est pas en train de prendre le pouvoir total... Non, ne m'interrompez pas. Il doit y avoir dans tout ce système sophistiqué des clignotants qui servent de garde-fou. Les Ophiuchusiens, quand ils ont asservi le Bulb, ne se sont pas contentés de le croire complètement soumis. Ils ont prévu une révolte de cet énorme organisme.

— En ce moment ce n'est pas une révolte, c'est une agonie pure et simple.

— Justement. La maladie et la mort sont certainement

programmées dans l'ordinateur central qui est couplé au cerveau naturel... Et automatiquement il a pris le pouvoir. Tout était prévu, même le suicide de l'animal de l'espace. C'est comme dans une serre chauffée par le courant électrique venu d'une lointaine centrale. Quand il y a une panne de secteur un groupe électrogène se met en route.

— Je ne sais pas ce que vous racontez mais c'est incompréhensible pour moi, fit remarquer le petit docteur. Une serre, qu'est-ce que c'est ?

— Mais oui, l'ordinateur a pris le pouvoir et a rayé l'esprit du Bulb de sa mémoire. Ou plutôt il l'a codé pour qu'on ne puisse plus atteindre l'animal... Le Bulb est désormais isolé dans son mal, dans sa décomposition, tandis que l'ordinateur central est incapable de gérer la décomposition en cours. Il a été programmé pour prendre le pouvoir dans un corps encore intact, avec peut-être une marge acceptant un certain pourcentage de non-fonctionnement. Or en ce moment c'est les trois quarts du Bulb qui sont atteints. Du moins en ce qui concerne Sugar. Pour Salt c'est peut-être différent.

CHAPITRE XII

Chaque matin apportait sa cargaison de catastrophes. Le mot cargaison ne paraissait pas exagéré à Yeuse qui, à l'aube, retrouvait dans son bureau des monceaux de dépêches, de messages, des notes manuscrites laissées par l'équipe de nuit. Elle ne pouvait évidemment pas tout lire, et ses secrétaires le faisaient pour elle, établissaient ensuite un résumé des nouvelles essentielles. Mais les plus graves lui étaient immédiatement apportées.

Tout le nord-ouest de la Panaméricaine devenait inhabitable. Les glaciers suspendus des Rocheuses descendaient vers la mer à des vitesses de plus en plus élevées. D'un mètre à l'heure, on était passé à une centaine de mètres, et de l'autre côté des Rocheuses, c'était pire, car les glaciers en descendant vers la plaine se heurtaient à une glace encore solide et laminaient tout au fur et à mesure qu'ils progressaient. San Diego Station n'existait plus. Les chantiers navals avaient été détruits mais le cargo avait pu être conduit dans l'île aux Phoques. Sans nouvelles de Lien Rag pendant près d'une semaine, Yeuse venait d'apprendre qu'il avait fini par retourner à l'île aux Phoques où Kurts le pirate l'avait rejoint. Kurts le pirate venu dans son hydravion. Rien ne l'étonnait plus.

Elle devait sauver le maximum de gens et Lien Rag avait raison, qui prévoyait que très bientôt, le centre de la Compagnie nord serait occupé par le plus grand fleuve de tous les temps. Le Mississippi, qui continuait à couler depuis le début de l'ère glaciaire sous des dizaines de mètres de glace, allait bientôt retrouver non seulement son lit d'origine mais s'étaler sur mille ou deux mille kilomètres. Dans le Dakota on avait déjà réalisé des photographies surprenantes depuis le mont Rushmore. On distinguait parfaitement la faille dans la glace, le déplacement des blocs vers le sud-est. Il aurait fallu un dirigeable ou l'hydravion de Kurts pour avoir d'autres clichés révélateurs. Yeuse était seule à savoir, avec une dizaine d'autres personnes, que dans quelques semaines on ne pourrait plus communiquer avec l'ouest, que

la seule voie de communication resterait le réseau du grand nord canadien, mais rien n'était moins sûr. À moins que la banquise du golfe du Mexique ne résiste, mais jusqu'à quand avec ce terrible Mississippi qui se jetterait dedans ? Oui, peut-être qu'on pourrait pour aller à l'ouest commencer par filer vers l'est, puis, au centre atlantique, reprendre un réseau vers le sud-ouest, peut-être même vers Magellan Station. La seule chance de communiquer avec l'ouest, mais pour combien de temps ?

Reiner arriva avec d'autres informations. Il avait mis en place un réseau d'écoutes radio. Des centaines d'émetteurs envoyaient des appels de détresse dans le nord-ouest, expliquaient la gravité de leur situation, fournissaient ainsi des milliers de renseignements qu'on collationnait et regroupait, pour une synthèse journalière qui arrivait sur le bureau de Yeuse vers midi.

— Le réchauffement s'accélère si on suit la courbe des températures entre l'Alaska et l'ancien lac Winnipeg qui est en train de dégeler. Depuis deux jours le thermomètre a grimpé de deux degrés centigrades, ce qui donne une moyenne de huit degrés cinq pour cette région. Ça ruisselle de partout et les membres de la High Society, installés dans le nord des Rocheuses, sont cernés par des chutes d'eau monstrueuses. Même s'ils trouvent un abri, le brouillard qui s'en élève imprègne tout, et ils vivent dans une atmosphère si saturée en eau que parfois ils ont du mal à respirer. On signale des cas de noyade chez des personnes âgées et des enfants qui sont morts avec les poumons pleins d'eau. Certains ont réussi à s'enfoncer dans des cavernes, mais la plupart reçoivent les eaux d'infiltrations et les stalactites se transforment en véritables robinets...

Reiner modifia l'immense carte murale. Les points rouges indiquaient les nouvelles zones interdites. À l'ouest c'étaient toutes les Rocheuses avec la côte californienne, depuis San Diego jusqu'à l'Alaska. Plus au centre c'était surtout aux alentours du Mississippi qui gonflait sous la glace, la faisant éclater par endroits en d'immenses geysers. On parlait de l'un d'eux qui dépasserait les six cents mètres, d'un diamètre de plusieurs dizaines de mètres, mais aucune photographie ne venait à l'appui, et Yeuse ne parvenait pas à y croire, à même imaginer un tel phénomène.

— Les convois circulent encore sur l'inlandsis sud entre la Floride et le Mexique, pour l'instant on ne signale aucun bouleversement du côté de l'ancien delta du Mississippi. Ma théorie est que les eaux qui gonflent souterrainement le fleuve s'écoulent pour toute une partie du territoire dans l'ancien tunnel de Lady Diana. Ce qui pour l'instant est une bénédiction mais deviendra vite une catastrophe. Les eaux tièdes vont provoquer la fonte rapide de la masse au-dessus, et par conséquent un effondrement. Je fais établir le

tracé de ce tronçon du tunnel pour le communiquer à toutes les autorités.

On lui apporta un message de Floa Sadon, la présidente de la Transeuropéenne, et Yeuse faillit ne pas en prendre connaissance. Floa l'appelait tous les jours pour la supplier de lui faire parvenir des trains de nourriture et d'huile, mais elle avait autre chose à penser. Pourtant elle remarqua que l'on avait souligné en rouge certains passages et elle lut la dépêche.

Floa lui signalait que la locomotive géante de Kurts, prise de folie, venait de traverser toute la Compagnie Transeuropéenne en saccageant tout sur son passage, et qu'elle devait à cette heure rouler sur la banquise Atlantique en direction de NYST, New York Station. « Je pense, écrivait Floa Sadon, qu'elle est partie à la recherche de Kurts qui, aux dernières nouvelles, se trouvait en Antarctique. Mais le passage n'est-il pas interrompu avec cette Province ? » Yeuse montra le message à Reiner qui hocha la tête :

— J'ai l'impression que là-bas, à l'est, ils ne se doutent pas que nous sommes en pleine tragédie. Le régime glaciaire est toujours en place avec ses contraintes mais une certaine stabilité. Même si la lucarne du nord s'agrandit, ils ne seront pas vraiment touchés. La locomotive ne pourra jamais atteindre l'Antarctique.

— Kurts est à l'île aux Phoques.

— Mais il dispose d'un bateau ?

— Non, d'un hydravion.

L'adjoint à la synthèse scientifique la regarda comme si elle venait de le sonner pour le compte, ce qui la fit sourire.

— Mais oui, un hydravion. Il en a découvert quelques exemplaires dans une sorte de silo datant de plusieurs siècles, et a réussi à faire voler l'un d'eux. Il l'a adapté aux conditions actuelles. Les moteurs fonctionnent à l'huile au lieu de kérosène, ce qui a diminué la vitesse de croisière. Mais celle-ci reste encore intéressante, dans les quatre cents kilomètres à l'heure, paraît-il.

— Et il se trouve dans l'île aux Phoques... En quelques mois tout se précipite. On a vu arriver des dirigeables, des bateaux, nous avons essayé de construire un cargo, et maintenant un hydravion s'est posé sur l'île aux Phoques, et personne n'y a fait allusion. Aucune agence de presse n'a paru s'en préoccuper. Pourtant il y a bien un correspondant là-bas ?

— Il a dû devenir fébrile avec sa nouvelle sensationnelle, mais l'agence centrale a dû jeter sa dépêche à la corbeille à papiers. Ce qui se passe au nord-ouest les mobilise tous. Le reste, ils s'en foutent éperdument.

Son travail se passait essentiellement à prendre quelques mesures urgentes pour empêcher que des milliers de pauvres gens ne

soient abandonnés à leur triste sort. Dans les grandes stations, comme NYST, c'était la pagaille totale. Les entreprises n'ayant presque plus de débouchés à l'intérieur de la Compagnie, ou même au sud, fermaient les unes après les autres. Les trains-aciéries s'immobilisaient un peu partout sur les voies de garage et leurs hauts fourneaux se solidifiaient irrémédiablement. Les T.O.I., les trains d'ouvriers intérimaires, déversaient leurs voyageurs un peu partout, et ceux-ci envahissaient les stations de leur mécontentement, exigeant que le 17-1700 soit maintenu. Pourtant on notait des adoucissements de température qui rendaient la première revendication moins urgente. Pour les calories alimentaires c'était autre chose, et la nourriture commençait à se faire rare. On trouvait seulement de la viande de phoque, du poisson et du riz produit par les immenses serres rizières du sud, mais jusqu'à quand ?

Par chance, l'île aux Phoques commençait à produire de grosses quantités d'huile et de viande. Un pipeline amenait même l'huile jusqu'à Isthmus Station, où elle était ensuite embarquée sur des convois qui faisaient la navette, mais pourraient-ils encore passer dans le sud de l'inlandsis ? Il y avait toujours cette menace du Mississippi se jetant sous la banquise du golfe du Mexique, et qui pourrait d'un seul coup jaillir à l'air libre.

— En fait, dit Yeuse à Reiner, je gère peu de choses. Les événements se chargent du pouvoir sur les êtres humains de cette Compagnie.

CHAPITRE XIII

Lien Rag avait prévenu Yeuse de la présence de Kurts dans l'île aux Phoques et de sa demande en huile et en viande. La réponse n'avait pas tardé. C'était un refus très net. Lien Rag répondit que c'était sur sa part d'huile et de viande que pourraient être prélevées des quantités destinées à ravitailler la Transeuropéenne, que par contrat il disposait de la moitié de la production. Yeuse lui rétorqua que le contrat avait été signé avec le Kid par son intermédiaire, et qu'il n'en était pas le bénéficiaire. Que de toute façon elle ne pourrait pas dégager des wagons-citernes et des locomotives pour expédier cette huile et cette viande outre-Atlantique. Elle précisait que les réseaux devenaient de plus en plus hypothétiques, mais Lien Rag savait qu'il existait des lignes qui traversaient l'ancien Mexique pour continuer à travers la banquise atlantique, jusqu'à une star station d'où un autre réseau rejoignait l'ancien continent européen.

— Remettez-vous en question les accords avec le Kid ? Ce dernier me donne carte libre pour la commercialisation de l'huile et de la viande qui lui reviennent. En attendant que l'iceberg-bateau soit terminé, nous constituons des stocks si considérables que bientôt nous ne saurons que faire des excédents.

Yeuse lui répondit du tac au tac qu'elle était preneuse, et qu'au besoin elle pouvait réquisitionner toute la production. La population souffrait de faim et de froid dans les zones encore intactes, et elle avait le devoir de leur porter secours, c'était prévu dans le traité commercial. Lien Rag le relut et constata qu'en cas de conflit ou de catastrophe naturelle, Yeuse pouvait effectivement réquisitionner la totalité de la production.

Lien Rag, très gêné, dut informer Kurts de l'opposition de Yeuse à l'enlèvement de ces grosses quantités d'huile et de viande.

— Elle en a besoin pour ses compatriotes. Toute la vie économique est bouleversée, et l'île aux Phoques est le plus gros centre encore intact produisant de la nourriture et de l'énergie.

— Si j'allais la trouver à NYST ? Crois-tu qu'elle se laisserait convaincre.

— Tu te vois amerrir ou atterrir à NYST ? Il te faudrait une armée pour protéger ton hydravion.

— Accompagne-moi.

— Pour l'instant, c'est impossible. J'ai perdu mon temps avec ce voyage inutile vers le nord...

— Ton iceberg-bateau ne te servira pas, puisqu'elle réquisitionne toute la production.

— Nous ne disposons pas de suffisamment de trains pour évacuer les quantités produites, reconnut Lien Rag.

— Des trains, je peux en trouver en Transeuropéenne, mais il faudrait un premier convoi pour fournir de l'huile aux locomotives. Nous pouvons même assumer une partie du trafic intérieur à la Panaméricaine. Sur mille tonnes enlevées, nous en laisserons la moitié, cinq cents là où Yeuse le voudra. Je me sens capable d'organiser ce trafic.

— Jamais elle ne te laissera carte blanche. C'est peut-être l'anarchie dans les territoires du nord-ouest, mais le reste est encore sous le contrôle de la Compagnie, et les fonctionnaires sont stricts, ceux de la Manu surtout, mais ceux de la Traction ont fini par comprendre que c'était Yeuse qui commandait. Même les Aiguilleurs se font tout petits depuis que le réchauffement est en train de détruire leur pouvoir. Ils savent que le règne du rail est condamné à court terme, et ils veulent s'adapter à la situation nouvelle.

— Je ne veux prendre la place de personne. J'aurai les citernes et j'irai discuter dans chaque dispatching. Bientôt l'huile va couler des réservoirs trop remplis. Vous devrez arrêter la production. C'est stupide. Le pipeline ne peut pas évacuer plus qu'il ne le fait en ce moment, et d'ailleurs il n'y a pas un wagon-citerne de l'autre côté du détroit.

— C'est exact, mais Yeuse voit tout ça de NYST et ne se rend pas compte. Elle ne viendra plus dans le coin, et si nous essayons de passer outre, je la connais assez pour penser qu'elle nous enverra le lieutenant Benfield, qui commande le contingent de la Manu locale, et ce n'est pas un rigolo, je te préviens.

— C'est toi qui découvres l'île aux Phoques et c'est elle qui commande ?

— J'ai toujours été trop faible avec les femmes, dit Lien Rag pour essayer de dérider son ami.

Et puis un autre message de Yeuse arriva, qui annonçait que la Locomotive géante fonçait à travers la banquise atlantique à la recherche de son maître chéri.

— Demandez à Kurts de l'empêcher de commettre des dégâts

sinon nous la combattrons.

Yeuse avait donc oublié que bien des gens avaient essayé de combattre la fameuse machine et s'étaient lamentablement trompés. Les Aiguilleurs les premiers n'avaient jamais pu l'empêcher d'aller où cette mécanique diabolique avait choisi de se rendre. Yeuse elle-même avait voyagé à son bord, connaissait ses possibilités infinies. Elle pouvait échapper à tous les contrôles radars, neutraliser les interdictions électroniques, pulvériser tous les blindés essayant de s'opposer à son passage. Dans les circonstances présentes, les bâtiments de la flotte panaméricaine ne seraient sans doute pas capables d'empêcher cette locomotive de passer.

Lorsqu'il apprit la nouvelle, Kurts ne fut pas tellement surpris :

— Je m'y attendais. Comment a-t-elle su que je me trouvais ici, mystère ; mais elle vient vers moi. Elle a dû intercepter quelques informations sur ma personne et m'a localisé rapidement. Son système d'intelligence artificielle a depuis longtemps échappé à mon contrôle et les génies qui ont travaillé sur son électronique, il y a vingt ans, n'imaginaient pas qu'elle continuerait d'évoluer à partir des données qu'ils lui avaient inculquées. Voici une machine qui éprouve un certain sentiment pour moi, qui ressemblerait à une sorte d'affection maternelle, amoureuse, enfin tout ce que tu voudras. Elle va arriver jusqu'à ce port d'Isthmus Station juste en face, de l'autre côté du détroit, et se comportera de telle façon que je serai bien forcé de la rejoindre. Yeuse devrait y réfléchir à deux fois avant de me refuser cette huile et cette viande, alors qu'elle ne peut même pas venir chercher les stocks existants.

— Tu t'attaquerais à la puissance panaméricaine ? À Lady Yeuse ?

Kurts eut un sourire paisible :

— Pourquoi pas ? Je veux cette huile, cette viande, je suis prêt à faire venir des trains complets, à payer ce qu'il faudra, mais je veux ce que je demande.

— Ici, ce n'est pas la Transeuropéenne. Là-bas, à cause des défaillances du pouvoir, tu as toujours pu agir à ta guise. Il n'en sera pas de même dans cette Compagnie.

— Parce qu'elle n'a pas ses défaillances ? susurra Kurts. Tout le nord-ouest est foutu, les populations fuient, Yeuse est incapable de faire face, et sa seule consolation c'est de faire une crise d'autorité envers moi. Je ne l'admets pas.

— Laisse-moi plaider ta cause auprès de Yeuse, je suis sûr que nous obtiendrons quelques concessions de sa part.

Le regardant avec indulgence, Kurts finit par éclater de rire :

— Tu es toujours amoureux d'elle, n'est-ce pas ? C'est visible comme le nez au milieu de la figure. Tu sais très bien qu'elle va se

cramponner à son refus parce qu'elle doit montrer sa puissance. Dommage que j'en sois la victime momentanée.

Lien Rag tressaillit à cause de cette épithète de momentané. Il connaissait Kurts depuis si longtemps, savait que Yeuse avait tort, que le pirate se moquait bien des catastrophes qui s'abattaient sur la Panaméricaine. Il voulait son huile et sa viande et ferait tout pour les avoir. Il avait échoué avec la Guilde, avait failli y laisser sa vie. Sans Ann Suba, il serait resté prisonnier dans l'Antarctique. Il ne supporterait pas un deuxième échec.

Il envoya un télex à Yeuse qui ne prit même pas la peine de lui répondre. Il l'excusait, sachant qu'elle se démenait là-bas à NYST dans des difficultés inouïes. D'après les radios, le plus inquiétant allait devenir la situation au centre de la Concession, avec cet ancien fleuve qui se réveillait sous les glaces, gonflé par toutes les eaux de fonte des Rocheuses. La plupart des journalistes ne savaient même pas écrire correctement le nom de Mississippi, mais tous étaient unanimes pour s'attendre au pire. On parlait du fameux geyser qui avait surgi du fleuve glacé pour projeter à cinq cents mètres de haut un arbre liquide dont le tronc avait plusieurs mètres de diamètre. Comment, dans ces circonstances, s'inquiéter pour le sort des Transeuropéens et répondre favorablement aux demandes d'un ancien pirate ?

CHAPITRE XIV

L'hydravion s'inclina sur l'aile droite au point que la jeune femme, effrayée, crut qu'ils allaient complètement se retourner. Dans la nuit encore épaisse apparaissait une lueur très vive et, au fur et à mesure que Kurts perdait de l'altitude, la tache s'élargissait. Ann Suba reconnut un nœud ferroviaire d'une dizaine de lignes, au centre duquel se trouvait une masse sombre.

— Elle est là.

C'était bien la Locomotive géante immobilisée dans ce croisement stratégique, illuminée par des dizaines de projecteurs braqués sur elle. Des projecteurs fixés sur des engins blindés très certainement. Mais ils distinguèrent d'autres sources de lumière tandis qu'ils se rapprochaient du sol. Des centaines, peut-être des milliers de petites étoiles interposées entre les blindés et la Locomotive géante.

— Ça recommence, bougonna le pirate. Même ici le culte s'est répandu.

« Je le croyais limité à l'Extrême-Orient et à la Transeuropéenne.

»

— Ce sont des bougies allumées ! s'exclama Ann Suba.

— C'est très joli, fit Kurty qui arrivait de sa cabine tout ensommeillé, ne s'étonnant même pas que l'hydravion soit à nouveau dans les airs.

— Des Indiens, fit Kurts, des Indiens superstitieux qui sont en train de lui rendre hommage, et se sont interposés.

Kurts passa à faible altitude et le vacarme de ses moteurs fit lever toutes les têtes, mais les gens au sol ne distinguèrent qu'une masse sombre en forme de croix, ce qui dut encore accroître leur ferveur. La Locomotive-dieu plus le signe de croix en plein ciel, c'était l'apothéose de leur religiosité, la récompense de toute une vie tournée vers le mysticisme.

— Nous allons nous poser, dit Kurts.

— Mais où ? s'affola Ann Suba.

— À côté. Il faut que je parle à ma locomotive sinon elle va pulvériser ces blindés avant qu'ils n'aient le temps de comprendre ce qui arrive. Ils ne sont pas équipés pour même égratigner cette machine. Et puis j'ai décidé de remonter à bord et de vous laisser l'hydravion. Vous regagnerez la Transeuropéenne par étapes. Nous nous fixerons des rendez-vous où vous m'attendrez pour le ravitaillement en huile.

— Jamais de la vie, s'énerva Ann Suba, je ne suis pas assez entraînée. Là-bas en Antarctique c'était relativement facile, mais je ne vais pas parcourir des milliers de kilomètres aux commandes de cet appareil.

— Pourtant il faudra bien si vous voulez prendre livraison de celui que j'ai promis au Kid.

— Vous ne pouvez pas atterrir ici, d'autre part.

— Qu'est-ce qui m'en empêcherait ?

Il avait repéré une plaine de glace à quelques centaines de mètres du nœud ferroviaire, et ses appareils de détection indiquaient qu'il n'y avait aucun obstacle majeur. Il effectua un premier passage de reconnaissance, tous ses projecteurs allumés, et au deuxième tour se posa. La glace était quelque peu rugueuse et le contact fut assez violent mais l'hydravion se posa sur ses skis sans la moindre casse.

— Restez à l'écoute.

Il avait déjà disparu par la porte ouverte, la laissant complètement abasourdie.

— Tu veux du café ? proposa Kurty.

Elle accepta, essayant de voir ce qui se passait du côté de la Machine. Lorsque Kurts avait décidé de quitter l'île aux Phoques, il l'avait réveillée à quatre heures du matin, et en silence ils avaient fait les préparatifs du départ. Les pleins avaient été faits le jour même de leur arrivée.

« — Nous n'allons pas attendre le bon vouloir de la princesse Yeuse, avait-il déclaré. Nous allons lui montrer de quoi nous sommes capables. Et ce n'est pas les Panaméricains et leur organisation qui m'impressionnent. »

Elle regrettait de quitter Lien Rag ainsi, clandestinement, comme s'il était devenu son ennemi. Mais elle ne pouvait non plus abandonner Kurts. Ils vivaient ensemble depuis des semaines et elle en était tombée amoureuse. Lui faisait comme s'il ne se rendait compte de rien, et elle était trop pétrie d'amour-propre pour le provoquer hardiment, mais elle le désirait, rêvait de lui chaque nuit. Gueule-Plate, toute stupide qu'elle fût, s'en était bien rendu compte, et faisait la tête à cette rivale.

Kurty lui apporta du café et un petit gâteau. Elle mastiqua sans appétit. Là-bas les blindés cachaient en partie les Indiens assis à même

la glace avec leurs bougies plantées dedans. La Locomotive, par contre, luisait comme un animal de race. On eût dit un fauve au poil somptueux, prêt à bondir.

Elle ne savait ce que deviendrait Kurts. Les gens de la Manu l'arrêteraient-ils ? Pourrait-il rejoindre sa chère Locomotive à temps ? Et soudain il y eut un hululement à faire dresser les cheveux sur la tête. Kurty accourut tout tremblant.

— C'est notre loco, cria-t-il.

Gueule-Plate complètement terrorisée, arrachée à son sommeil par le cri bestial de la mécanique, fonçait à travers la cabine, donnant des coups de corne dans tout ce qu'elle rencontrait. Elle se rua dans le poste et s'en prit au tableau de bord. Ann dut la saisir par les cornes et l'entraîner au-dehors, lui claquer la porte au nez.

— Elle a reconnu papa, dit l'enfant.

Qu'allait-il se passer ? Si la Manu retenait Kurts, l'autre monstre était capable de foncer pour écraser les blindés. Elle ouvrit une vitre, essaya d'écouter. Il n'y avait que le halètement sourd de la bête de métal et les prières des Indiens. Elle se demandait comment ceux-ci avaient pu maintenir leur culture à travers des siècles d'ère glaciaire et de société ferroviaire. N'empêche qu'ils étaient là dans leurs épaisses couvertures bariolées, avec leur bonnet qui recouvrait jusqu'à leurs joues. D'autres peuples s'étaient laissé exterminer par le froid et par les famines, par exemple dans le Sud-Est asiatique, de nombreuses ethnies avaient disparu, mais eux étaient là.

— Ils l'aiment, notre Locomotive, commenta Kurty.

De l'autre côté de la porte du poste de pilotage, Gueule-Plate, calmée et penaude, grattait doucement de la pointe de son sabot et l'enfant alla lui ouvrir. Elle se dressa sur ses pattes arrière pour regarder la scène et bêla doucement. Ann s'écarta à cause de cette caricature désagréable d'une femme que la chèvre-garou représentait pour elle, surtout avec ses gros seins blancs veinés de bleu. Des seins superbes qui pouvaient même expliquer qu'un homme comme le révérend Fatouah en eût été bouleversé.

— Je ne vois pas mon père, dit Kurty. Tu crois qu'il est dans la Locomotive et qu'elle est en train de le câliner ?

Ann Suba savait ce que ça signifiait, musique douce, parfums délicats, lumière tamisée. L'ordinateur central de la Locomotive devait bien faire les choses pour un accueil inoubliable.

Soudain il y eut un silence total. Même les Indiens s'arrêtèrent de prier ou de chanter à voix basse. Nerveuse, Ann vida le reste de sa tasse de café qui avait refroidi, inquiète pour les minutes à venir. On avait dû prévenir l'île aux Phoques, le lieutenant Bonfield de la Manu et Lien Rag bien sûr. Peut-être avait-on aussi envoyé un télex à Lady Yeuse, là-bas à NYST. Qu'allait-elle décider pour que son autorité ne

paraisse pas bafouée ?

— Ann Suba, fit la voix de Kurts dans le haut-parleur. Vous m'entendez ?

— Oui, papa, répondit Kurty.

— Ann n'est pas présente ?

— Si, je suis là.

— Je suis dans la Locomotive et j'ai promis que j'allais partir. Les blindés vont s'écarter et sagement nous roulerons vers l'est, sur le réseau où, paraît-il, on nous assure une priorité, mais ça reste à vérifier. Comme je vous l'ai dit, je vais rouler sur la banquise de l'Atlantique et je vais vous fixer un premier rendez-vous.

— Non, cria-t-elle, je refuse. Je ne pourrai jamais voler avec cet appareil aussi loin.

— Vous volerez au nord-ouest vers les anciennes Bermudes où se trouve la Star Station Hamilton. Plus simplement SSH, vous vous souviendrez ? Il y a des cartes dans la table spéciale, d'autres en mémoire que vous pouvez faire apparaître. Le pilote automatique prendra le cap à votre guise, mais restez à l'écoute des stations météo. Si une perturbation est annoncée, renoncez à SSH pour vous poser à l'abri et laissez passer la perturbation.

— Je vous dis que je refuse et...

— Il ne vous faudra que six ou sept heures, alors que je mettrai environ trois fois plus. Atterrissez à distance et attendez mon appel radio avant d'essayer de vous rapprocher. Il est possible qu'une partie de la flotte panaméricaine soit là-bas avec ses gros bâtiments, devenus inutilisables depuis que la banquise est moins épaisse. Tenez-en compte, car les avisos, plus légers, pourraient venir vous ennuyer.

CHAPITRE XV

Jdrien vivait une époque heureuse de sa vie dans cet atoll du sud Pacifique où, avec le professeur Lerys, ils construisaient les laboratoires et le centre d'élevage de plancton et de krill.

Au large, les baleines solinas montaient la garde. Mye était descendue sur l'îlot corallien pour partager quelque temps leur existence, mais un jour elle repartirait. Grâce à Liensun, tout le matériel nécessaire se trouvait sur place, mais le Kid avait promis d'envoyer une de ses vedettes en cas de nécessité. La radio leur permettait de rester en contact, l'atoll se situant à quinze cents kilomètres de l'île du Titan.

— Étonnant, votre demi-frère, commentait Lerys. Jadis quand la Compagnie de la Banquise existait, il passait pour une sorte de voyou, d'aventurier peu recommandable. On le disait Rénovateur du Soleil, mais je pense qu'il n'avait pas la foi.

— Pour moi il a été toujours un frère parfait. Il m'a sauvé lorsque j'étais dans le corps de Jelly complètement épuisé, et vous voyez qu'une fois de plus il vient de nous aider dans notre entreprise.

— N'empêche qu'il me paraît surtout rechercher les affaires commerciales. En même temps que l'aventure. En fait il ne sait peut-être pas lui-même ce dont il a vraiment envie.

Déjà des cocotiers minuscules repoussaient sur l'atoll après des siècles de glaciation. D'autres plantes surgissaient de partout et autour d'eux la mer était assez riche pour qu'ils puissent pêcher le plus souvent. Mye plongeait sous l'eau de longues minutes, rapportait des langoustes ou des poissons pour le repas. Dans l'atoll il y avait aussi toute une vie qui ne demandait qu'à proliférer. Lerys appréciait sa liberté après des mois de captivité et de contrainte. L'atoll était baigné par une mer relativement tiède et la température, sans être aussi élevée que jadis, pouvait parfois frôler les quinze degrés. Après avoir connu toute leur vie des froids excessifs, parfois des moins quatre-vingts, descendants de générations qui n'avaient vécu que dans l'ère

glaciaire, ils trouvaient qu'il faisait agréablement chaud et allaient à moitiés nus, seule Mye n'adoptant aucun vêtement.

— Je me refais une santé ici, disait le vieux professeur. Lorsque je verrai des centaines de baleines venir se nourrir dans le coin, je serai l'homme le plus heureux du monde.

Dans ses vacances, le Kid affirmait qu'on n'avait jamais plus entendu parler de la Guilde des Harponneurs, mais il restait vigilant. Ils avaient dû réparer leur piège à baleines et, d'après Lerys, Kantus était capable d'assumer la production de plancton. Mais il n'apporterait de lui-même aucune innovation.

— Et pourtant les maladies guettent cette production de masse dans un milieu artificiel. On a beau prendre des précautions, il se produit parfois des accidents. Kantus s'affole toujours un peu, incapable dans l'immédiat de faire front. Jdrien pensait aux nombreuses tribus de Roux qui vivaient dans l'est de l'Antarctique, sous la menace constante de la Guilde. Il avait aidé ses frères à faire des provisions pour de longs mois, mais bientôt il devrait retourner là-bas voir si les Hommes du Froid n'avaient pas besoin de lui.

Pour l'instant il était heureux d'échapper à leur adulation, à toutes ces coutumes ancestrales qui le rendaient plus esclave que véritablement maître. Par exemple toutes les filles nubiles cherchaient à se faire engrosser par lui, et il avait du mal à se dérober. Il ne voulait pas que d'autres métis connaissent ce qu'il avait vécu. Il prenait des contracepts masculins pour rendre ces unions stériles, et les Roux commençaient à se poser des questions sur sa virilité.

Et puis le Kid les avertit que Farnelle avait pu sauver le cargo *Princess* de l'étreinte du chenal chinois, et qu'il était en révision à l'île du Titan. Il pourrait faire escale dans l'atoll en cas de besoin.

Le professeur ne s'inquiétait pas trop du niveau de l'eau qui gagnait quelques centimètres chaque quinzaine. Il expliquait que, l'évaporation aidant, tout se stabiliserait un jour. Les brumes devenaient plus épaisses, ne se dispersaient que lentement. Il pleuvait fréquemment et Mye et Jdrien aimaient courir sous les averses chaudes, faire l'amour tandis que la pluie les fouettait.

Lerys, enchanté de voir ses travaux facilités par la présence des madrépores, montrait un très grand optimisme sur la prolifération prochaine du plancton. Déjà dans les bacs installés dans le lagon, il obtenait des résultats étonnants. Les baleines solinas des Hommes-Jonas lui servaient de cobayes. Elles appréciaient cette nouvelle nourriture et le faisaient savoir par leurs chants surprenants. Le professeur, pourtant, ne voulait pas que pour l'instant elles avertissent leurs congénères que bientôt elles trouveraient ici de quoi apaiser leur grande faim. Il craignait qu'elles ne viennent toutes à la fois.

Des orques s'étaient manifestés mais ils répugnaient à s'attaquer

aux Solinas à cause de la présence des humains. Pourtant leur venue était significative. La prolifération du plancton était pour eux la promesse que des baleines sauvages arriveraient bientôt.

Le cargo *Princess* se signala un beau jour. Farnelle quittait le port du Titan avec des marchandises pour Lien Rag, mais avait décidé de faire un détour par l'atoll que le professeur venait de baptiser du nom d'atoll Euphosia.

— C'est le nom scientifique du krill apprécié par les baleines, expliqua-t-il. Euphosia superba.

Le cargo *Princess* ne mit pas quarante-huit heures pour apparaître à l'horizon. Lorsqu'elle les rejoignit, Farnelle rayonnait de bonheur.

— Mon bateau marche à la perfection. Rien à voir avec ce sabot de *Rewa*. Ce brave vieux charbonnier a rendu bien des services, mais ce fut une erreur de lui coller ces deux roues à aubes. Il est entré en cale de radoub à Titan, et on va installer des hélices avec un système de transmission hydraulique. C'est Liensun qui nous a donné cette idée qui est appliquée sur les dirigeables. À propos, le cargo de Lafitte, l'*Elovia*, est aussi à Titan et va également recevoir ce système.

— Quelles sont les nouvelles du Nord ?

— La banquise chinoise se rétrécit de jour en jour. Les eaux tièdes apportées par les tsunamis successifs en viennent rapidement à bout. Des îles entières de glace partent à la dérive mais fondent peu à peu. La navigation est paraît-il assez dangereuse tout de même. Le Consortium pense déjà à un autre terminal portuaire et ferroviaire, en a choisi le site. L'ancienne côte est, dit-on, dénudée du côté de la ville chinoise de Chang-Hai dont, paraît-il, on aperçoit désormais les ruines. Le port peut être d'ores et déjà créé de façon provisoire, mais les voies ferrées devront attendre la fonte totale des glaciers. Ce sont les dirigeables qui feront la navette entre China Voksal et le nouveau terminal.

— Des nouvelles de Jael ? demanda Jdrien.

— Elle travaille avec Songe à l'installation des anciens Rénovateurs du Soleil, dans une petite Compagnie proche de l'équateur. Ils ne veulent plus qu'on les appelle Rénovateurs. Ils n'ont plus aucune raison de souhaiter un retour rapide du Soleil, au vu des perturbations que le réchauffement provoque.

Pour débarquer les marchandises et le matériel, on utilisait une barge démontable qui ne pouvait pénétrer dans le lagon. Les hommes d'équipage transportaient alors les charges avec de l'eau jusqu'à la ceinture, ne cachant pas leur anxiété de devoir ainsi patauger dans cette mer inquiétante. Tous redoutaient les requins, affirmant qu'ils pullulaient dans la région. Ils n'en avaient jamais vu mais ce simple nom suffisait à les remplir d'épouvante.

— À Titan, les tsunamis se font rudement sentir, et la côte nord du volcan subit des chocs inquiétants, d'après le Kid. Le cône est formé de ce côté-là par des plaques de lave solidifiées qui s'écroulent les unes après les autres. Les changements de température y sont pour quelque chose : passer du moins cinquante au plus quinze dans la journée ne peut que provoquer des ruptures. C'est de ce côté-là que le volcan s'épanche, et si l'eau pénètre dans la cheminée centrale une explosion est toujours à redouter. La population vit cependant sans crainte. Depuis les débuts de la Compagnie de la Banquise, ils sont habitués aux humeurs de Titan.

Le cargo *Princess* s'effaça ensuite dans les brumes qui cernaient Euphosia depuis la veille. Farnelle lança des coups de sirène pour leur dire au revoir. Au retour elle devait déposer quelques tonnes de fuel-phoque pour reconstituer les réserves en carburant.

Venait le moment pour Jdrien de retourner en Antarctique auprès des siens. La Solina Ehvoule de Xave Rune devait le conduire là-bas. Il en profiterait pour aller observer le complexe baleinier.

CHAPITRE XVI

Pour la seconde fois l'*Asia* volait vers le pays de Djoug dans l'est sibérien. Liensun avait fini par convaincre Tharbin de l'urgence de cette nouvelle expédition. Charlster n'était pas du voyage. Il prétendait ne pas avoir encore dépouillé toutes les données ramenées lors de la première mission, mais en fait c'était un vieillard attiré par le confort, la vie tranquille et les petites jeunes filles qui constituaient le lot le plus important de son assistanat. Très peu de garçons faisaient partie de ses collaborateurs. Et dans l'université dirigée par les bonzes, on commençait à s'indigner, les gros actionnaires du Consortium souhaitant que leurs fils deviennent des scientifiques confirmés bien avant leurs filles.

Liensun apportait du matériel à l'ingénieur pour liquéfier le gaz qu'il avait découvert. Sur les indications fournies par le Sibérien, il avait fait fabriquer des containers spéciaux, en rapporterait quelques spécimens à Tharbin qui pourrait alors se rendre compte de la valeur de ce gaz.

Prévenu par radio grâce aux relais installés sur les sommets au cours du premier vol, Pavakov les attendait, mais le treuillage du matériel ne put avoir lieu que le lendemain à cause d'une forte dépression.

— Trop d'eau et d'évaporation, expliqua alors le Sibérien. Le climat devient pénible avec cette succession de dépressions. Ici nous sommes coincés entre deux fleuves gigantesques, l'Ienisseï et la Lena qui fournissent d'énormes masses d'humidité, et les courants d'air chaud venus de l'est n'arrangent rien. Désormais toute la plaine occidentale sibérienne est sous les eaux, et le plateau central ruisselle de toutes parts.

Dans les jours suivants, Pavakov obtint les premiers containers de gaz liquide.

— On appelait ça des bouteilles, autrefois. Il m'en faudrait des milliers très rapidement. Le pays de Djoug est acheteur pour équiper

ses traîneaux. Eux disent traîneaux, moi glisseurs. J'en ai trois qui vous sont destinés. Il n'y a plus qu'à les monter quand vous serez revenus chez vous. Ce sont des modèles intéressants, avec un système de propulsion plus perfectionné. Un moteur à huile, bien entendu. N'importe quelle huile, mais je vais d'ores et déjà monter des moteurs à gaz pour les miens en travaillant en collaboration avec les Djougien. Vous savez qu'ils ont encore étendu la longueur de leurs routes en bois ? Ils attendent vos câbles avec impatience pour lancer des ponts en montagne.

L'ingénieur embarqua à bord de l'*Asia* pour les accompagner à Djougrad. Les habitants se chamaillaient à cause de ce « grad » qui était slave, auraient préféré une autre appellation. Kayata, président du conseil de gouvernement, proposait Djougavan qui aurait signifié port de Djoug, mais c'était encore du sibérien, et la population asiatique aurait souhaité un autre nom.

— Le mot port me paraît indispensable pour l'avenir. Les gens du monde entier, qui disposeront de bateaux dans un futur qui n'est peut-être pas aussi lointain que nous le pensons, sauront qu'il y a possibilité de venir s'amarrer dans le pays de Djoug. Vous savez que des piles de troncs vous attendent ? Mais aucun bateau ne s'est présenté pour venir tirer les trains de bois comme vous l'aviez annoncé.

— La navigation est encore périlleuse dans cette région. Il y a des îles de glace immenses, des icebergs sournois qui, de loin, ressemblent à d'innocents glaçons sur la surface de l'eau, mais qui en dessous sont de véritables montagnes.

Les Djougien furent satisfaits des câbles et des matériaux que leur livrait l'*Asia*, mais ils auraient aimé qu'on les débarrasse de ces trains de bois qui encombraient la mer d'Okhotsk. Depuis le ciel, Liensun avait découvert, effaré, cette masse brune et blanche aussi à cause des bouleaux qui s'étendaient à perte de vue sur les eaux salées. Une nouvelle banquise de bois. Les Djougien affirmaient sans rire qu'on pouvait traverser à pied sec depuis leur capitale jusqu'à la péninsule de Kamtchatka. Ils exagéraient à peine.

— J'aimerais que mon président voie cette richesse, dit-il au président Kayata. Il comprendrait pourquoi je reviens ici avec tant de plaisir. Nous pourrions, avec tout ce bois, anticiper sur les torrents de boue qui vont suivre la dislocation des glaces et les inondations. Nous pourrions enfoncer des pieux tous les demi-mètres et construire comme vous des routes et des villes...

— Des chemins de fer aussi ? demanda Kayata. On dit que dans le sud vous restez très attachés aux rails. Ici nous avons dû organiser un référendum pour savoir si nous devons continuer à nous déplacer ainsi. Mais à quatre-vingt-dix pour cent, mes compatriotes ne

voulaient plus dépendre du rail. Ils préféraient les antiques charrettes, les nouveaux engins poussifs, sauf les glisseurs qui peuvent atteindre des vitesses raisonnables. Mais voilà que certains qui ont voté pour les routes de bois, qui sont amoureux des routes de bois, commencent à regarder d'un sale œil les gens qui utilisent les glisseurs en dehors de ces routes. Si on les laisse faire, les Routards, comme on les appelle, vont instituer une nouvelle règle de monopole pour les routes. Nous passerions d'une dépendance à l'autre. Pour l'instant les Routards ne représentent que vingt-sept pour cent de la population mais c'est déjà beaucoup.

Liensun avait aperçu quelques dizaines de glisseurs qui se déplaçaient n'importe où, aussi bien sur l'eau que sur la boue, se faufilaient à travers les pilotis des routes.

Il songeait au *Rewa* qui, une fois modifié, pouvait se lancer dans l'aventure. Le charbonnier était solide et, avec des hélices, sa vitesse et sa puissance seraient renforcées. Il pourrait affronter les dangers du nord. Il embarquerait des planches et pourrait tirer des immenses trains de troncs. Tharbin n'était pas emballé par cette marchandise, mais le Kid, lui, le serait à coup sûr. Pas pour son île de Titan, mais pour s'installer dans une région de la côte orientale chinoise. Il y avait des Concessions à vendre dans le coin, à un prix dérisoire maintenant que les glaciers disparaissaient dans la mer et qu'il ne restait que des inondations à perte de vue.

Il essaierait de convaincre le petit président de Titan qu'il avait à nouveau sa chance de prendre pied en Australasienne, de profiter du bouleversement général pour se tailler un nouvel empire. Et le dirigeable pourrait l'aider à dresser les pilotis, à les enfoncer dans la boue assez profondément pour qu'il ne soit plus jamais possible de les arracher ou de les abattre.

Chaque fois qu'il survolait cette banquise de bois, il s'exaltait de plus en plus. Il avait prouvé au Kid qu'il n'était plus animé de mauvaises intentions. Il lui avait rendu le cargo *Princess*, montré comment installer le système de transmission hydraulique, un secret des ateliers du Consortium, pourtant. Tharbin en l'apprenant risquait de lui en vouloir beaucoup. Mais Tharbin ne pensait qu'au fuel-phoque, qu'à son terminal portuaire et ferroviaire, ne tenait pas compte de la disparition des glaces dans le Pacifique. Tharbin préparait aussi sa retraite vers les montagnes, utilisait l'*Avenir Radieux* pour aménager un refuge pour les siens en cas de catastrophe pour China Voksal. Ce n'était pas appréhender l'avenir, cette attitude-là, c'était se dérober pour mener une vie douillette et anachronique. Lui rêvait de villes sur pilotis, de routes et pourquoi pas de chemins de fer sur des plates-formes surélevées. Pourquoi bannir le rail ? Il fallait le garder pour son utilité, en même temps que les routes, les glisseurs,

les bateaux, les dirigeables et les hydravions comme celui de Kurts.

Une fois à terre, il se faisait transporter jusqu'au bord de cette banquise de bois et sautait d'un tronc sur l'autre. Ils étaient glissants mais si serrés qu'il ne risquait pas de prendre un bain forcé. Il admirait les bouleaux, détachait des fragments d'écorce pour les emporter, pour les montrer au Kid :

« — Regardez cette merveille, lui dirait-il, pouvez-vous laisser de telles richesses là-haut dans le nord sibérien, alors que nous pouvons avoir des centaines, des milliers de troncs d'arbres pour presque rien ? Écoutez-moi, faites-moi confiance, et nous créerons un nouvel empire, un pays cette fois. Ni une Compagnie ni une société économique, mais un pays. Nous planterons des milliers de pilotis, des millions de pilotis pour posséder une ville qui défiera tous les tsunamis à venir. Une ville et des routes à perte de vue, des voies ferrées. »

Il revenait au rivage de tronc en tronc avec sa précieuse écorce serrée sur son cœur. Si personne ne voulait prendre le commandement du *Rewa* pour venir ici, lui se proposerait. Ou bien avec l'*Asia*, il guiderait le charbonnier dans les mille dangers de la navigation. Il le ferait accoster aux quais en bois de Djougrad. Dix mille tonnes de planches sciées, rabotées dans les cales pour commencer et, en remorque, toute une esplanade d'arbres.

CHAPITRE XVII

C'était fait. Elle avait volé pendant six heures en direction du nord-est et avait aperçu Star Station Hamilton en début d'après-midi. Elle s'était posée à bonne distance du nœud ferroviaire. Ses skis avaient glissé sans mal sur la banquise lisse de l'endroit, et elle avait ralenti sans dérapage inquiétant. Durant tout le voyage, il lui avait fallu rassurer Kurty, en lui promettant qu'il reverrait son père avant quarante-huit heures. Quant à Gueule-Plate, on avait dû l'enfermer dans la soute pour la calmer. Pendant ce temps, le pilote automatique assurait le vol selon les données de la carte mémorisée. Elle aurait pu se reposer durant quelques heures, mais au bout de cinq minutes loin des commandes, elle paniquait et revenait en courant s'asseoir à sa place. Pourtant tout allait bien à bord. Kurty lui avait préparé du café et des sandwiches. Il avait aussi préparé la nourriture de la chèvre-garou et, sur les indications d'Ann Suba, y avait mélangé un euphorisant.

Ils attendaient, alors que la nuit venait, à peu près certains de n'avoir aucune mauvaise surprise. La ligne de chemin de fer la plus proche était à cinq kilomètres, et il était peu probable que quelques maraudeurs des rails ou quelque clochard ferroviaire, type traîne-wagon, viennent les ennuyer. Mais elle se tenait sur ses gardes et tous les détecteurs habituels, surtout les infrarouges, pouvaient donner l'alerte.

— Papa enverra un appel radio, tu dis ?

— Oui, mais pas avant six heures au moins, tu peux dormir.

— Je peux aller chercher Gueule-Plate pour qu'elle se couche avec moi ?

— Bien sûr.

— À moins que toi tu ne viennes plutôt. Tu sais, je me dis que papa et toi devriez vous aimer. Qu'en penses-tu ?

Elle ne répondit pas mais alla se coucher auprès du petit garçon, et quand il fut endormi elle revint s'asseoir dans son siège de pilote,

sommeilla en se relevant souvent pour vérifier que tout allait bien. Elle aurait aimé allumer tous les projecteurs mais se méfiait de l'intense lumière qui ne manquerait pas d'attirer l'attention à des kilomètres, sur les lignes secondaires qui desservait des trous à phoques. Les chasseurs étaient toujours des gens frustes qui pouvaient s'avérer dangereux et, habitués à la banquise, ils n'auraient pas hésité à marcher des heures pour venir voir ce qui se passait dans le coin.

Au petit matin, Kurts appela :

— J'arrive. Je vais commencer par trouver de l'huile pour les pleins de l'hydravion, et je vous rappellerai. Comment s'est passée cette première étape ?

— Pas trop mal, avoua-t-elle, réticente, mais ça ne veut pas dire que la prochaine sera aussi facile.

— Notez déjà le prochain rendez-vous à proximité d'Atlantic Station, sur le continent européen. Je pense que vous pourrez y arriver en volant plus lentement. Puisque de toute façon vous êtes forcée de m'attendre, autant que vous preniez votre temps et économisiez le carburant. Kurty va bien ?

— Il dort. Gueule-Plate est dans la soute.

— Voulez-vous que je les prenne dans la Locomotive ? Elle paraît s'ennuyer sans eux.

Affolée à l'idée de rester seule des heures dans l'hydravion, Ann Suba resta muette. Kurty, par sa présence, lui redonnait du courage, l'aidait par de petites et touchantes attentions, l'environnait d'une ambiance de tendresse, et même Gueule-Plate, avec ses paniques, la forçait à réagir.

— Comme vous voudrez, balbutia-t-elle.

— Parlez-en à Kurty.

Comme elle avait enregistré la conversation, l'enfant au réveil put écouter son père, et prit un air réfléchi quand Kurts proposa de l'embarquer avec Gueule-Plate :

— Je suppose que ça lui ferait plaisir et que la Locomotive serait ravie et nous chouchouterait, mais qui va te chouchouter, toi ? Cet hydravion est un bon appareil, mais tu sais, il n'a pas de cœur. Il n'a qu'un bon ordinateur central pour tout diriger, mais à part ça il n'y a rien à attendre de lui. Nous allons rester avec toi pour la prochaine étape du moins.

— Je te remercie, dit Ann avec gravité et soulagement. Ta présence est un précieux réconfort pour moi.

— Je m'en suis aperçu, dit-il sans la moindre vanité, mais avec assurance.

Ils durent attendre midi avant que Kurts ne leur fixe rendez-vous sur le réseau principal, à vingt kilomètres.

— Ne décollez pas. Glissez à petite vitesse au cap deux cent

quatre-vingts. Vous apercevrez la Locomotive sur une voie de garage avec un gros wagon-citerne que je traîne derrière moi.

— Un wagon-citerne ? Mais nous n'avons pas besoin d'une telle quantité.

— C'est tout ce que j'ai trouvé dans un entrepôt isolé où les gardiens mouraient de peur en voyant arriver la Locomotive.

Ann Suba glissa sur la banquise au cap indiqué, et un quart d'heure plus tard Kurty signala la présence de la Locomotive. D'ailleurs les détecteurs donnèrent l'alarme et elle apparut sur l'écran radar. Elle s'approcha de face pour que l'on déroule le moins de tuyau possible. Pendant que le plein s'effectuait, Kurts monta dans l'hydravion et mit une nouvelle carte dans le lecteur.

— Du côté d'Atlantic Station, ce sera plus difficile à cause des innombrables réseaux qui partent de cette station. Vous devrez vous poser assez loin. Je me débrouillerai pour vous retrouver.

Elle glissa sur la banquise jusqu'à ce que la Locomotive devienne invisible. Elle avait largement le temps de décoller puisqu'elle allait, même à trois cents à l'heure, plus vite que Kurts.

— Ce sera la dernière étape avant la Transeuropéenne ? demanda Kurty.

— Je l'espère.

— Tu connais Floa Sadon ?

— Non, et toi tu l'as vue ?

— Quelquefois ; je ne l'aime pas. Il faut toujours, quand elle arrive, qu'elle se jette sur papa en arrachant ses vêtements et les siens et se mette à se rouler sur le sol. Je ne comprends pas pourquoi papa en fait autant alors que je trouve tout ça très ridicule. Chaque fois il faut que j'entraîne Gueule-Plate ailleurs car elle fonce cornes baissées sur le derrière de cette dame.

Ann Suba savait que Floa Sadon était la maîtresse de Kurts mais le récit de l'enfant l'ulcérait. Il ne s'était rien passé entre Kurts et elle, pour la bonne raison qu'il réservait son trop-plein de libido pour cette femme.

— Tu la trouves jolie ?

— Je ne sais pas. Tantôt elle est trop grosse, tantôt elle est toute maigre et ça lui donne l'air méchant. On dirait qu'elle va se jeter sur tout le monde pour manger à sa faim.

CHAPITRE XVIII

Lorsqu'on lui annonça que la Locomotive pirate avait enfin quitté l'inlandsis panaméricain, Yeuse soupira de soulagement. Depuis que ce monstre était apparu, les ennuis s'étaient encore accrus. Elle savait que jamais elle n'aurait dû s'opposer à Kurts, lui refuser brutalement ce qu'il demandait. D'autant qu'elle ne pouvait même pas transporter toute l'huile et la viande produites dans l'île aux Phoques. Les Panaméricains souffraient déjà de restrictions, mais n'étaient pas encore affamés au point de consommer cette viande. On ne pouvait que la mettre dans des entrepôts frigorifiques, mais ces derniers devenaient chers en électricité depuis que la température ne cessait de remonter vers le zéro. Autrefois on surgelait sans courant, on n'utilisait ce dernier que pour disposer d'un volant de régulation, et il suffisait d'installer les entrepôts en pleine campagne pour obtenir un froid suffisant. Désormais, ce n'était plus la même chose.

— La fameuse Locomotive a fait pas mal de dégâts dans nos dispatchings électroniques et nos tours d'aiguillage qui ont eu la mauvaise idée de vouloir lui interdire les lignes prioritaires. On chiffre ce dégât...

— Laissez-moi le rapport, dit Yeuse, excédée, au délégué de la Traction qui eut un petit sourire crispé, avant de déposer le dossier sur son bureau.

Reiner, quand ils furent seuls, alla feuilleter le rapport :

— Il n'y a pas que des dégâts physiques, il y a aussi les incidences morales. Jusqu'ici le culte de la fameuse Locomotive-dieu était peu répandu. Quelques dizaines de milliers de fidèles dans les classes les plus défavorisées, les groupes raciaux minoritaires, principalement les Indiens. Le culte avait été importé par des Transeuropéens qui disposaient d'un matériel important, photographies surtout. Des évangélistes, si vous voulez. Voilà que cette fichue machine nous arrive, et désormais les conversions prolifèrent et les gens sont bouleversés. Si la Locomotive-dieu est

venue en Panaméricaine, c'est que la fin du monde est réellement proche. Les propagandistes du culte racontent que leur idole n'a pas voulu que les gens meurent sans les avoir salués une dernière fois.

« Les Indiens du Mexique, plus fatalistes, continuent à vivre normalement, mais dans certaines stations, c'est l'hystérie totale. Les gens se sont rués vers les trains pour essayer de gagner des régions d'altitude, d'autres ont pillé les magasins généraux. Je pense qu'il aurait fallu demander à ce Kurts de calmer les populations avant de repartir. Nous aurions pu lui accorder quelques trains d'huile ou de viande puisqu'il fournissait les wagons et les machines. »

— Il reviendra, dit Yeuse, il reviendra avec des convois de wagons-citernes, des convois de wagons de marchandises et, à moins de lui envoyer toute la flotte, je ne vois pas comment l'en empêcher. Outre la Locomotive-dieu, il possède un hydravion qui peut nous causer quelques ennuis si jamais il lui prenait l'idée de bombarder des centres névralgiques... Je sais que j'ai eu tort, mais nous aurons besoin de cette huile, de cette viande... Les Panaméricains seront bien forcés de bouffer du phoque et de trouver que c'est excellent, puisqu'il n'y aura pas autre chose.

— Il avait promis de vous prêter des convois, insista Reiner. Vous avez des raisons de lui en vouloir ?

C'était peut-être ça. Kurts avait entraîné Lien Rag sur la Voie Oblique et jusque dans le fabuleux satellite S.A.S. Plus de quinze années sans nouvelles. Lien Rag, de retour, n'était plus le même. Elle et lui n'avaient plus jamais pu revivre ensemble. Quelque chose s'était brisé, et peut-être accusait-elle Kurts, à tort ou à raison, d'être le responsable de ce divorce. Et puis Lien Rag là-bas, dans l'île aux Phoques, l'agaçait avec ses projets d'iceberg-bateau, avec ses projets d'avenir. Elle, qui pataugeait lamentablement dans le quotidien d'un monde en complète déliquescence, savait très bien qu'il n'y avait pas d'avenir, que tout ce que pouvaient imaginer les utopistes ne servirait à rien. La glace laisserait place à de l'eau qui noierait toute la Panaméricaine. Le Mississippi deviendrait un fleuve gigantesque qui ravagerait tout durant des décennies, avant de regagner lentement son lit d'autrefois. Les montagnes ne seraient même pas un lieu sûr, avec le ruissellement continu, les torrents qui emporteraient l'humus, les constructions...

— Je radote même dans mes pensées, fit-elle à voix haute.

— Je vous comprends, dit Reiner, moi-même, je répète toujours pareil parce que je suis incapable d'imaginer demain... Il serait réaliste mais cynique de décider d'abandonner tout le Middle West à son triste sort. Tout ce que nous ferons sera de l'énergie, des matériaux, de la nourriture perdus. Les gens ne veulent pas quitter leurs stations. Il faudrait les faire monter dans les trains sous la

menace des armes. Ailleurs, au contraire, ils prennent d'assaut les mêmes trains, se présentent à mille pour un wagon de marchandises qui ne peut en recevoir que cinquante. Et les réseaux s'effondrent, se brisent comme rien... Le réseau central, par exemple, n'est plus du tout sûr. Il y a des ruptures que les gars de la Traction essayent de réparer, mais c'est un travail insensé. On répare ici, et un kilomètre plus loin le soulèvement ou l'effondrement de la glace détruit dix mètres, cent mètres de ballast et de rails.

Il s'approcha de la carte murale et commença à zébrer de rouge les Dakotas anciens, le Minnesota, la région des lacs.

— Quoi, les lacs ?

— La glace gonfle en surface. L'apport d'eau souterraine est tel que la glace forme une sorte de dôme, et les chutes du Niagara, gelées depuis des siècles, vont recommencer à couler. Il y a même des fous qui attendent ça, là-bas, menacés de toutes parts par le dégel. La lucarne, d'après les observations, se déchire de telle sorte que le rayonnement solaire attaquera bientôt l'Arkansas, libérant à cet endroit le Mississippi qui, de toute façon, s'en moquait, puisque dans le nord il est déjà en train de tout inonder. Il y a des gens dans les Rocheuses, mais leur sort n'est pas enviable le plus souvent, à quelques exceptions. Nous étudions ces exceptions justement, pour imaginer ce qui conviendrait le mieux pour sauver le plus grand nombre de gens.

— Vous avez déjà effectué de telles prospectives, et qu'ont-elles donné ? Nous sommes dans une merde noire. Rien n'est organisé, et nous sommes coincés de toutes parts. Même les plus fidèles adeptes de la société ferroviaire commencent à blasphémer, c'est dire !

— Il reste le sud, l'ancien Mexique et l'ancienne Amérique du Sud. Le réchauffement venu du Pacifique ne s'est pas étendu à l'intérieur des terres. Les Andes ont arrêté les courants d'air chaud et, en principe, aucune lucarne ne menace pour l'instant ces régions. On devrait inciter les gens à émigrer là-bas. Les gouverneurs pourraient préparer l'accueil. Ils disposent de ressources importantes, des trains complets sont immobilisés depuis qu'on ne peut se rendre en Antarctique. Ils serviraient d'habitations.

— Une incitation à la radio, à la télévision ?

— Il faut faire vite alors, et offrir des voyages sinon confortables, du moins corrects, avec de la nourriture, de la chaleur et l'assurance que les trains ne tomberont pas en panne en pleine solitude glacée. Préparez-moi un projet, mais succinct, pas des pages et des pages. Contactez les gouverneurs. Sans leur annoncer l'arrivée massive, dites-leur d'envoyer dans la journée une estimation de toutes les ressources en nourriture, trains, trains-hôpitaux, trains-usines, etc.

Pendant ce temps, Lien Rag construisait son iceberg-bateau qui

ne naviguerait peut-être jamais. Kurts roulait vers la Transeuropéenne et Ann Suba pilotait l'hydravion à tête de mort. Yeuse aurait aimé être dans l'appareil avec le seul souci de préserver sa propre vie sans penser à celle des autres.

Le vide s'était fait progressivement autour d'elle. Tout avait commencé avec la disparition de Lien Rag, et quand Lady Diana lui avait légué ses actions qui faisaient d'elle la présidente majoritaire de la Compagnie, elle s'était retrouvée seule. Elle regrettait tous ces gens qu'elle aimait, Farnelle par exemple qui, libre, commandait un vieux charbonnier pourri, mais vivait des aventures parce qu'elle le voulait bien. Et Jdrien, le fils de Lien qu'elle avait connu tout petit, qui était tombé amoureux d'elle, enfant ? Métis de Roux, il avait connu une nubilité précoce et puis un jour, alors qu'ils recherchaient le père, ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre dans les fameux trains-cimetières. Et puis la présidence de la plus grosse Compagnie ferroviaire au monde, l'étonnement ravi, l'orgueil de commander à des millions d'hommes, l'orgueil d'affronter les Aiguilleurs.

Peut-être parce qu'elle pensait justement à la caste, elle ne fut pas surprise par l'appel qui lui parvint.

— Lady Yeuse, il faut que je vous rencontre le plus rapidement possible. Je suis Palaga, le Maître Suprême des Aiguilleurs. Il n'y a plus un instant à perdre.

— Je ne peux quitter NYST pour l'instant.

— Je suis à NYST justement, et je peux être auprès de vous dans l'heure qui suit.

CHAPITRE XIX

Pour oublier la puanteur qui malgré les portes étanches s'infiltrait, pour ne pas entendre les coups que les loupés, les primitifs, frappaient pour essayer de pénétrer dans leur niveau, Gus se consacrait à cette idée qui avait surgi en lui d'une lutte titanesque entre le cerveau naturel du Bulb et le cerveau artificiel qu'on lui avait greffé.

— Je suis sûr que ce cerveau artificiel a remporté la victoire et qu'il maintient l'autre dans un état comateux. Il a pris le pouvoir parce qu'il est devenu fou, parce que la décomposition générale attaque ses circuits, paralyse ses connexions. Il a cru bien faire, et il était peut-être inscrit dans sa banque de données qu'en cas de défaillance du Bulb, il devait assurer la permanence des différentes activités et de l'information.

— Que recherchez-vous alors ?

— Ce cerveau électronique, en fait l'ordinateur central, a effacé des mémoires jusqu'au souvenir du cerveau initial du Bulb. Je ne retrouve rien et, si nous désirions faire un encéphalogramme, nous ne pourrions brancher les électrodes puisqu'il n'y a plus rien.

— Le cerveau naturel du Bulb a peut-être été détruit par la décomposition générale, voire bouffé par les loupés. C'est bon, la cervelle, et quand j'étais petit, ma maman...

— Je vous en prie. Vous avez le cœur à plaisanter ?

— Et puis quoi ? Ça ne servira à rien de retrouver cet encéphale... À rien. Le Bulb ne peut rien faire pour nous.

— Ce n'est pas un cerveau humain, une masse localisée dans une partie du corps, comme chez nous, le crâne. Chez le Bulb, le cerveau est une sorte de trame qui existe partout. Aussi bien dans l'épithélium qui lui sert de peau, que dans l'épithélium de ses différents organes. Nous connaissons ses organes de digestion et de nutrition. Si son encéphale est réparti sur sa masse de plusieurs milliers de kilomètres cubes... ne me regardez pas ainsi, j'ai fait le calcul. Si le cerveau est

ainsi répandu, il faut un dispatching comme pour les réseaux ferrés, une centrale d'activité qui permet d'introduire les informations.

— Les informations arrivent par n'importe quel canal... La douleur est une série d'informations pour le cerveau qui sait prendre certaines mesures dans la limite de ses moyens, par exemple en ce qui concerne les substances hormonales qui peuvent atténuer cette douleur, me comprenez-vous ?

— Si je trouve un point sensible, il me serait possible de communiquer avec le cerveau réduit en esclavage de notre ami ?

— Pourquoi pas ? Mais il faudrait taper juste. Vous n'allez quand même pas le charcuter dans cet espoir insensé ? Si vous creusez dans les parois organiques, vous trouverez surtout des circuits de recyclage divers installés par l'homme dans le corps de l'animal, mais pas forcément une fibre nerveuse. Plutôt des fibres optiques.

— Je suis certain qu'en stimulant le Bulb, il peut réagir et se cramponner à la vie. Sortir de ce coma dépassé, nous donner des instructions pour empêcher le pourrissement qui gagne tout son organisme... On ne peut pas utiliser son sarcome osseux ?

— Il est si différent d'un cancer de l'homme... Son ossature aussi est différente.

Thresa arriva affolée :

— Venez voir.

C'était dans la cuisine. Une vrille vigoureuse avec une pointe siliconée dépassait de la bouche d'aération, et ils durent la brûler avec une lance thermique au risque de flanquer le feu. La cloison se recroquevilla d'ailleurs comme de la chair carbonisée, et une odeur de steak trop cuit se répandit.

— Les plantes se sont emparées du circuit d'aération, s'écria Isaïe. Il va falloir fermer toutes les bouches.

— On peut les asphyxier, répondit calmement Gus, avec un gaz de chirurgie par exemple. Le système d'épuration de l'air fonctionne à peu près bien. Si les plantes s'en emparent, elles se suicideront en nous tuant car il n'y aura plus production de gaz carbonique dont elles raffolent.

Thresa alla visiter les autres pièces mais ne releva aucune trace d'intrusion végétale. Les deux hommes firent un branchement dans la petite salle de chirurgie sur un gaz anesthésiant et l'envoyèrent dans l'aérateur.

— Pourvu que le filtre liquide ce truc, sinon nous allons nous endormir pour quarante-huit heures, les avertit le petit docteur Isaïe.

Avec les trois caméras vidéo encore en fonction, ils découvrirent que les plantes étaient âprement combattues par les loupés et les tribus primitives qui avaient enfin compris qu'ils allaient périr étouffés par cette luxuriance. Ils combattaient avec leurs amis, avec des armes

improvisées arrachées aux escaliers, aux ascenseurs.

— Nous aurons un répit, dit Isaie. Il faudra empoisonner cette flore en injectant un poison mortel que la sève transportera jusqu'aux centres vitaux.

CHAPITRE XX

Tharbin accepta de descendre dans les ateliers et assista à la démonstration de Liensun. Ce dernier avait bricolé une sorte de chalumeau branché sur une des bouteilles de gaz rapportées de Sibérienne. La puissance de la flamme impressionna le président.

— On pourrait équiper des draisines, dit-il, avec cette sorte de brûleur.

Puis Liensun grimpa à bord de l'un des trois glisseurs que l'ingénieur Pavakov lui avait échangés. La puissante hélice le propulsa à travers les ateliers puis au-dehors, dans la cour immense. Il effectua des manœuvres hardies, revint auprès de Tharbin qui, impassible, contemplait l'appareil.

— Avec ça on peut aller partout, sur la glace, sur l'eau et sur la boue.

— Vous êtes un obsédé de la boue, hein ? ricana le gros homme. Vous pensez que la Terre entière ne sera qu'une boule de boue quand toute la glace aura fondu ?

— Regardez les photographies du pays de Djoug. Vous y verrez surtout de la boue. Quand il n'y a pas de fleuve puissant pour drainer une plaine, l'eau finit par dégeler le sol et la boue apparaît. Très liquide pour commencer, puis pâteuse au fur et à mesure de l'évaporation. Cet état intermédiaire entre l'eau et le sol ferme peut durer des décennies.

Tharbin haussa les épaules et s'en retourna dans son vaste bureau où Liensun le suivit.

— Regardez ceci.

Il posa un fragment d'écorce de bouleau sous les yeux du bonze.

— C'est très beau, dit Tharbin. J'ai vu des compartiments d'habitation recouverts de la sorte.

— C'étaient des imitations en plastique. Ceci est de la véritable écorce d'un arbre superbe, le bouleau. Dans le pays de Djoug, des milliers de troncs nous attendent. Imaginez un golfe immense, la mer

d'Okhotsk, elle en est recouverte comme par une nouvelle banquise. Une banquise de bois. Il y a d'autres espèces, mais le blanc des bouleaux vous émerveillerait. On pourrait l'utiliser pour la décoration des futures villes.

— Stations, le reprit Tharbin machinalement. Le mot ville est interdit depuis des siècles... Il y aura toujours des stations, quoi qu'on fasse.

— Président, il faut construire sur pilotis des installations lacustres. L'inlandsis ne sera pas accessible avant quarante ou cinquante ans. Ne vous leurrez pas. Vous voulez aménager un terminal portuaire et ferroviaire à proximité de China Voksal, à côté des ruines de la célèbre vi... cité de Chang-Haï. Vous pensez qu'une fois la glace disparue vous pourrez occuper le terrain, mais vous vous trompez !

— Nous préparons un type de construction différent. Les architectes et les ingénieurs du groupe sont en train de travailler dur sur le projet. Nous coulerons de profondes fondations en ciment et nous édifierons des plates-formes. Nous ne pouvons nous couper des traditions ferroviaires, et toutes les unités d'habitation, industrielles, commerciales, seront des wagons comme depuis toujours.

— Président, tenez compte du permafrost qui peut dégeler très vite... Quand vous coulerez votre ciment par exemple, jadis on disait béton, en séchant, il dégagera une forte chaleur. Le permafrost dégèlera et votre construction s'enfoncera, s'enfoncera et disparaîtra. En admettant que vous trouviez une assise rocheuse, ce qui est possible, vous construirez et ensuite, l'activité normale commencera avec un intense dégagement de chaleur. Le permafrost qui sera peut-être sous la roche dégèlera et à nouveau votre belle station portuaire s'enfoncera pour disparaître à jamais dans la boue.

— Et vos pilotis ne s'enfonceraient pas ? fit Tharbin goguenard.

— Ils atteindront les couches plus épaisses et pourront effectivement s'enfoncer, mais ils laisseront circuler l'air, l'air qui évaporera l'excédent d'eau et consolidera le tout grâce à une boue durcie. Vous, vous recouvrez, vous emmagasinez de la chaleur.

— Nous prévoyons des ouvertures de ventilation.

— Regardez à nouveau les photographies de Djoug, fit Liensun, exaspéré. Ces gens-là s'en sortent très bien.

— Je les ai souvent regardées et savez-vous l'impression que j'en garde ? Celle d'un monde primitif, archaïque, avec ses routes en planches cahoteuses, ses voitures tirées par des animaux. Une Compagnie sans train, sans éléments modernes, juste quelques glisseurs grotesques avec leurs énormes hélices encagées dans un cylindre de grillage. Ça ne me plaît pas. C'est une régression totale. Moi, je veux ça...

Il sortit d'un tiroir un gros album de dessins. Liensun s'attendait

à des planches d'architecture et il découvrit un de ces recueils anciens de « bandes dessinées ». Des images superbes de cités orgueilleuses avec des routes suspendues, des immeubles écrasants, des monuments élancés, mais rien de réaliste pour l'époque actuelle, pour cette fin de période glaciaire.

— Vous allez écraser le permafrost avec des millions de tonnes, murmura Liensun.

— Nous utiliserons les matériaux composites, des structures en ciment allégé. Depuis longtemps il existe un ciment plastique qui permet toutes les audaces.

— Mais qui produit un énorme dégagement de chaleur quand il durcit. Je connais des ouvriers qui ont même été brûlés au troisième degré.

Mais il n'avait plus envie de discuter et soudain il osa présenter sa requête :

— Je voudrais prendre un congé de plusieurs mois, voyageur président. Je voudrais en même temps vous louer l'*Asia* pour la même période. Je continuerai à surveiller les projets en cours, par exemple l'iceberg-bateau qui doit vous livrer cent mille tonnes de fuel-phoque. Je veillerai à ce que cette quantité énorme arrive jusqu'à votre nouveau port.

— Nous l'avons déjà baptisé, dit Tharbin avec satisfaction, Tung Kow qui veut dire le port oriental en vieux chinois.

— Ce que je veux faire, c'est acheter une Concession dans le sud, y créer un... une Compagnie. Elle ne sera pas votre adversaire, loin de moi cette idée, mais complémentaire de vos activités.

— Vous voulez mettre en pratique votre théorie d'installations lacustres, ne cherchez pas à me tromper. Eh bien, pourquoi pas ! Mais avant, je veux que vous alliez voir où en est ce Lien Rag avec son iceberg-bateau. Je veux savoir quand ces cent mille tonnes arriveront, sinon je serai obligé de traiter ailleurs.

— Juste le temps d'une révision de l'*Asia* et nous reprendrons l'air.

— Vous pouvez ensuite vous considérer comme en congé et, pour la location de l'*Asia*, vous me devrez deux mille tonnes de fuel-phoque par mois.

Liensun pensa s'étrangler :

— Deux mille tonnes, mais c'est énorme !

— À vous de vous débrouiller puisque vous voulez votre indépendance.

CHAPITRE XXI

Il y avait eu la longue attente du côté d'Atlantic Station, Kurts ne parvenant pas à trouver l'huile nécessaire pour la dernière étape. Il ne voulait pas attaquer un dépôt comme il l'avait fait sur la banquise, cherchait à rester discret. Il finit par ravitailler Ann Suba par petites quantités, et cela prit quatre jours. Quatre jours à passer dans une zone cernée par des réseaux de rails, à entendre les roulements des trains qui ébranlaient la glace, à regarder ces longs convois se disperser dans toutes les directions. Angoissée, sur le qui-vive, elle ne dormait que durant la journée quand Kurty pouvait veiller. Cet enfant lui rendait des services qu'un homme n'aurait pas su accomplir. Il savait surveiller les écrans, les détecteurs, s'occuper de Gueule-Plate, préparer du café ou un peu de nourriture, répondre à la radio quand son père appelait.

Elle avait pu quitter cette zone, décoller non sans mal pour survoler enfin la Transeuropéenne où elle n'était jamais venue. Le terminus était là-haut à l'intérieur du Petit Cercle Polaire vers lequel la Locomotive puissante de Kurts fonçait. Du moins elle le croyait, jusqu'à ce que Kurty lui révèle que son père allait certainement rencontrer Floa Sadon dans quelque endroit secret.

— Il va encore revenir avec des traces de griffes partout. Chaque fois c'est pareil, et comme je prends mon bain avec lui, souvent je suis obligé de le soigner avant que ça ne s'infecte. Il en a partout sur le dos, sur la poitrine et sur le ventre. Il dit que c'est une tigresse, vous savez cet animal qu'on peut voir sur de vieux films ? Il paraît qu'il y en a dans des zoos, mais je ne suis jamais allé dans un zoo. Celui de la capitale GSS a disparu depuis qu'on ne pouvait plus nourrir les animaux.

Serrant les dents, Ann Suba poursuivait son vol vers le nord. Une balise devait la prendre en charge à une heure du repaire de Kurts. Elle n'aurait qu'à régler son cap automatique sur le signal pour que cette dernière étape se passât confortablement, mais les

renseignements météo étaient mauvais. On annonçait une tempête dans le nord précisément, avec une pluie de glace, et elle devrait peut-être essayer d'atterrir avant qu'il ne soit trop tard. Pour l'instant elle pensait à Kurts en train de se battre amoureusement avec la tigresse qui lui déchirait le corps de ses griffes. Comment lutter contre une femme aussi excessive, aussi passionnée ? Même du temps de sa liaison avec Liensun, bien plus jeune qu'elle, jamais elle n'était allée aussi loin. Ils s'étreignaient sauvagement et elle inventait tout un érotisme personnel, du moins le croyait-elle, pour le posséder. Un jour, elle avait découvert des images licencieuses et avait été consternée de constater que tout ce qu'elle croyait imaginer pour satisfaire son désir existait depuis des millénaires.

— Ça remue drôlement, lui dit le gosse alors que Gueule-Plate commençait de gémir et cherchait à se terrer sous les fauteuils de la cabine des passagers.

Elle réussissait à enfouir sa tête et s'imaginait que tout le reste de son corps était dissimulé, mais le spectacle qu'elle donnait avec sa grosse croupe poilue et ses pattes en forme de jambes féminines était ridicule.

— Tu continues ?

L'hydravion tanguait. La visibilité restait bonne mais bientôt la pluie de glace les isolerait dans un monde crépusculaire, et elle commençait à perdre de l'altitude. En même temps elle cherchait une carte mémorisée de la région, espérant découvrir une plaine déserte pour se poser loin des habitants.

— On essaye ici, décréta-t-elle.

Mais au dernier moment, elle vit la ferme sous verrière, reliée par le mince cordon ombilical d'une voie ferrée unique au réseau secondaire lointain. Elle espérait que le bruit du vent avait couvert celui de ses turboréacteurs.

Plus loin elle vit une surface plane et se posa. Tout alla bien jusqu'à ce qu'une grosse bosse surgisse devant elle, trop tard pour qu'elle l'évite. Le ski gauche cassa net lorsqu'il la cogna. L'hydravion bascula sur le droit, resta en équilibre quelques secondes avant de se reposer lourdement sur le flotteur gauche.

— Ne sors pas, cria Kurty, le vent t'emportera.

Mais elle était trop anxieuse de constater les dégâts, et ce qu'elle vit en se penchant pour regarder sous l'aile la catastrophait. Non seulement le ski avait été pulvérisé mais aussi le flotteur auquel il était attaché. Jamais elle ne pourrait redécoller dans ces conditions. S'il n'y avait eu que le ski, elle aurait pu essayer de le changer. Il y en avait dans la soute des pièces détachées, et des vérins permettaient de soulever l'appareil. Mais c'était toute l'attache et le flotteur qu'elle avait endommagés. Et dans une partie du flotteur se trouvait un des

réservoirs d'huile.

— Nous voilà bloqués, dit-elle.

La pluie de glace commençait de marteler l'appareil et elle dut baisser les volets pour empêcher que les vitres ne volent en éclats. Toujours la tête sous un fauteuil, Gueule-Plate se lamentait inlassablement sur le même ton, et Ann Suba avait des envies furieuses de botter ces fesses féminines recouvertes d'un poil rêche.

— Je vais faire du café, déclara Kurty, ce qui la fit sourire.

Dès que ça tournait mal, il allait faire du café, pensant que pour les adultes, c'était la panacée idéale. Elle se laissa aller dans un fauteuil et ne put s'empêcher de pleurer. Pendant ce temps, Kurts se faisait déchirer à belles dents, à belles griffes, par sa tigresse, présidente-directrice générale de la Transeuropéenne.

La tempête dura toute la nuit mais la pluie de glace à peine une heure. Lorsqu'elle se réveilla après avoir veillé une partie de la nuit, et qu'elle remonta les volets, elle poussa un cri de désolation. Le vent avait accumulé les congères tout autour de l'appareil, depuis le nez jusqu'aux trois quarts du fuselage. Ils étaient enfouis là-dedans comme dans un cache-nez, dit Kurty. Jamais ils ne pourraient se dégager, et comme ils étaient loin de tous les réseaux et même des lignes secondaires, d'après sa carte, jamais Kurts ne parviendrait à les rejoindre.

— Le groupe de maintenance a des hoquets, lui fit remarquer Kurty.

Elle pensa qu'il manquait d'air et dut chercher les ouïes sur un plan de l'appareil, grimpa sur l'aile droite pour les dégager à coups de pelle. Le groupe ronronna de satisfaction. Dans sa rage, elle dégagea toute l'aile mais dut renoncer devant certaines congères trop dures. Les congères coureuses qui roulaient parfois sur des centaines de kilomètres et se tassaient pour former un cylindre grossier de glace compacte.

— La balise de secours, dit Kurty, papa l'entendra et viendra nous chercher vite.

Il se faisait des illusions. La Locomotive géante ne pourrait pas approcher... Mais comment affirmer que cette machine se laisserait arrêter par un obstacle quelconque ? Elle avait déjà prouvé que sa pugnacité était capable d'affronter n'importe quelle situation.

CHAPITRE XXII

— Huit jours, nous avons mis exactement huit jours, depuis l'atoll où se trouve votre fils Jdrien, pour arriver ici dans l'île aux Phoques. Huit jours avec le fret. Ce cargo *Princess* marche bien... J'en suis enchantée... Je sais que je dois sa libération à une série de catastrophes qui endeuille bien des régions, mais je suis si heureuse de l'avoir récupéré, ce vieux compagnon. Il nous a coûté des larmes, du sang, des années et des années de privations, à mon mari et à moi, et puis il nous a sauvés, souvenez-vous, quand le Sud Pacifique a perdu sa banquise.

Lien Rag souriait. C'était un vieux cargo pourtant, un cargo retapé, recouvert de résine bactérienne pour protéger sa coque en fer, mais Farnelle le voyait avec les yeux de l'amour. C'était à la fois son amant et son enfant.

— Jdrien est dans un atoll ?

— Avec le professeur Lerys, pour fabriquer du plancton et attirer les baleines loin de la mer de Davis, où elles se font massacrer.

— La tuerie a recommencé ?

— On ignore tout de l'Antarctique depuis que le professeur Lerys a été sauvé par Jdrien. Les Harponneurs ont dû réparer les dégâts et ont certainement repris la production d'huile. Où en êtes-vous avec l'iceberg-bateau ?

— Il a navigué... À cinq nœuds pour commencer, et à vide, bien sûr. Les moteurs du Kid sont parfaits. Nous en avons deux dans les fonds pour équilibrer la marche de la grosse masse... Dans moins d'une quinzaine, nous prendrons la route de l'ouest pour livrer les cent mille premières tonnes.

Elle apprit que la Panaméricaine était en pleine crise due aux bouleversements géophysiques et aux difficultés qu'entraînait le réchauffement.

— Yeuse est impuissante. Elle travaille dur, a de bonnes idées mais l'ampleur du cataclysme dépasserait n'importe quelle

compétence. Nul ne pourrait maîtriser la situation. Tout le centre est en partie sous les eaux de dégel. Les Rocheuses voient leurs glaciers basculer dans l'océan ou dans la plaine intérieure, et le Mississippi, un fleuve d'autrefois, a resurgi pour drainer ces masses d'eau. Désormais, depuis le nord jusqu'à mille kilomètres en aval, c'est un fleuve énorme, infranchissable, avec des tourbillons, des icebergs géants. On ne passe plus pour se rendre à NYST, et la seule façon d'y parvenir, c'est encore la banquise atlantique qui tient le coup, mais à mille kilomètres des anciennes côtes est. Nous communiquons par radio. Vous pouvez embarquer les quantités d'huile et de viande que vous désirez car nous n'avons plus la possibilité de les expédier. Yeuse a refusé à Kurts ce qu'il demandait, mais c'était absurde. Les Panaméricains ne peuvent en profiter. Nous-mêmes allons commencer le plein de l'iceberg ces jours-ci. Nous devons le faire par étapes pour vérifier si tout va bien, l'étanchéité, l'équilibre, etc. Plus tard, nous ne prendrons plus ce genre de précaution et, en deux jours, les cent mille tonnes seront pompées.

Le cargo *Princess*, à quai du nouveau port, commença donc à gaver d'huile ses soutes spécialement aménagées, tandis que des blocs de viande congelée étaient descendus dans les cales.

— Le dirigeable qui est signalé ne peut être que celui de Liensun, fit Lien Rag.

Farnelle, surprise, découvrit de la joie dans la voix de son ami. Jadis il considérait Liensun comme un étranger, et voilà qu'il était heureux de le revoir. L'*Asia* apparut deux heures plus tard dans le ciel calme, et commença ses manœuvres d'atterrissage, toujours aussi délicates faute d'une installation spéciale au sol. Lien Rag se dit qu'il lui faudrait y songer.

Comme toujours Liensun se fit treuiller, laissant à son second Illong le soin de poser le dirigeable. En fait l'appareil ne se posait jamais vraiment mais approchait au maximum du sol, retenu par des amarres nombreuses, parfois jusqu'à trente en cas de tempête. On dégonflait les ballonnets, mais juste ce qu'il fallait en prévision d'un coup dur. En coupant les amarres, l'*Asia* aurait pu bondir dans le ciel jusqu'à cent mètres de hauteur.

— Tharbin m'envoie pour le fuel-phoque de l'iceberg-bateau. Le Kid est aussi impatient d'empocher le prix de la vente.

Farnelle devait repartir le lendemain. Elle voulait réaliser un exploit, mettre moins de trois semaines pour un aller et retour, et voir si elle ne pouvait pas concurrencer l'iceberg-bateau. Cent mille tonnes en un seul voyage, certes, mais quatre voyages par an, cinq en prenant tous les risques, contre quinze voyages du cargo *Princess* dans de bonnes conditions. Une quantité de fuel moindre, mais l'assurance qu'il serait livré dans n'importe quel point de la côte chinoise, alors

que l'iceberg-bateau devrait disposer d'un tirant d'eau de plus de cent cinquante mètres, ce qui l'obligerait à rester très au large et à utiliser un sea-line, pipeline mobile plongeant dans la mer.

— Je vais créer un pays, dit Liensun, pas une Compagnie ou une société économique, mais un pays. Dans le sud de la Chine. Il y a des Concessions à un prix si bas qu'il serait bête de ne pas en profiter. Je vais créer un pays en m'inspirant du pays de Djoug, dans l'ancienne Sibérienne, mais avec des innovations. Regardez ce qu'on trouve là-bas... C'est de l'écorce de bouleau, un arbre fantastique. Il y en a des milliers à prendre mais aussi des troncs d'autres arbres encore plus énormes, longs de vingt, trente mètres, qui serviront de pilotis profondément enfoncés dans le permafrost. Nous bâtissons des plates-formes surélevées permettant la circulation de l'air pour construire des villes, des routes et, pourquoi pas, des voies ferrées. Elles seront utiles à condition de ne pas devenir l'instrument d'une hégémonie économique ou politique. Le Kid est intéressé par ce projet. Il met le *Rewa* à ma disposition pour aller chercher des planches et tirer des trains de bois là-haut, dans la mer d'Okhotsk. Je sais que c'est une expédition folle, qu'il faut se faufiler entre les îles Kouriles, mais nous trouverons un passage et, s'il reste de la banquise qui relie ces îles, nous la ferons sauter. Nous allons commercer avec le pays de Djoug, qui peut non seulement nous fournir du bois et d'autres marchandises, mais qui est la preuve réelle qu'on peut survivre dans le dégel, à condition de prendre ses précautions, de prévoir à l'avance... et de tenir compte de l'eau et de la boue. Tharbin veut créer un port sur la côte est, mais il va commettre l'erreur de ne pas se méfier de la boue. Il croit qu'une construction massive en ciment pourra lutter contre le dégel. Son port s'appellera Tung Kow, mais il ne durera pas un an. Il s'enfoncera dans le permafrost qui dégèlera en profondeur.

— Il dégèlera aussi sous tes cités lacustres, tes routes sur pilotis.

— Pas aussi vite. Moi, j'aurai prévu ce dégel. Les pilotis seront dotés de capillaires réfrigérants en cas de besoin, mais par la suite, on injectera du ciment en profondeur, en grande profondeur et non en surface.

— Un pays, murmura Lien Rag. Un pays comme autrefois, avec ses lois, son gouvernement démocratique, sans la toute-puissance du rail.

CHAPITRE XXIII

Désormais le Maître Suprême Palaga ressemblait à un vieil homme, et comme Yeuse n'avait pu tout à fait masquer sa surprise en le voyant entrer dans son bureau, l'homme avait eu un sourire triste.

— Il n'y aura pas d'autre Palaga. Nous avons décidé que cette supercherie ne leurrait plus personne, et que les clones qui se sont succédé pour accréditer l'idée d'un personnage immortel n'avaient plus de raison d'être. Au début il y avait ce Christoon Palaga, né il y aurait près de deux cents ans aujourd'hui... La société ferroviaire est condamnée, Lady Yeuse. Là-haut notre capitale, Canada Salt, que l'on appelle aussi Salt Station, est vouée à la destruction rapide. Nous ne contrôlons plus rien dans cette Compagnie. En Transeuropéenne, les réseaux sont toujours en place, la glace résiste, mais les trains ne circulent presque plus, faute d'énergie. Cette Compagnie-là se meurt inexorablement aussi. Dans la faim et le froid, alors que toute l'infrastructure est encore utilisable. Vous avez refusé à ce Kurts ses citernes d'huile et ses wagons de viande, et vous avez eu tort.

— Il reviendra se servir sans avoir besoin de mon autorisation, je le connais.

— En Australasienne, une faible partie de la banquise résiste encore, disons du Capricorne jusqu'aux côtes indiennes et chinoises, mais nous sommes déconsidérés par notre alliance secrète avec la Guilde des Harponneurs.

Surprise que le grand patron de la caste reconnaisse sa défaite, Yeuse attendait, perplexe, où il voulait en venir.

— Il sera inutile de résister plus longtemps, Lady Yeuse. Mais vous essayez quand même, songez à l'Amérique du Sud, à la grande Province de Patagonie surtout. Nous sommes prêts à vous aider. On peut rassembler des milliers de wagons pour transporter les gens dans ces contrées encore protégées. Mais ne vous illusionnez pas. Le réchauffement sera général avant deux ans, trois ans au mieux. Le satellite S.A.S., Lien Rag a dû vous le décrire, S.A.S. n'est plus

opérationnel. Il avait un rôle précis, empêcher la dispersion des poussières lunaires, poussières qui sont surtout des cendres dues à l'explosion nucléaire de la Lune, empêcher la floculation donc, mais il ne remplit plus sa mission. Régulièrement il devait réactiver les minuscules satellites qui évoluent dans ces poussières-là pour les maintenir en couches épaisses...

— L'Abominable Postulat ? Le froid restera éternel sur la Terre pour la plus grande gloire de la caste des Aiguilleurs, pour que ceux-ci restent les maîtres de cette pauvre planète glacée ?

— C'est à peu près ça, reconnu le vieil homme. Le Space International Center d'Ophiuchus avait à jamais condamné la Terre à l'ère glaciaire, pour pouvoir mener à bien durant des générations un programme bien précis. Sans ce Postulat, les efforts gigantesques, les dépenses en argent, hommes, matières, auraient été inutiles si la moindre velléité de réchauffement avait été acceptée comme aléa obligatoire dans l'établissement des prévisions.

« Il était plus simple de prévoir que l'état glaciaire serait maintenu, quelles que soient les évolutions futures. Parce que la race dominante devait être les Hommes du Froid, c'est-à-dire les Roux. Nos ancêtres Ophiuchiens pensaient réussir une totale transformation en Hommes du Froid, mais sans régression mentale. Or les scientifiques, les biologistes n'ont jamais pu créer cette race enfin débarrassée de ce handicap. Dans le laboratoire spatial, les recherches ont duré des générations, en vain. On fabriquait du Roux, mais un Roux qui devait par l'expérience reconstruire son Q.I., et un Q.I. complètement différent, qui n'avait rien à voir avec le nôtre. De même leur psychisme était différent. Bref, c'était un échec total, mais le Postulat restait en vigueur parce qu'on ne pouvait pas revenir en arrière.

« Sur Terre la civilisation ferroviaire balbutiait, des rescapés s'acharnaient depuis des siècles, aidés par les Ragus, dissidents du S.A.S. Alors nous avons décidé de gérer cette société des Hommes du Chaud dont nous n'avions voulu à aucun prix et qui avait réussi à s'imposer, nos pauvres Roux s'avérant trop primitifs pour reprendre le dessus et devenir la race dominante. Leur évolution aurait demandé encore des siècles d'efforts, pour qu'ils en arrivent à l'âge de l'électronique, par exemple. »

— Vous n'avez pas géré cette société, en fait, constata Yeuse, mais votre défaite. Vous n'avez pas cédé au désespoir, vous n'avez pas essayé de faire machine arrière, mais vous avez suivi une voie médiane utilisant l'ère glaciaire pour dominer le monde.

— En attendant que les Roux arrivent à maturité, répondit Palaga avec une sincérité indéniable. C'était la nouvelle politique, empêcher que les Roux ne soient exclus, décimés, complètement exterminés. Je sais que dans la plupart des cas, des Aiguilleurs ont

participé au génocide des Hommes du Froid, mais je jure solennellement que nous avons un autre idéal à partir du jour où nous sommes venus sur Terre pour nous emparer des leviers de commande... C'est un peu facile comme symbole, mais nous avons réalisé que le rôle des Aiguilleurs devenait prépondérant au sein de ces Compagnies ferroviaires. Et nous avons montré notre efficacité. Mais c'est un échec, encore une fois. Nous ne pouvons plus rien espérer, ni des Roux qui sont devenus des sortes d'esclaves grattant le givre sur les verrières des stations, ni de ceux qui vivent heureux au sein des tribus nomades. Heureux de cette vie primitive qui leur apporte de grandes satisfactions. Ils sont libres, se nourrissent simplement, connaissent les joies de l'amour sans l'hypocrisie de nos propres relations sentimentales et sexuelles.

« Nous avons peur que leur Messie Jdrien essaye de les pousser dans le sens d'une évolution sociale, mais avisé et sage, il s'est contenté de les protéger dans ce qu'ils avaient de plus sain... Leur vie d'hommes libres... Notre mission a échoué et nous sommes une forte majorité pour le reconnaître. La Terre connaîtra à nouveau une ère tempérée, solaire, mais tout sera à recommencer pour les rescapés. Peut-être seront-ils plus nombreux que lors de l'explosion lunaire qui prit la population mondiale au dépourvu. Bien des connaissances seront sauvées, des machines, des produits, des semences. »

— Ça commence très mal pourtant, dit Yeuse pleine d'amertume. Les réfugiés arrivent complètement démunis, hébétés. Ils n'ont rien sauvé qui puisse leur permettre de survivre. Ils comptent sur la direction de la Compagnie. Depuis trop longtemps ils sont assistés, exploités par la Compagnie. Il y avait les gros actionnaires qui vivaient somptueusement, les moyens et les petits qui devaient travailler souvent comme exploitants, commerçants, artisans, mais il y avait la grande masse des employés, des ouvriers, les intérimaires surtout, qui n'attendaient de l'existence que des degrés de chaleur et des calories, les uns et les autres toujours insuffisants. Qu'avaient-ils à sauver ceux-là ? Quelques hardes ? Même pas un savoir-faire puisque leur tâche était mécanique, stupide, répétitive sans la moindre possibilité de la personnaliser un peu. Complices de Lady Diana, vous avez fait de la moitié de la population des sortes de robots, des ilotes que vous aviez peur de trop chauffer, de trop nourrir. Vous êtes venu me proposer de m'aider à sauver ce qui pourra être sauvé : je ne peux vous foutre à la porte, mais il est tard, bien tard. Et puisque vous êtes là, exposez-moi votre plan en détail.

CHAPITRE XXIV

Trois jours, pensa-t-elle en préparant le déjeuner pour Kurty qui dormait encore. Le petit garçon, si courageux les premières quarante-huit heures, avait eu une crise de désespoir la veille, quand il avait vu revenir la nuit alors que son père n'avait pas trouvé le moyen de les sortir de là. Gueule-Plate l'avait léché, l'avait cajolé, mais en vain. Ann lui avait fait prendre un léger sédatif, l'avait endormi durant des heures. Elle était exténuée, inquiète, mais ne devait pas le montrer.

Trois jours qu'ils étaient là dans l'hydravion accidenté, en partie caché par ces congères coureuses. Une chance, pensait-elle. Dans ces régions, il y avait beaucoup de chasseurs de rennes et de loups, qui bravaient les interdictions de la CANYST et parcouraient les solitudes glacées avec des traîneaux à chiens, quand ce n'étaient pas des traîneaux autotractés, bricolés dans des ateliers clandestins.

Kurty se leva maussade, refusa de manger et alla s'installer derrière un hublot d'où on apercevait l'immense plaine. Ann alla vérifier le fonctionnement du groupe auxiliaire qui fournissait le courant, la chaleur, empêchait les moteurs de geler. Elle testa aussi la balise de détresse mais ne l'avait-elle pas déjà fait des dizaines de fois ? Elle se disait que la Locomotive était peut-être en panne, elle aussi, quelque part sur le réseau venant d'Atlantic Station. Mais elle soupçonnait également une perfidie de Floa Sadon, capable d'avoir retenu son amant pour mieux satisfaire ses ardeurs.

Elle fit l'inventaire de ses ressources. En se branchant sur les réservoirs des turbopropulseurs, le groupe auxiliaire tiendrait bien quinze à vingt jours. Les vivres étaient abondants, mais elle songeait déjà à partir chercher du secours, sans trop savoir lequel ni auprès de qui. Il y avait des combinaisons isothermes dans le vestiaire qu'elle pourrait utiliser. Elle ne savait pas où elle irait.

Ce jour-là, elle en enfila une et descendit vérifier l'état du flotteur. Le ski, lui, avait volé en éclats et son système de fixation au flotteur était irrémédiablement tordu. Elle attaqua à la pioche la

congère qui l'empêchait de constater l'ampleur des dégâts. C'était pire qu'elle ne l'avait imaginé. Le flotteur était aplati et perdait de l'huile. Sa précieuse réserve d'huile ! L'hydravion avait basculé sur le côté gauche, bien entendu, et à l'intérieur, il avait fallu en tenir compte, dormir sur une autre couchette, faire attention à son verre qui avait tendance à glisser sur la table en position oblique.

Elle se dit qu'avec des vérins elle pourrait rendre l'appareil plus horizontal. C'était peu de chose mais ça l'occuperait et ce travail améliorerait leur confort quotidien.

— Tu surveilles la radio et tu empêches Gueule-Plate de faire des bêtises. Je suis dehors, et tu peux m'appeler quand tu le veux, mais essaye de ne pas me déranger pour rien.

Lorsqu'elle eut dégagé le flotteur aplati, elle put utiliser les vérins hydrauliques qui rétablirent l'assiette de l'appareil, et Kurty depuis la porte entrouverte lui fit un signe de victoire, deux doigts écartés en V.

Elle continua de dégager l'appareil pour passer le temps, pour éloigner cette glace qui risquait de geler certaines conduites. Et c'est peu à peu que l'idée lui vint, quand elle se rendit compte qu'en démontant les deux flotteurs elle obtenait des béquilles solides sur lesquelles elle pourrait fixer les fameux skis, dont il y avait un nombre impressionnant dans la soute des pièces détachées.

— Tu veux du chocolat ? demanda Kurty quand elle remonta à bord.

Lui et Gueule-Plate avaient de glorieuses moustaches marron pour s'être gavés de cette boisson chaude. Elle dit que oui, disparut dans la fameuse soute où elle commença d'étudier les possibilités. Bien sûr, les skis étaient montés sur des amortisseurs spéciaux pour épouser les différentes ondulations d'un terrain. Pas question d'utiliser un de ces amortisseurs, mais si elle pouvait fixer directement les skis à la place des flotteurs, tout irait bien. Là où elle allait, les skis suffisaient, et Kurts se débrouillerait ensuite pour remplacer les deux flotteurs. Il lui fallait démonter celui qui était accidenté, placer d'autres vérins et travailler pour arrimer un ski. Sans être articulé sur support souple, celui-ci devait quand même osciller un minimum, ne pas rester rigide, ce qui au moment de l'atterrissage pouvait être mortel.

Elle chercha le reste de la journée et dut revenir auprès de Kurty qui s'inquiétait de plus en plus. Elle essaya d'organiser une petite fête, mais le cœur n'y était pas. Seule Gueule-Plate en profita pour dévorer la moitié du repas. Ce fut dans la nuit qu'elle revit ces drôles de béquilles rangées dans la soute aux pièces détachées et, sans attendre, elle se leva pour aller les examiner, tapa du poing droit dans sa paume gauche ouverte :

— C'est exactement ce qui convient.

Une béquille avec des colliers de serrage qui pouvaient d'un côté se bloquer à la place d'un flotteur, et de l'autre sur le manchon central du ski. Mais le tout resterait rigide.

Avec l'ordinateur de bord elle parcourut tout l'inventaire de ces pièces détachées. Il y en avait des milliers, mais lorsque le jour parut, dans ces régions il était toujours tardif, crépusculaire, n'avait rien de la clarté rayonnante du Pacifique, donc au jour, elle trouva la pièce complémentaire qui permettait au ski d'osciller au décollage et à l'atterrissage.

Vers midi elle avait démonté le réservoir accidenté, l'avait vidangé dans le réservoir ventral à l'aide de la pompe pour ne pas perdre une seule goutte d'huile, et dans l'après-midi, elle fixa sa béquille en partie haute puis amena le ski, le système complémentaire oscillant, et emboîta le tout, serra ses écrous avec une clé spéciale qui dosait les efforts. Mais l'hydravion se retrouvait en déséquilibre, ce qui rendait Gueule-Plate gémissante.

— Désolée, ma vieille, dit-elle excitée par son travail qu'elle trouvait assez réussi, mais pour cette nuit, tu devras accepter de vivre avec l'air penché. Demain nous essayerons de remettre l'appareil droit et si nous réussissons...

Par superstition elle préféra ne pas en dire plus, mais Kurty la regarda :

— Demain quoi ?

— Eh bien, nous dégagerons la neige sous le nez de l'appareil et nous essayerons de nous sortir de cet endroit.

Il lui fallut toute la journée pour démonter l'autre flotteur, celui qui était intact, et elle le vidangea la nuit venue, le chargea dans une soute avec la petite grue télescopique. Puis elle dut arrêter son travail. L'appareil était droit à nouveau mais à cause des vérins de tribord.

Encore quatre heures de travail pour la béquille, le système oscillateur et le ski, et puis la pioche et la pelle pour aplatir les congères. Elle ne se contenta pas de si peu, marcha droit devant elle pendant cinq cents mètres pour attaquer furieusement toutes les bosses menaçantes, les aspérités, et lorsqu'elle fut sûre de pouvoir décoller sans trop de mal, elle s'en retourna. Il était trop tard pour le faire, et elle s'accorda un verre de vodka au sirop synthétique de citron.

CHAPITRE XXV

Dans une semaine, l'ex-charbonnier *Rewa*, équipé de trois hélices entraînées par une transmission hydraulique performante, pourrait reprendre la mer. On avait déjà fait des essais et ils avaient été satisfaisants. On effectuait quelques réglages et Liensun, arrivé de la veille, discutait avec le Président Kid dans son train présidentiel. Au-dessus de l'île, l'*Asia* plafonnait à cinq cents mètres, attendant son pacha.

— Je trouverai le passage des Kouriles, disait Liensun, je le baliserai mais je ne me contenterai pas d'ouvrir la voie en faisant sauter au besoin des restes de banquise. J'installerai des relais radio sur les sommets de ces îles et même sur le volcan Klioutchi de la presqu'île du Kamtchatka.

— Et tout ce matériel ?

— Je l'achèterai à China Voksal. Déjà je dois deux mille tonnes de fuel-phoque par mois au Consortium. J'emprunterai encore, et le contenu de l'iceberg-bateau paiera nos dettes. Près de cent dix mille tonnes, Président Kid. Même si dix mille sont absorbées par ce que nous devons, vous percevrez le prix de cent mille autres.

— Les agios vont courir. L'iceberg mettra quarante jours pour arriver en vue des côtes chinoises. Quarante jours de plus à payer. Et il faudra acheter ces planches, ces troncs d'arbres, verser l'option pour la Concession que tu guettes.

— Même pas dix dollars. Je mettrai Songe et ma demi-sœur Jael sur l'affaire. Ces Compagnies n'ont même plus de liaisons ferrées avec le reste de l'inlandsis. Qui en voudrait à part moi ?

— Tu emportes des moteurs ?

— Ceux que Tharbin attend pour ses dirigeables au montage et pour ses locomotives. Mais nous devons en livrer aux Djougiens pour l'achat du bois et des planches. Qui va commander le *Rewa* ?

— C'était une mission pour Farnelle, mais celle-ci est trop heureuse d'avoir retrouvé le commandement de son *Princess*. Je

pensais à Zabel qui l'accompagne depuis longtemps, mais cette fille préfère rester avec Farnelle. Y aurait-il entre elles plus que de l'amitié ?

— Je ne crois pas, répondit Liensun.

— Peu m'importe. Alors il reste Manister.

— Le second du cargo *Princess* ? L'homme qui a accepté de rester coincé dans le chenal chinois près de deux ans pour ne pas quitter le bord ?

— Ce qui prouve un attachement profond à ce bateau. Il mérite un poste de commandement à bord du *Rewa* modernisé.

— Mais il est embarqué à bord du cargo *Princess*.

— Farnelle est sur le chemin du retour. Elle m'a promis d'essayer de battre tous les records de la traversée. Crois-tu qu'elle trouvera des conditions lui permettant de décharger son fuel-phoque et sa viande dans ce nouveau port que Tharbin veut créer ?

— Je ne pense pas. Il lui faudra remonter le chenal chinois, mais celui-ci n'est plus aussi dangereux. Les eaux tièdes recouvrent une bonne partie de la banquise qui s'effrite, et le chenal s'est considérablement agrandi. Elle pourra le remonter jusqu'à ce qu'elle aperçoive une station ferroviaire provisoire.

— Mais si l'iceberg-bateau se présente dans moins de deux mois, où ira-t-il décharger ses cent dix mille tonnes ?

— Tharbin espère avoir des installations précaires mais suffisantes dans ce nouveau port de Tung Kow.

— Et tu y crois ?

— Je ne sais pas.

Quarante-huit heures plus tard, l'*Asia* se laissait treuiller à l'intérieur des immenses ateliers du Consortium. Ceux-ci n'avaient plus rien qui rappelait les wagons d'origine, sinon les façades, mais personne n'était dupe. Le Consortium avait fait agrandir, modifier les structures, si bien que la surface était considérable et que les toits ouvrants pouvaient engloutir un dirigeable aussi gros que l'*Asia* sans difficulté.

Ces ateliers se divisaient en trois parties : les docks pour réceptionner les marchandises à l'arrivée comme au départ, les ateliers de réparations, et tout au bout, l'usinage des différentes parties des caténaires et de la passerelle, la fabrication des ballonnets et de l'enveloppe. Le montage suivait. L'élaboration des filtres à hélium se faisait à part ainsi que la recherche continue sur les filtres, la mécanique des fluides, la mise au point des nouveaux moteurs, notamment ceux à hydrogène.

Ce ne fut pas Tharbin qui reçut Liensun mais Chingho, et le garçon commença à se méfier. Il n'aimait pas ce bonze, gros actionnaire du Consortium qui avait constamment brigué la place de

président-directeur général, mais n'avait jamais pu entamer la popularité de Tharbin au sein du conseil d'administration. Il en gardait une grande rancœur. De plus il détestait Liensun qui, dans le temps, avait roulé les bonzes, et enfin son neveu Kokang commandait un autre dirigeable, *Avenir Radieux*, et le bonze espérait que Kokang deviendrait un jour le chef de l'escadrille des dirigeables si jamais Liensun disparaissait ou s'en allait.

— Je rapporte des moteurs et différents produits. Je venais annoncer à Tharbin qu'avant deux mois les cent dix mille tonnes de fuel-phoque seront en vue du futur port de Tung Kow. L'iceberg-ship devra rester assez au large, certainement à plusieurs kilomètres, et il sera nécessaire d'installer un sea-line pour aller pomper son huile. Comment installera-t-on ce sea-line ? Il faut des embarcations légères, tout un matériel important et déjà plusieurs lignes de chemin de fer reliant China Voksal à ce nouveau port. Autre chose, dans moins de quinze jours, le cargo *Princess* du commandant Farnelle sera dans le chenal chinois, à la recherche d'un terminal pour décharger aussi son fuel-phoque et sa viande congelée. Où en sont les travaux ? Je ne peux laisser approcher ce cargo et cet iceberg-bateau si rien n'est prêt pour les accueillir. Cent dix mille tonnes ne se déchargent pas en un jour, vous le savez mieux que moi.

Chingho ne le regardait même pas, consultait ses papiers, interrogeait son ordinateur, répondait au téléphone. Liensun préféra se taire et attendre en bouillant intérieurement. Il devait prendre un rapide pour Markett Station, rencontrer Songe et sa demi-sœur Jael, étudier les Concessions du sud-est à vendre. Ensuite il reviendrait prendre l'*Asia* pour la location accordée par Tharbin et s'envolerait pour le pays de Djoug, en emportant les marchandises promises à Pavakov et au président Kayata.

— Le président Tharbin est en train de survoler le site de Tung Kow à bord du dernier appareil sorti de nos ateliers, le formidable *Bouquet d'Espoir*.

— *Bouquet d'Espoir*, répéta Liensun, consterné. Il ne manquait plus que ce nom ridicule au Consortium.

— C'est mon neveu Kokang qui commande cette merveille : elle fait une fois et demie l'*Asia* et peut voler encore plus vite. La ligne de chemin de fer nous reliant à ce nouveau port est bien avancée. Elle sera terminée avant trois semaines, et les installations provisoires seront acheminées tout de suite après. Elles sont déjà en route et avancent en même temps que la construction de la ligne.

— Une seule ligne ? demanda Liensun, croyant avoir mal compris.

— Pour le moment oui, mais une seconde vient d'être lancée et, grâce à la première, sera plus vite construite.

— Vous représentez-vous cent dix mille tonnes de fuel-phoque ? Cent dix trains de vingt wagons-citernes chacun, roulant dans une région fragile où la glace est en train de fondre en glissant lentement vers l'ancien Yang Tsé Kiang, un fleuve fabuleux qui recommencera à couler vers votre nouveau port de Tung Kow, justement installé à côté de son ancien estuaire puisque le Yang Tsé Kiang atteignait la ville de Chang-Haï autrefois ?

— Toujours votre fameuse théorie sur les grands fleuves d'antan qui deviennent des énormes torrents impossibles à franchir ?

— Des torrents ? Le mot est faible et il n'en existe aucun pour décrire ces fleuves-là. Ce sont des monstres de dix, cent kilomètres de large, roulant des flots énormes, avec des vagues de vingt mètres, des remous...

— C'est en Sibérienne que vous avez vu ça. J'ai également regardé ces photographies mais chez nous, la situation n'est pas la même. Le professeur Charlster nous l'a assuré.

— Le professeur Charlster a osé vous certifier que le Yang Tsé Kiang ne reprendrait jamais son cours ?

— Ça vous ennuie mais c'est ainsi.

Le vieux professeur était devenu le parfait courtisan épris de tranquillité et de débauche, sans soucis. Pour pouvoir satisfaire ses caprices dans la plus grande sérénité, il était prêt à tout. Il savait aussi qu'avec son grand âge il ne risquait pas grand-chose si jamais une catastrophe se produisait.

— Vous pourrez réceptionner le premier chargement de l'iceberg-bateau mais je ne pense pas que les autres puissent jamais vous parvenir. Le fleuve réveillé couvrira la mer de blocs de glace, de mini-icebergs dangereux, et surtout provoquera un tel courant que sa violence sera encore élevée à des centaines de kilomètres de Tung Kow. Si je ne dois pas rencontrer Tharbin, il faut que je parte. Je vais donner des instructions pour que l'*Asia* soit révisé dans les plus brefs délais. Nous nous envolons pour la Sibérienne, le pays de Djoug, dans soixante-douze heures.

— Je suis désolé de vous l'annoncer mais l'*Asia* ne vous sera pas affecté.

— Je l'ai loué au Consortium deux mille tonnes de fuel-phoque par mois.

— Le conseil d'administration a fait revenir Tharbin sur sa décision. Nous avons besoin de l'*Asia*, comme d'*Avenir Radieux* et de *Bouquet d'Espoir* pour les travaux de ce port de Tung Kow.

— Ces magnifiques appareils vont être transformés en engins de chantiers, en grues géantes ? C'est indigne de leur destination première. Ils sont faits pour naviguer dans les airs, pour défier les distances, la pesanteur. Votre neveu Kokang espère en retirer quelle

gloire, sinon la réputation d'un bon manutentionnaire ?

Dans sa colère Liensun était allé trop loin et le comprit lorsqu'il vit le cou de Chingho se gonfler et devenir violacé. Il s'attendait à ce que le bonze lui saute dessus, mais il réussit à se maîtriser :

— Nous n'avons plus rien à nous dire. Je vous prie de quitter mon bureau.

— Et quelle est mon affectation ?

— Pour l'instant vous êtes d'astreinte au sol sans autorisation de voler ou de quitter China Voksal.

Liensun resta impassible. Il irait quand même à Markett Station et ce serait la rupture. L'ennui c'est qu'il n'avait aucun moyen immédiat de rétorsion. Il ne pouvait même pas empêcher le cargo *Princess*, puis l'iceberg-bateau, de livrer leur huile. Il n'existait aucun autre endroit au monde capable de décharger de telles quantités, et aucun organisme autre que le Consortium à même de les commercialiser.

CHAPITRE XXVI

Les deux femmes le regardaient en réfléchissant. Songe était appuyée contre la cloison de droite, un genou plié comme à son habitude, et un mince cigare noir pendant de ses lèvres pleines. Sa demi-sœur Jael, installée devant les écrans d'ordinateurs, avait arrêté de tapoter.

— Tu es donc ici en fraude ? Tu as rompu ton contrat en n'obéissant pas à l'astreinte. Tu crois que c'est malin ?

— Non, mais il y avait urgence. Dans une semaine le *Rewa* transformé, doté de trois hélices, va remonter vers le nord et essayer d'atteindre la mer d'Okhotsk en ancienne Sibérienne. Il lui faut franchir l'archipel des Kouriles, un chapelet d'îles qui ferment cette mer et qui peut-être est encore unifié par une banquise. Je dois me trouver là-bas pour installer des balises, faire sauter au besoin la banquise et ouvrir le chemin au *Rewa* qui se présentera devant Djougrad, la capitale et le port.

— Tu devais y aller avec l'*Asia* ? demanda Songe.

— Tharbin m'avait promis de me le louer à deux mille tonnes par mois. De fuel-phoque.

— Tu les aurais prises où ?

— Dans la cargaison qui arrive à bord de l'iceberg-bateau. Et au besoin dans le cargo *Princess* qui sera dans le chenal chinois avant huit jours.

— Tu n'as pas inventé cette histoire d'iceberg-bateau ? Un iceberg artificiel pouvant naviguer avec cent mille...

— Cent vingt mille tonnes de fuel-phoque dans ses soutes, mais il en dépensera certainement dix mille. C'est considérable mais combien dépenserait le *Rewa* en onze voyages ?

— Tu n'as pas inventé cette histoire ?

— Tharbin fait installer un port provisoire sur la côte est pour la réception. Je t'ai prévenue au sujet de tes stocks... Mais si tu as accumulé des réserves énormes de fuel-phoque en pensant spéculer, tu

n'as pas voulu me croire et, dans deux à trois mois, quand la nouvelle que cent dix mille tonnes de ce produit vont être écoulées sur le marché sera connue, tu perdras tout. Tu as acheté à terme pour ne pas sortir trop d'argent ou pour ne pas emprunter, mais tu devras payer le prix actuel... Et tu seras ruinée. Alors tu vas vendre tout de suite, même si tu ne fais pas de bénéfices mais au moins tu rentreras dans ton argent. Et tu vas me louer ton *Indépendance*.

Songe et Jael échangèrent un regard qui déplut à Liensun. Il sirotait un mélange de vodka avec une eau gazeuse, une nouveauté sur le marché de l'agro-alimentaire qui remportait un succès fou.

— Il y a un os ?

— Avec quoi tu payeras ?

— Je peux payer en moteurs en céramique du Kid, et ce dernier peut se porter garant. Nous désirons aussi acquérir des options sur des Compagnies méridionales complètement coupées des réseaux. Tu sais ces Compagnies en bordure du Pacifique, entre le 15^e et le 25^e parallèle nord.

— Ces Concessions ne valent plus rien... Certaines sont à vendre et tu n'as même pas besoin d'une option étant donné leur faible valeur... Mais évidemment si tu en veux quelques-unes...

— Je te ferai un croquis. Nous les achetons toutes avec le Kid, à la condition qu'il n'y ait aucun fleuve ancien important sous les glaces. C'est la seule condition.

— Toujours ta théorie sur les fleuves qui peuvent se réveiller, demanda Songe, à cause de ce que tu as vu en Sibérienne ?

— Et aussi à cause de ce qui est en train de se passer en Panaméricaine, où le Mississippi inonde environ trois millions de kilomètres carrés dans le Middle West. Toute la vie sociale, politique, économique est désorganisée, et Lady Yeuse ne peut faire face. Les réfugiés affluent de toutes parts mais on ne sait où les envoyer. Les Rocheuses, qui semblaient représenter le refuge idéal, sont encore plus dangereuses car les glaciers glissent de part et d'autre, et les pentes ruissellent. Les gens qui habitent là-bas ne savent plus où s'abriter de l'humidité, ni comment se nourrir. Et ici le nouveau port de Tharbin, Tung Kow, sera également emporté par l'ancien Fleuve Bleu qui se réveillera comme un démon et inondera toutes les vallées et les plaines, depuis le Tibet jusqu'à l'océan.

— Tu veux louer mon dirigeable, acheter des Concessions mais tu n'as pas dix dollars sur toi, je suppose ?

— J'ai quand même un peu plus en banque, mais il faut me faire crédit : Viens avec moi dans le pays de Djoug, et tu comprendras ce qu'il faut faire désormais. Tu verras les installations lacustres, les routes de bois, les glisseurs, tu verras la banquise de bois qui recouvre cette mer d'Okhotsk. C'est un spectacle saisissant vu d'un dirigeable,

et tu auras idée de ce que représentent en richesses ces milliers de troncs d'arbres. Je ne dis pas millions car il faut l'avoir vu pour le croire. Tu vas perdre combien ? Quinze à vingt jours, mais tu ne les regretteras pas. Tu vas rentrer dans ton argent en vendant ton fuel-phoque. Peut-être avec un léger bénéfice.

— Quelques cents par litre effectivement.

— Et combien de litres ? Un million ? Oh non, c'est trop peu. Dix millions ?

— Il y a les frais de stockage qui sont élevés, la manutention...

Jael recommença à pianoter sur son pupitre, mais Liensun, osant pour la première fois depuis longtemps user de ses facultés de télépathe, approcha avec prudence de ses pensées et comprit qu'elles lui étaient favorables. Il aurait pu l'influencer encore plus, recréer pour elle des images du passé pleines de mélancolie et de tendresse, les souvenirs du bébé puis du petit garçon qu'il était, mais sa demi-sœur aurait tout de suite compris qu'il était en train de la manipuler, et aussitôt se serait montrée méfiante, aurait pensé qu'il racontait des mensonges. Il se retira avec précaution.

— Vingt jours pour quelle somme ? Je ne peux pas te demander des tonnes de fuel-phoque si le prix doit s'écrouler assez vite. Déjà pour revendre mes stocks il me faudra ruser, éviter que cela ne se sache. Sinon ce sera la panique à la Bourse des matières premières où les fluctuations sont toujours incompréhensibles. Les gens ont besoin d'énergie mais si tu en vends, on soupçonne aussitôt une intention cachée. J'aurai beau dire que j'ai besoin de liquidités, on ne me croira pas. La vente s'échelonne sur une semaine. D'après toi, dans combien de temps saura-t-on que le Consortium fait construire un réseau pour aménager un nouveau port ?

— Je ne peux m'avancer là-dessus. Mais tant que les gens ignorent l'histoire de l'iceberg-bateau ils continueront à estimer que les quantités livrées d'un coup suffiront juste à couvrir les besoins du Consortium, qu'il n'y aura pas d'offres de vente. C'est quand le Consortium fera installer le sea-line que les esprits curieux commenceront à se poser des questions.

— C'est quoi un sea-line ? demanda Jael.

Il dut l'expliquer. Évidemment pour un petit cargo, ou même un bateau plus important comme le *Princess* ou le *Rewa*, nul besoin n'était d'un pipeline capable d'aller aspirer le fuel-phoque à quelques kilomètres au large.

— Les plus intelligents se procureront des cartes anciennes pour avoir une idée des fonds à cet endroit. Ils se demanderont pourquoi un mystérieux bateau peut avoir besoin de plus de cent cinquante mètres de tirant d'eau pour ne pas heurter les fonds.

— Cent cinquante mètres, murmura Songe. Il y a évidemment de

quoi attirer l'attention des espions professionnels. Il y en aura sur le chantier du Consortium qui noteront tout ce qui est insolite ou inhabituel, car bien entendu jamais personne n'a eu besoin de sea-line. On sait que des bateaux commencent à faire la navette entre une île mystérieuse et les terminaux des bonzes, mais en fait on ne peut rien préciser. Les bateaux accostent, et l'huile est transvasée dans des wagons-citernes. Le bateau repart et c'est tout. Il faut attendre des semaines qu'il revienne, comme c'était le cas pour le *Rewa*.

— Maintenant le *Rewa* et le *Princess* feront des aller et retour avec chargement, déchargement, entretien compris, toutes les trois semaines. Disons en gros qu'il y aura entre douze et quinze navettes par an. Songe, il faut que tu te décides vite pour l'*Indépendance*. Je sais que le déménagement des Rénovateurs des Échafaudages se termine, et que le *Greog Suba*, le dirigeable de la colonie, suffit pour les derniers voyages. Allons dans le pays de Djoug, tu seras conquise. Tu seras payée directement par le Kid qui, sur l'huile livrée, dira que telles quantités sont prévues pour régler tes mensualités, celles que tu dois pour l'*Indépendance* et pour les marchandises que tu nous auras fournies. Du matériel radio surtout, des balises pour indiquer le passage à travers l'archipel des Kouriles, et tout ce qui est nécessaire pour les transactions avec le pays de Djoug. Tu iras prendre livraison à China Voksal de bouteilles spéciales pour gaz liquide, tu verras plus tard de quoi il s'agit. J'ai toute une liste des produits nécessaires. Le Consortium ne pourra refuser de te les vendre, sinon il ne saurait qu'en faire.

CHAPITRE XXVII

Grâce à la balise, l'hydravion avait rejoint la base secrète de Kurts à l'intérieur du Cercle polaire. Elle croyait y trouver la Locomotive géante mais l'endroit était désert. Elle finit par découvrir le fameux hangar où étaient entreposés deux autres hydravions en état de voler. Dans le temps, quand Kurts avait fait cette découverte, les appareils étaient plus nombreux, mais il avait dû démonter les pièces de ceux qui paraissaient les moins fiables pour rendre ces trois-là plus performants. Lorsque les portes immenses se refermèrent sur l'hydravion, Ann Suba s'affala dans son siège. Elle avait réussi à arracher l'appareil à la glace avec ses bricolages, et l'atterrissage s'était bien passé, sans la moindre casse, mais pour rien au monde elle n'était prête à recommencer.

L'absence de Kurts devenait si préoccupante que le petit garçon ne dormait plus et qu'elle devait le prendre dans sa couchette, lui raconter des histoires pour qu'il finisse par sommeiller un peu, mais la nuit des cauchemars terribles le réveillaient.

Trois jours qu'elle était dans ce hangar à attendre, ce qui, avec le temps passé lors de l'avarie, représentait en tout une dizaine de jours. Incroyable de la part de Kurts. Et elle avait beau rester auprès de la radio, il n'y avait jamais de message pour elle. Elle dut laisser Kurty et la chèvre-garou aller et venir dans l'immense hangar enfoui sous des congères. Il y faisait bon, il y faisait clair, et elle ignorait la source de toute cette énergie nécessaire pour rendre l'endroit agréable.

Elle trouva dans une série de cabines accolées des cellules d'habitation, une cuisine au congélateur énorme et bien fourni. Mais ce côté satisfaisant de la situation ne suffisait pas et elle essayait d'imaginer quelle conduite elle pourrait tenir. Essayer de contacter Floa Sadon ? Dans ce qui tenait lieu de salon dans le hangar, elle reçut une émission de radio après avoir vainement essayé d'obtenir des images de télévision. Il y avait plusieurs récepteurs un peu partout, et Kurty lui assurait qu'avant de partir pour l'Antarctique il regardait des

émissions chaque soir.

Ce fut la radio qui l'informa que des troubles sanglants avaient éclaté dans la plupart des stations transeuropéennes, GSS, River Station, Kross Station. Les forces de l'ordre ne parvenaient pas à devenir maîtresses des insurgés qui s'attaquaient aux magasins généraux, aux centrales électriques. Ils envahissaient les trains résidentiels, chassaient les gens aisés de leurs compartiments pour s'installer à leur place, s'entassaient à dix là où deux personnes vivaient auparavant.

Le plus surprenant était le ton modéré des commentateurs et des journalistes. Ils ne prenaient aucun parti, donnaient pourtant des aperçus terrifiants sur la répression exercée par les blindés et sur les exactions commises par les rebelles. D'un côté on écrasait les manifestants sous les draisines-mitrailleuses, et de l'autre on pendait des gens sans jugement. Un reporter raconta qu'il avait devant lui dix-sept pendus à un saut-de-mouton, pont métallique enjambant un réseau. Mais un autre disait que la Sécurité avait empilé dans des wagons des dizaines de corps, qu'on avait même vu des hommes de cette Sécurité enfournant des gens vivants dans les foyers des vieilles locomotives à vapeur.

Ann Suba dut aller vomir à un moment et lorsqu'elle revint de la salle de bains Kurty écoutait le débit de ces horreurs.

— Je t'en prie, va t'amuser.

— Tu crois que papa a été attaqué avec sa Locomotive ?

— Les réseaux sont coupés en différents endroits. Il est certainement bloqué quelque part. Mais je ne comprends pas qu'il ne nous contacte pas par radio.

— La Locomotive peut construire ses propres rails en résine bactérienne, dit Kurty, pour lequel toutes ces techniques ignorées à quatre-vingt-dix-neuf pour cent par les habitants de la Terre étaient très familières.

Il avait vu la Locomotive géante filer ses rails devant elle pour continuer sa course quand on faisait sauter les voies pour la bloquer, mais Kurts lui avait dit que cette possibilité se limitait à quelques kilomètres et à condition que le terrain s'y prête. Le pirate pouvait très bien être bloqué dans une station complètement isolée. Sans possibilité d'émettre, du moins sans que les ondes puissent franchir la verrière ou le dôme épaissis par des mètres de givre. Depuis le départ des tribus de Roux qui habituellement raclaient les épaisseurs de givre sur les verrières et les dômes, plus personne ne se souciait de ce travail, et Kurts avait raconté qu'il régnait une obscurité permanente dans des stations privées de chauffage, de lumière et de nourriture.

Kurty, dans une autre cabine, se mit soudain à taper des mains tandis qu'une voix inconnue s'élevait. Il avait réussi à capter une

émission de télévision, et des images imprécises apparaissaient sur l'écran, accompagnées d'un commentaire plus passionné que ceux qu'Ann entendait à la radio. C'était, elle le comprit assez vite, une télévision clandestine bricolée par des opposants à Floa Sadon. Ces gens-là émettaient d'une station qui s'appelait Knot Station et se trouvait aussi dans le Grand Nord, peut-être pas très loin. Un film montrait l'entassement de nourriture chez un actionnaire fortuné de la cité. Il y avait de quoi affoler les affamés, les exciter, mais ça représentait à peine un mois de repas pour une famille de quatre personnes. Elle apprit que des draisines montées par des révolutionnaires allaient quitter la station pour rejoindre d'autres insurgés. On allait marcher sur GSS, la capitale, on trouverait Floa Sadon et on la ferait passer devant la justice populaire.

— Papa va essayer de la sauver, affirma Kurty.

— Ce serait stupide, ne put s'empêcher de dire Ann Suba. Il faut comprendre l'exaspération de ces malheureux.

— Tu ne l'aimes pas beaucoup cette femme, pas vrai ? Tout comme moi. Une fois elle est arrivée avec un manteau de fourrure et de grandes bottes, eh bien tu ne me croiras pas, les bottes montaient en haut de ses cuisses et elle n'avait rien sous la fourrure. Toute nue...

Ann Suba rougit de cette confidence d'enfant, essaya de parler d'autre chose. Elle aurait voulu éteindre le récepteur télé car des monceaux de cadavres apparaissaient sur l'écran. Des gens abandonnés par la Sécurité en pleine nature, et qui étaient morts de froid pour avoir osé manifester devant une boulangerie fermée.

La fréquence d'urgence sur laquelle Kurts aurait pu l'appeler restait ouverte nuit et jour mais rien ne venait. Kurty parfois restait des heures assis devant le poste, tressaillant quand une rumeur naissait dans le récepteur.

Pourtant, alors qu'ils étaient dans ce repaire depuis maintenant dix jours, la voix de Kurts s'éleva et prononça quelques mots, toujours les mêmes :

— Tunnel sud Norv Station... Tunnel sud Norv Station... Tunnel effondré...

Puis la voix cessa. En fait Ann n'avait pas tout de suite compris le message, avait écrit « tunner » sud North Station, et c'est en cherchant désespérément sur une carte qu'elle découvrit Norv Station, et le tunnel sur un réseau secondaire, au sud de cette station.

CHAPITRE XXVIII

Elle avait vu l'Ienisseï si large que lorsque l'*Indépendance* s'était trouvé au-dessus des eaux monstrueuses, à vingt kilomètres de la rive droite, elle avait donné l'ordre de revenir en arrière, ne pouvant plus supporter ce spectacle terrifiant. Liensun, malgré l'altitude de mille mètres, avait ouvert un châssis de la passerelle et le mugissement infernal les avait tous rendus sourds dans le poste de pilotage. Et elle savait qu'il y avait encore des centaines de kilomètres de largeur du fleuve en volant vers l'ouest.

Lorsqu'elle aperçut les plaines inondées aux eaux relativement calmes, Songe s'approcha de Liensun, posa sa main sur son bras :

— Désormais je sais ce que tu voulais dire avec ta théorie des fleuves qui renaissent. Le Fleuve Bleu risque donc d'être aussi désastreux ?

— Lorsqu'il débouchera du côté du nouveau port du Consortium. Maintenant nous allons chez l'ingénieur Pavakov.

La torchère de gaz était moins puissante depuis que les installations emprisonnaient le gaz liquide dans des cuves et des bouteilles. Liensun apportait toute une cargaison que Songe avait achetée au Consortium, trop heureux de se débarrasser d'une marchandise pour laquelle, depuis la désertion de Liensun, il n'avait aucun débouché. Le Consortium se souciait vraiment peu de commercer avec le pays de Djoug.

Songe vit aussi les glisseurs qui pouvaient se déplacer sur n'importe quelle surface. L'ingénieur mettait au point un moteur au gaz justement. Lorsque Liensun lui annonça qu'ils devraient traverser la Lena, elle ne put réprimer un frisson.

— C'est aussi horrible que l'Ienisseï ?

— Nous pouvons alors faire un détour par l'Aldan, mais nous dépenserons beaucoup plus d'huile. Nous en retrouverons à Djougrad.

Les torrents de l'Aldan étaient déjà impressionnants, mais ils aperçurent le premier pont construit au-dessus de l'un d'eux, et

Liensun demanda que l'on se mette en vol pendulaire un instant. Il montra à sa compagne le tracé mince comme un fil d'une route en planches.

— Ces gens-là travaillent vite et dur. Ils finiront par conquérir des territoires immenses. Je pense qu'ils essayent de rejoindre notre ami Pavakov et son unité de production de gaz liquide.

— Tu es sûr que c'est une route ?

— Absolument, mais nous allons en découvrir d'autres.

Jamais elle n'avait imaginé qu'il lui disait la vérité au sujet de ces routes en planches, assez larges pour que deux traîneaux ou deux charrettes se croisent sans difficulté. Il y avait des rambardes et la circulation, sans être très dense, montrait que les habitants allaient et venaient d'un village à l'autre. Les ruissellements ne les gênaient pas et bientôt ils aperçurent aussi les premiers champs sur pilotis, de grands rectangles de planches sur lesquelles des tombereaux déversaient des masses d'humus.

— Mais d'où viennent ces animaux, ces chevaux, je n'en ai jamais vu d'autres que dans le zoo de Markett Station, et ici ils sont des centaines.

— Les habitants de ces pays ont toujours eu le culte du cheval, et durant les siècles de la période glaciaire, ils ont entretenu cette passion qui pourtant leur coûtait cher en nourriture. Tout cela à l'insu des autorités et des représentants du pouvoir central de Moscova Voksal, la Convention du Moratoire. Chaque famille avait un ou plusieurs chevaux et les utilisait pour tirer des traîneaux. Ils se déplaçaient ainsi en dehors des réseaux de chemin de fer, se rendaient visite en cachette des fonctionnaires ferroviaires. Ils organisaient même des courses dans des endroits perdus où le train ne pouvait aller. C'est ainsi que des milliers d'animaux sont en état de les aider de leur force pour se déplacer et pour travailler la terre. Il y a quelques glisseurs mais seulement du côté de la capitale, et même quelques locos-moteurs qui se déplacent en dehors des rails. Ils n'ont pas voulu de rails qui pourtant pourraient leur être très utiles.

Et puis ce fut à proximité de Djougrad, les routes plus nombreuses avec des embranchements, plus de circulation, les constructions sur pilotis, isolées dans la campagne mais se resserrant dans les faubourgs de la capitale pour former un réseau très dense. Et Songe ne vit soudain qu'une chose telle que Liensun l'avait décrite :

— La banquise de bois !

Liensun approuva de la tête, toujours ému en la revoyant.

— Survolons-la.

L'*Indépendance* perdit de l'altitude et vola pendant une demi-heure sans qu'il y ait le moindre espace important entre les troncs d'arbres alignés dans la mer. Certains se chevauchaient, formaient des

piles de plusieurs mètres.

— Les troncs sont descendus des montagnes avec le dégel. Coupés depuis les premiers froids, conservés dans la glace, emportés par les torrents, ils sont à notre disposition. Des millions de pilotis pour réaliser nous aussi notre monde lacustre. Tu comprends maintenant pourquoi je voulais que tu voies tout ça ? Cette richesse... Immense... Tharbin n'y croyait pas, le Kid pas tellement. Mon père peut-être... Mais toi, tu me crois, tu comprends que nous pouvons imaginer un pays, pas une Compagnie surtout, un pays où les gens, les biens, les animaux seront à l'abri des torrents, des inondations. Nous pourrons attendre que l'eau s'évapore, elle s'évaporerait, laissant la boue liquide qui deviendra boue épaisse puis terre battue, qui sera ferme sous les pieds.

Jusqu'à présent Songe n'avait rien promis. Liensun voulait louer son *Indépendance*, mais elle n'avait pas répondu, réservant son accord tant qu'elle n'avait pas vérifié point par point les récits de Liensun. Elle était sûre au départ qu'il y avait plus d'exagération que de vérité, mais même avec seulement dix pour cent de réalités concrètes elle aurait accepté de s'associer avec lui. Et jusqu'à présent il n'avait exagéré en rien. Tout était vrai, comme était vrai l'accueil chaleureux des Djougiens du conseil de gouvernement. Kayata enthousiaste leur montra des photographies des ponts suspendus déjà réalisés en un temps record. Et il y en avait d'autres en projet.

— Je vous apporte le matériel nécessaire, les câbles... Un cargo va essayer d'atteindre la mer d'Okhotsk dans les prochains jours, s'il réussit à passer à travers les îles Kouriles.

— Nous avons des cartes peut-être plus précises que les vôtres, répondit le président. J'irai avec vous repérer le meilleur endroit pour entrer, mais surtout pour ressortir quand votre bateau tirera son immense train de bois. Il ne faut pas que les troncs accrochent, se détachent.

On les reçut autour d'un buffet superbe, et Songe découvrit avec ravissement cette nourriture saine, qui n'avait rien à voir avec ce qu'elle consommait d'habitude à Markett Station. L'abondance des légumes, des petits animaux d'élevage la ravissait. Jamais elle ne s'était ainsi goinfrée. Dans ce pays on pouvait le faire avec bonne conscience puisque chacun recevait de quoi se nourrir, s'habiller et vivre confortablement. Il fallait pour se loger construire soi-même sa plate-forme, sa maison, relier le tout par une passerelle au grand ensemble.

— Mais déjà des entreprises proposent de le faire contre paiement, expliquait un conseiller à l'équipement, et par exemple un instituteur accaparé toute la journée par ses élèves sera heureux de faire construire sa plate-forme et sa maison par ces gens-là. Il payera

une certaine somme sur son salaire pendant des mois. Il la paiera à la Caisse centrale des échanges monétaires que nous venons de créer. Il n'y avait plus de monnaie et les gens se servaient du troc, d'or et de bijoux. Nous leur avons demandé de déposer ces bijoux et cet or, et nous leur avons remis une somme dans une nouvelle monnaie que nous appelons simplement le Djoug, pour que chacun se rende compte que le pays, l'argent, la capitale ont un seul nom, ce qui renforcera notre adhésion et notre unité. Dans le cas de l'instituteur, il paiera mettons cinquante djoug par mois sur les trois cents qu'il gagne et la Caisse centrale réglera la facture de l'entrepreneur.

— Ceux qui avaient de l'or et des bijoux ont donc été privilégiés ?

— Non, car ils ont dû investir leur argent dans les routes, les ponts, les rues en planches de la capitale qui ne cesse de s'agrandir. On leur verse un petit intérêt selon leur âge, qui devient une véritable retraite à partir de soixante ans.

Le lendemain *l'Indépendance* allait survoler les Kouriles. Le président était à bord et pensait à un passage entre l'île de Urup et celle de Iturup.

— D'autres sont plus larges mais encombrés de glace, mais celui-ci fait bien cinquante kilomètres de large.

CHAPITRE XXIX

Seule dans cette solitude glacée, n'ayant pour tout repère que le lointain ballast de la voie ferrée qu'elle devait ensuite suivre vers le sud, Ann Suba se retournait de temps en temps pour regarder l'hydravion. Il ne formait plus qu'une masse un peu sombre sur la glace, rien qui puisse attirer la curiosité ou la méfiance. Kurty était resté à bord, de son plein gré. Elle voulait le laisser dans l'entrepôt des hydravions, mais il avait refusé. Il restait en liaison avec elle grâce à un petit émetteur portatif qu'elle avait sur elle. Pour l'instant elle l'avait réglé sur la fréquence d'urgence de la Locomotive mais ne recevait rien.

Dans sa combinaison Symmons, elle marchait sans se presser, consciente qu'elle devrait par la suite faire appel à ses forces. Il était inutile de les épuiser au cours d'une marche de plusieurs kilomètres. Elle avait dû se poser à l'écart par prudence. Son bricolage sur les skis avait encore tenu le coup, aussi bien au décollage qu'à l'atterrissage, mais pour effectuer ce dernier elle avait longuement examiné le terrain.

Elle grimpa sur le ballast et marcha vers le tunnel qui pénétrait dans une montagne de glace dont elle ignorait à peu près tout. Impossible, sur les cartes qu'elle avait trouvées, de savoir s'il s'agissait d'une montagne ou d'une accumulation de glaces. De loin elle estima sa hauteur au-dessus de la plaine à cent cinquante mètres au maximum. Bientôt elle saurait ce qu'il en était lorsqu'elle verrait les parois du tunnel. L'effondrement ne pouvait concerner tout le tube.

D'après la carte, il avait environ huit cents mètres de long, et elle trouvait bizarre que la Locomotive, avec les moyens dont elle disposait, n'ait pu se sortir de là.

C'était bien un tunnel de glace. Au bout de cinquante mètres elle en fut persuadée. Il était assez tôt pour cette région, neuf heures du matin. Elle avait décollé une heure auparavant, effectuant le trajet assez rapidement. Le jour n'était pas né lorsque l'hydravion avait

quitté son abri secret, et il se levait à peine. Elle marchait en regardant devant elle lorsqu'elle aperçut la lueur, pâlotte, d'un blanc sale. Aussitôt elle chercha une cachette mais n'en trouva aucune le long de ces murs lisses.

Elle était persuadée qu'un groupe d'hommes arrivait vers elle en s'éclairant d'une lampe. Peut-être venaient-ils de constater l'effondrement du tunnel et retournaient sur leurs pas. Elle faillit tourner les talons, s'enfuir, puis réalisa que des cheminots ne seraient jamais venus à pied, qu'ils auraient utilisé une draisine, même la plus simple, par exemple ce vieux modèle de chantier pouvant être propulsé par une sorte de balancier que deux hommes suffisaient à mouvoir. Un gros volant d'inertie, bien que difficile à entraîner au début, permettait ensuite de filer plus vite qu'un homme à pied sans trop d'efforts.

Elle n'avait aperçu aucun véhicule et la lueur restait à peu près à la même place. Peut-être qu'elle était moins pâlotte, un rien plus claire. Elle hésita puis continua. Une balise lumineuse que Kurts avait réussi à pousser hors de l'effondrement ? Mais comment ? Sa propre lampe envoyait un rayon à plus de cent mètres, mais ne se heurtait pas encore à un obstacle de blocs accumulés.

Et puis d'un coup la réalité lui apparut, désespérante. Ce qu'elle apercevait là-bas c'était la sortie du tunnel, la sortie sud éclairée par le jour naissant. Il n'y avait pas d'effondrement et elle avait dû se tromper de tunnel, peut-être même d'endroit. S'agissait-il bien de Norv Station ou d'une autre station ?

Découragée, elle continuait et puis par chance le rayon de sa lampe ricocha sur une arête brillante au ras du sol, à cent cinquante mètres. Le temps de faire quelques pas et elle comprit. Ce n'était pas la voûte qui s'était effondrée mais le sol qui, en se dérochant sous le poids énorme de la Machine, avait précipité celle-ci dans une sorte de puits. Elle arriva au bord déchiqueté de celui-ci et tout en bas, à vingt mètres environ, elle aperçut dans la lumière de sa torche le dôme de la Locomotive. Celle-ci paraissait être dans une tombe, coincée de toutes parts sauf sur le dessus. Une chute de trente mètres en tout, si l'on tenait compte de la hauteur totale de l'engin. Sur les parois de la fosse on apercevait de profondes rainures, des griffures dues aux excroissances techniques de la Locomotive.

Néanmoins Kurts avait réussi à envoyer un message sur la bande d'urgence. Donc il vivait, mais se trouvait prisonnier à l'intérieur depuis au moins une semaine, si elle tenait compte de son voyage depuis Atlantic Station, de son rendez-vous avec Floa Sadon, et peut-être des difficultés qu'il avait rencontrées sur les réseaux quand la révolution avait éclaté. Elle détacha des petits blocs de glace pour en bombarder le toit sombre mais s'arrêta assez vite. Les chocs

résonnaient dans la fosse, mais à l'intérieur étaient-ils seulement audibles ?

Elle examina les parois, aperçut une fissure où elle pourrait engager son corps. En s'arc-boutant entre les deux parois elle pourrait descendre jusqu'au toit, mais une fois en bas, que ferait-elle ?

Elle appela en vain Kurts sur la fréquence d'urgence. Puis elle essaya d'entrer en communication avec Kurty dans l'hydravion : même déception.

Il lui fallait retourner là-bas, s'équiper. Il y avait un traîneau qu'elle chargerait d'outils divers pour descendre, tenterait de trouver une issue pour pénétrer dans la machine ou, à défaut, essaierait au moins de percer un petit trou pour engager le fil d'un téléphone. Kurts, dès qu'il le verrait, comprendrait, brancherait un appareil dessus. Elle ne voyait aucun autre moyen d'intervenir.

Pourquoi la circulation était-elle interrompue sur cette ligne, secondaire certes, mais reliant Norv Station à d'autres centres plus petits mais tout de même importants ? Dès que les détecteurs de continuité des rails avaient signalé la rupture importante, le trafic avait été interrompu et certainement dévié sur une autre voie. Kurts lui avait expliqué que la Transeuropéenne ne pouvait plus faire face à l'entretien des réseaux, que seuls les plus importants étaient réparés, mais qu'on abandonnait peu à peu les autres, les lignes secondaires. Plusieurs dizaines de stations moyennes se trouvaient ainsi coupées, isolées du reste de la Compagnie.

Elle retourna à l'hydravion, se reposa une heure avant d'entasser toutes sortes de matériels sur le traîneau, répondant aux questions d'un Kurty anxieux, essayant de ne pas voir Gueule-Plate en pleine crise de surexcitation.

À nouveau dans le tunnel, au bord de la fosse, elle installa son petit treuil à moteur diesel, passa son harnais et se laissa glisser le long de la paroi.

Pendant deux heures elle tapa avec un marteau, essaya en vain de pratiquer une ouverture, mais la Locomotive avait été construite pour se transformer en un blockhaus défensif à la première alerte. Elle opposait une résistance passive, impossible à vaincre.

Assise sur une sorte de champignon qui devait servir à l'aération mais qui était fermé, elle sombra dans un demi-sommeil lorsqu'une idée traversa son esprit.

— L'antenne. Il y a bien une antenne quelque part !

CHAPITRE XXX

Des relais radio avaient été installés sur les sommets des îles, et le chenal entre l'île Urup et l'île d'Iturup, soigneusement balisé, permettrait aux cargos de pénétrer dans la mer d'Okhotsk sans trop de problème. Il y avait encore de gros blocs de glace qui vagabondaient, quelques icebergs de bonne taille également.

L'*Indépendance* descendait vers le sud en survolant l'océan Pacifique. Au passage ils purent voir que la mer du Japon commençait à se libérer de sa banquise qui ne frangeait plus que les côtes occidentales d'Hokkaido et d'Honshu.

— Le *Rewa* aurait presque pu emprunter cette mer, dit Songe.

— Je connais le commandant Manister. Il est excessivement prudent et il a préféré contourner les îles du Japon pour plus de sécurité.

Le contact radio eut lieu un peu plus tard. Presque au tropique du Cancer. Manister expliqua qu'il avait deux jours de retard sur l'horaire, car ils avaient eu quelques difficultés pour embarquer l'huile que Farnelle transportait avec son cargo *Princess*.

— Nous avons eu des ennuis de pompage qu'il a fallu réparer. Rien de grave cependant.

Pour l'instant l'*Indépendance* ne servait à rien dans la navigation de l'ex-charbonnier. Les icebergs dangereux furent simplement signalés, leur progression à peu près indiquée pour éviter toute fâcheuse rencontre, surtout la nuit.

— Nous allons baliser les plus gros, dit soudain Liensun. Je vous donne le code du signal que ce type de balise émettra.

Il se fit treuiller sur trois énormes montagnes de glace en train de dériver vers le sud-est, et planta ses balises.

Le *Rewa* pourrait ainsi les situer.

— Nous avons quarante-huit heures devant nous avant que le *Rewa* ne soit devant la passe entre les deux îles.

Les bûcherons de Djoug, c'était désormais un corps de métier

très recherché, jouissant d'une haute réputation, les bûcherons donc avaient commencé de préparer les trains de bois que le *Rewa* tirerait derrière lui pour redescendre vers le sud. Depuis le dirigeable on pouvait les voir courir sans jamais glisser ou tomber sur la banquise de bois, rassembler les troncs en d'énormes fagots. Liensun avait cru qu'ils formeraient des radeaux mais, au contraire, ils les empilaient en les attachant, formant des ensembles de dix qu'ils liaient ensuite également ensemble. Il y en avait ainsi trois tas de front, et autant que l'on en voudrait derrière.

Les possibilités de remorquage du *Rewa* seraient étudiées avec le commandant Manister et son chef mécanicien. Jusqu'où pouvait-on aller sans fatiguer les moteurs, et sans risquer de détériorer les hélices et le système de transmission hydraulique ?

— Il faudra aussi conserver une certaine vitesse pour les manœuvres. Sans vitesse, un tel bateau manœuvre très mal, contrairement à ce qu'on croit, et un commandant avisé garde toujours de la puissance en réserve.

— Il y aura aussi ces dix mille tonnes de planches dans les cales.

— Nous allons certainement limiter ce tonnage à huit mille. J'espère toutefois que le *Rewa* pourrait remorquer le même tonnage de troncs bruts.

— Ça représente combien de troncs, je ne me rends pas compte ?

— Étant donné leur taille, leur diamètre, la densité de leur bois extrêmement dur, entre cinq et six cents troncs, mais peut-être suis-je optimiste.

— Ça ferait plus de quinze tonnes par tronc ?

— C'est à peu près ça.

— Mais tu ne vas pas enfoncer dans le sol des pilotis de quinze tonnes ? Tu imagines les appareils qu'il te faudrait, même en utilisant un dirigeable pour soulever chacun d'eux ?

— Nous fabriquerons les pilotis à partir de ces troncs, mais dans les planches embarquées dans les cales il y a autant de pilotis que de planches, de quoi installer pour commencer une plate-forme de soixante mètres sur soixante ou soixante-dix. C'est à partir de cette plate-forme implantée au bord de mer que nous édifierons le premier quai, la première amorce de notre port, d'une ville. De là d'autres plates-formes s'étendront dans tous les sens, puis des routes, des voies ferrées...

— Combien pèsera un seul pilotis ?

— Une tonne environ. Il sera enduit d'une résine spéciale empêchant la pourriture mais aussi muni de capillaires, les derniers que possède le Kid, mais il va en relancer la production. Tant que nous vivrons une période incertaine, bâtarde entre le froid et le chaud, nous devons peut-être conserver la couche souterraine gelée.

— Tu appelles ça comment, déjà ?

— Le permafrost. Mais au cours de la décennie, peut-être avant la fin, il commencera de dégeler. Nous maintiendrons autour de chaque pilotis une gangue de glace que nous remplacerons peu à peu par un ciment plastique.

— Pourquoi ne pas fabriquer des pilotis en matériaux composites ?

— Tu as calculé le prix de revient ? Quelle usine nous fournirait des milliers de pilotis à un prix aussi bas que le pays de Djoug ? De plus, ils nous donneront le matériel nécessaire pour enfoncer les pieux. Nous perfectionnerons cette méthode grâce au dirigeable.

— Quel dirigeable ? Tu ne peux plus disposer de ceux du Consortium.

— Ton dirigeable, dit Liensun, et au besoin nous en commanderons un autre au Consortium, quand les cent dix mille tonnes de fuel-phoque seront en vue de leur merdique port de Tung Kow. Nous devons profiter au plus vite de leur bêtise avant que le Yang Tsé Kiang n'emporte leur terminal en pleine mer.

— Tu m'associes à ton utopie sans même savoir si je suis vraiment d'accord.

— J'ai vu ton enthousiasme en découvrant le pays de Djoug, les routes de bois, les cités lacustres, la banquise de troncs d'arbres. J'ai vu aussi ta terreur lorsque nous avons navigué au-dessus du Ienisseï. Tu sais ce qui attend l'inlandsis chinois, cette grande partie de l'Australasienne quand le dégel commencera. Cette lucarne solaire qui apporte ici douceur et fonte des glaces nous atteindra un jour ou l'autre, et il faut nous y préparer. Nos plates-formes domineront les eaux sauvages, la boue, nous permettront d'attendre le retour à une période plus paisible. La région que j'ai choisie ne sera pas livrée aux fureurs de fleuves monstrueux. Juste quelques torrents de montagne que nous mépriserons, sur nos hauteurs. Nous pourrions toujours communiquer grâce aux dirigeables, et aussi grâce à l'hydravion que Kurts a promis au Kid et qu'Ann Suba est allée chercher en Transeuropéenne.

— C'est nouveau, ça, fit-elle soupçonneuse. J'ai entendu parler de l'hydravion de ce Kurts, mais j'ignorais qu'il avait passé un accord avec le Kid alors qu'il était lié par un autre avec les Harponneurs de l'Antarctique.

— Ceux-ci ont voulu le retenir en otage, lui voler son appareil... Mais nous en parlerons lorsque Ann Suba sera de retour. Tu me reprochais de t'associer à mes projets sans te demander un accord préalable, mais ce projet n'est pas seulement le mien. Le Kid, mon père Lien Rag, Farnelle, tous ces gens-là sont impliqués dans la construction du nouveau pays. Et tu voudrais rester neutre, à l'écart,

pour faire tes petites affaires dans une Markett Station qui sera elle aussi balayée par le dégel ? Avant, cette cité qui ne songe qu'à l'argent sera déjà supplantée par China Voksal. Le Consortium aura ses cent milles tonnes de fuel-phoque, imaginera que trois mois plus tard il en recevra autant alors que cette huile sera stockée dans notre nouveau port lacustre. Après avoir connu un regain de prospérité, China Voksal périlclitera à nouveau pour s'incliner devant nos dons prévisionnels.

Impressionnée mais gardant un certain sens critique, Songe préféra ne pas insister. Tout n'irait pas aussi bien que le croyait Liensun qui, dans sa folie utopique, voyait déjà sa ville, son pays, ses routes sur pilotis alors que les gens du pays de Djoug avait mis des années pour réaliser le peu qu'elle pouvait apercevoir depuis l'*Indépendance*. Ils avaient eu le temps de se tromper, de revenir sur certaines idées, car le dégel était encore très lent, sporadique. Si vraiment son processus s'accélérait, l'association de tous ces gens que venait de citer Liensun aurait besoin d'un matériel considérable, d'hommes dévoués, de deux ou trois dirigeables au moins. Et si des fleuves comme le Yang Tsé Kiang devaient à nouveau se jeter dans l'océan Pacifique en provoquant des remous énormes à plus de cent kilomètres de son estuaire, comment les cargos pourraient-ils continuer à ravitailler les fameuses plates-formes sur pilotis ?

Et puis le *Rewa* se présenta devant la passe entre Urup et Iturup, et depuis le dirigeable, Liensun surveilla la manœuvre mais n'eut pas à intervenir. Grâce aux balises, le commandant Manister s'en tirait merveilleusement bien.

Quand le *Rewa* accosta le long du quai en bois de Djougrad, dix mille personnes l'applaudirent.

CHAPITRE XXXI

Lorsque la voix de Kurts, claire et nette, parvint dans ses écouteurs, elle faillit défaillir, resta sans pouvoir répondre quelques secondes de trop qui inquiétèrent le pirate.

— C'est bien vous, Ann Suba ?

— Oui... Excusez-moi, mon micro s'était débranché.

— Comment avez-vous fait ?

— J'ai tâtonné et j'ai fini par trouver l'antenne. Comment puis-je vous tirer de là ?

— Vous ne pouvez rien faire.

— Mais enfin vous n'allez pas rester prisonnier de ce cercueil de métal...

Il parut se fâcher :

— Ce cercueil de métal, comme vous dites de façon assez injurieuse pour la chère amie, est en train de préparer notre évasion hors de ce piège. Jusqu'ici il a fallu qu'elle s'occupe de moi. Je suis resté plusieurs heures inconscient, et elle n'a pensé qu'à me soigner, dédaignant d'entreprendre les travaux indispensables à sa propre survie. Une chute pareille a détraqué pas mal de choses dans son organisme, et elle est aussi handicapée que moi.

— Vous êtes blessé, c'est grave ?

— Traumatisme crânien avec formation d'un caillot. La Locomotive m'a transporté dans la salle d'opération où, après des analyses minutieuses, j'ai été opéré en douceur. Mais il m'a fallu le temps de me remettre. Pendant ce temps la balise d'urgence a toujours fonctionné.

— Je n'ai eu que votre appel personnel.

— J'ai bricolé un super-émetteur qui, si j'avais continué à émettre, aurait épuisé nos ressources énergétiques en quelques minutes. C'est ainsi que nous avons réussi à envoyer un signal assez puissant, mais qui a dû très vite s'interrompre.

— Que puis-je faire ?

— Rien, vous ai-je dit. Vous êtes venue avec l'hydravion ? Vous êtes posée à proximité ? Avez-vous pris toutes les mesures de camouflage ?

— Ne vous inquiétez pas.

— Où est Kurty ?

— Dans l'appareil, avec Gueule-Plate. Nous avons trouvé le hangar secret puis nous avons attendu en vain...

— Vous allez rejoindre l'hydravion et attendre encore quarante-huit heures en surveillant bien les parages. En principe personne ne devrait venir faire un bilan des dégâts car l'entretien des lignes secondaires a cessé depuis longtemps. Elles sont abandonnées les unes après les autres, mais on ne sait jamais, quelques employés zélés pourraient tout de même venir ici, ne serait-ce que pour établir un constat. Ils aiment bien rester en règle, même si l'administration centrale ne tient aucun compte de leur rapport. Si dans quarante-huit heures la Locomotive ne réparait pas, revenez aux nouvelles, mais pas avant. Il est inutile de courir de gros risques.

— Mais que va-t-il se passer ?

— Mon amie est en train de réparer ses propres dégâts, et elle en a encore pour vingt-quatre heures, d'après le bilan que je peux lire sur l'écran. Il lui faut surtout reconstituer les batteries bactériennes qui peuvent nous fournir des rails synthétiques. Mais ce n'est pas tout. Les foreuses nécessaires pour creuser cette glace très dure, presque de la roche, sont aussi endommagées, et la Machine a préparé une solution de remplacement, aux silicones, qui ne sera prête que dans trente à trente-six heures. Nous allons donc forer un autre tunnel qui débouchera à l'extérieur, tout à côté de celui qui existait, puis nous nous raccorderons à la voie secondaire pour reprendre notre voyage, mais je vous l'ai dit, pas avant quarante-huit heures. Cependant, restez aux aguets. Vous allez nous relier à l'extérieur avec un fil d'antenne afin que je puisse rassurer mon petit garçon. Vous avez le matériel nécessaire ?

— Oui, fit Ann Suba en hochant la tête face à la fausse cheminée de la machine encastrée dans la glace.

— Retournez donc là-bas.

— Une dernière question, comment avez-vous fait pour vous laisser surprendre ainsi ?

— Le sol s'est dérobé alors que nous passions. Les détecteurs n'avaient rien signalé.

Elle retourna vers l'hydravion en se félicitant de lui avoir caché deux choses, l'histoire du ski cassé et bricolé, la révolution qui était en train d'ensanglanter la Transeuropéenne.

L'attente recommença, mais Kurts réussit à parler à son fils, et Gueule-Plate fêta l'événement en dérochant une bouteille de vodka

qu'elle siffla à moitié avant qu'Ann ne la lui arrache de la gueule.

Quarante-huit heures d'attente, et soudain dans une sorte de jaillissement bestial, la puissante locomotive surgit du sol glacé, à l'oblique. Ann Suba frissonna comme si elle allait connaître un violent orgasme.

CHAPITRE XXXII

Depuis deux jours le docteur Isaie effectuait des stimulations en différents points des cloisons organiques du satellite. Il était même allé, non sans appréhension, jusqu'au bout d'une galerie approchant de l'épithélium servant d'enveloppe au corps de l'animal. Il pensait avoir découvert quelques centres nerveux, mais n'en était pas tout à fait certain, n'ayant relevé aucune réaction.

— Notre pauvre Bulb est vraiment foutu, dit-il en revenant dans la cuisine se servir un verre d'alcool. Il n'y a aucun influx nerveux et tout ce que j'ai pu enregistrer c'est la circulation de l'air, de l'eau dans des canalisations artificielles.

— Et le système sanguin ?

— Il paraît avoir été détourné en partie. Voué à une immobilité totale depuis des siècles puisqu'il se trouve, c'est vous qui me l'avez révélé, en position géostationnaire, ses maîtres ont jugé superflu que son système sanguin soit celui d'un animal errant dans l'espace à la recherche de sa nourriture, voire de sa femelle en période de rut. Et ce n'est pas tout à fait un système sanguin comme le nôtre, vous vous en doutez. Je ne suis pas assez calé en hématologie et d'ailleurs à l'analyse apparaissent des substances totalement inconnues dans le sang humain.

— Pourquoi cet appauvrissement du sang ? Rien qui ait dégradé son cerveau ?

— Ils n'avaient pas envie que le cerveau naturel se détériore... Je pense qu'il y avait dans le sang de cet animal de l'espace des matières précieuses, très utiles à l'homme. Lesquelles, je n'en sais rien, mais le détournement doit bien s'effectuer quelque part où désormais ces éléments rares sont stockés sans profit pour personne. Alors je me disais que si nous pouvions trouver ces stocks, empêcher cet appauvrissement de ce liquide pseudo-sanguin, et renvoyer dans le système une partie du stock, alors il est possible que nous nous attaquions au sarcome dont souffre notre bestiole. Mais étant donné

son état de coma dépassé, il m'étonnerait que ce soit un succès complet. Le mal sera enrayé mais trop tard.

Gus n'en croyait pas ses oreilles. Le petit docteur, qui lui avait toujours fait plutôt l'effet d'un guérisseur charlatan que d'un médecin, venait tout simplement, avec même une certaine humilité, de faire la découverte la plus importante qui soit sur le mal dont souffrait le Bulb. Il le regardait ébahi, plein d'admiration, mais Isaïe ne s'en souciait pas et sirotait son verre d'alcool, un verre bien tassé entre parenthèses.

— Isaïe, vous êtes un génie, dit Gus avec émotion.

— Oh, je vous en prie, pas de moqueries. C'est juste une hypothèse.

— Mais comment savoir comment les éléments rares qui peuvent sauver le Bulb sont détournés, stockés, à quel endroit exact, à quel moment dans le cycle pseudo-sanguin ?

— Peuh, c'est d'une facilité... Vous n'avez pas trouvé ça ? Il n'y a qu'à injecter dans le système sanguin une substance très rare... Un isotope radioactif par exemple. Nous en avons des tas, ou bien une hormone de synthèse particulièrement rare... Le truc est conditionné pour capter au passage tous ces petites choses d'une valeur inestimable. Il doit y avoir un filtre sélecteur d'une haute technicité. Avec un isotope radioactif nous le repérerons, mais pas n'importe quel isotope. Pourquoi pas une hormone de synthèse avec un repère radioactif, qu'en pensez-vous ? On peut mettre ça au point en moins de deux heures et l'injecter ensuite. Pour que le cerveau naturel du Bulb puisse reprendre le dessus, il faut un coup de fouet cinglant. Le déversement de tout ce stock d'éléments qui ont été dérobés au Bulb peut donner ce coup de fouet cinglant.

Pour la première fois Gus se sentit en position d'infériorité, tandis que le petit homme manipulait ses appareils en sifflotant négligemment. Il vérifia ensuite la radioactivité du produit, claqua de la langue comme lorsqu'il appréciait un vieil alcool trouvé dans les réserves.

— Nous y voilà. Maintenant cette hormone pourra-t-elle être suivie tout au long de son parcours, c'est autre chose, mais j'espère que, comme dans le cas du corps humain, les échanges sanguins arriveront à se faire même dans les pires conditions.

Il injecta le produit dans ce qui pouvait être une veine, à moins qu'il ne s'agisse d'une artère, mais il aurait mieux valu une veine. Et l'attente commença. Gus s'attendait à passer la nuit, mais une heure plus tard sur les écrans sollicités la radioactivité fut signalée comme ne suivant pas son chemin.

— Ça doit être dans une partie du troisième degré en dessous de nous, dit Isaïe. Maintenant que j'y pense, il existe à certains niveaux

de grosses colonnes qui paraissent inutiles, mais qui en fait doivent servir à une foule de choses. Notre filtre est là-dedans et maintenant voyons où se trouve le stock.

Ils travaillèrent toute la nuit, ravitaillés en café et nourriture par une Thresa impressionnée, mais le lendemain un peu avant midi, l'écran réservé au Bulb se mit soudain à clignoter et une phrase s'inscrivit en lettres cathodiques :

— Hello... J'ai bien dormi... Et vous ?

CHAPITRE XXXIII

Liensun en pleurait de joie. Le *Rewa*, alourdi par sept mille tonnes de planches et de pilotis, tirant plus de huit mille tonnes de troncs d'arbres, se dirigeait vers la passe des Kouriles à six nœuds à l'heure, mais Manister espérait atteindre huit nœuds une fois dans le Pacifique.

On avait dû réduire le poids du fret embarqué dans les cales, mais par contre c'était bien huit mille tonnes de bouleaux, de mélèzes, de chênes rouges, de pins d'orégon, de sapins et d'épicéas.

— Avec le mélèze distillé on obtenait une résine très utile, expliqua-t-il à Songe qui elle-même demeurait fascinée par le spectacle.

— Pourvu que la Purga ne se lève pas, avait dit le président Kayata, c'est un blizzard épouvantable qui pousserait les trains de troncs en travers et pourrait provoquer une rupture d'attelage, et, au pire, un naufrage.

Mais l'air était serein, lumineux. Là-bas la grande lucarne déversait une clarté de plus en plus joyeuse, même si on ne pouvait encore dire que c'était vraiment le Soleil qu'on apercevait, mais désormais on ne pouvait vers midi regarder cette lucarne en face sous peine de rester aveugle.

Comme un chien de berger, l'*Indépendance* surveillait la bonne progression du troupeau de bois qui traversait la mer d'Okhotsk à petite vitesse. Là-bas le passage entre les deux îles paraissait si étroit que Liensun en frissonnait. Il suffisait que des blocs de banquise se détachent de la côte occidentale de la presqu'île du Kamtchatka pour que le détroit soit bloqué.

— Allons voir, décida-t-il, et le dirigeable prit de la vitesse, abandonna le *Rewa* et son long train de bois pour atteindre le passage qui, heureusement, était libre et très large.

Cinquante kilomètres, c'était bien suffisant en apparence, mais pas si les icebergs s'étaient mêlés de l'affaire.

Très loin, le *Rewa* n'était qu'un point un peu gros suivi de pointillés, mais il en avait pour des heures avant d'atteindre le détroit, et Liensun commençait à se ronger les sangs. Des heures, un jour, vingt-quatre heures, peut-être plus, et la Purga pouvait se lever et balayer la mer, soulever des vagues monstrueuses. Dans le Pacifique d'autres dangers menaçaient, l'effondrement continu des glaciers, les tsunamis qui se succédaient et devenaient si quotidiens que les stations météo encore en activité les signalaient avec une indifférence qui faisait bondir le garçon. Notamment une station du cap Dejneva, juste au Béring, qui se maintenait malgré les effroyables conditions environnantes. D'une voix monocorde, les préposés énuméraient les quantités d'icebergs, les milliers de tonnes de glaciers basculant dans la mer.

— C'est intenable, disait Liensun. Le *Rewa* ne sera pas en mer libre avant au moins quarante-huit heures. Je vais dormir. Nous lui devons assistance pendant tout ce laps de temps.

— Mais ensuite ? Tu n'as même pas payé les Concessions du sud-est chinois. Tu vas jeter sur la côte encore glacée ces milliers de troncs, ces planches, ces pilotis ? Où sont tes ouvriers, tes engins ?

— Le *Rewa* mettra vingt jours pour atteindre cet endroit. Nous aurons tout rassemblé. Il y aura le cargo *Princess*...

— Tu me l'avais caché.

— Farnelle est dans le coup, t'ai-je dit, et le *Princess* sera rempli de tout ce que le Kid a commandé en échange des cinq mille tonnes de fuel-phoque et de viande.

Ils retournaient lentement à l'intérieur de la mer d'Okhotsk et, lorsqu'ils survolèrent le long train de bois, Liensun se demanda s'il ne serait pas plus raisonnable, dans l'avenir, de bâtir de grossiers bateaux avec ces troncs liés, de les équiper chacun d'un moteur, avec un équipage réduit à trois quatre hommes, et de les lancer à travers le Pacifique.

— Tu es fou, dit Songe quand il lui exposa son projet.

— Non. Imagine des gros radeaux de mille tonnes chacun avec un moteur puissant, robuste comme en fabrique Titan. Des dizaines de radeaux qui voyageraient en groupes pour se porter assistance. On doublerait le tonnage très facilement, et on ne prendrait pas de si gros risques. En cas de tempête les hommes laisseraient courir, s'enfermeraient dans l'abri qu'on leur aurait construit.

— Et si le radeau se disloque ? Quel cordage, quel lien résistera à des vagues de vingt mètres ?

— On doit trouver le matériel adéquat, j'en suis persuadé.

Quarante-huit heures plus tard, n'ayant pas dormi, ne s'étant ni rasé ni lavé, refusant toute nourriture et se contentant de thé et de café, il assista au passage du détroit entre Urup et Iturup.

— C'est magnifique, murmura-t-il.

Le *Rewa* avançait fièrement, tirant ses innombrables troncs qui laissaient derrière eux un sillage parfumé aux essences de bois.

— Oui, dit Songe, émue, c'est magnifique.

Lorsque le convoi fut en plein Pacifique, Liensun se décida à s'en aller vers le sud à toute vitesse. D'autres travaux gigantesques l'attendaient, mais il n'avait aucune appréhension, pas le moindre doute.

CHAPITRE XXXIV

On avait heureusement prévu des ballasts pour que l'assiette soit maintenue même avec des vagues de trente mètres, et le lest de l'iceberg-ship était très lourd. L'étrange transporteur de fuel-phoque quitta l'île aux Phoques sous le regard médusé de la garnison, des techniciens et employés du port et de la fonderie de gras de phoque, mais nul n'osa pousser de vivats.

Chacun était étreint par l'angoisse. Jamais un tel engin ne pourrait affronter les tempêtes fantastiques de l'océan Pacifique. Déjà du temps de la banquise, on racontait des histoires horribles sur ces vents puissants qui emportaient les trains comme des bouts de papier et détruisaient en une seconde les verrières des stations.

Dans la dunette aménagée tout en haut de la masse de glace, Lien Rag tenait la barre. Il n'avait trouvé qu'une quinzaine de volontaires pour cette première traversée, mais s'en contentait. Tous étaient de bons techniciens capables de faire face à n'importe quelle panne, mais aucun n'était vraiment un marin. Lui seul avait quelque expérience acquise lorsque avec le *Princess* ils avaient erré dans une banquise en pleine dislocation.

Le temps était calme, la mer un peu houleuse mais l'étrave de l'iceberg la fendait sans peine. Il voulait appeler sa création l'iceberg-bateau, en vieux français pour ce dernier mot, mais à cause des ingénieurs et techniciens panaméricains, il avait finalement décidé que ce serait « ship ». D'ailleurs à partir de ce moment-là les gens s'étaient mieux intéressés à son projet, le mot bateau leur paraissant assez barbare pour être vraiment retenu. *Iceberg-Ship* donc, qui avançait à six nœuds à l'heure, mais qui pourrait certainement atteindre ses huit nœuds une fois en pleine mer et une fois atteint le courant équatorial nord. Pour l'instant ils luttait avec le contre-courant équatorial qui se dirigeait vers la Panaméricaine.

Il fallut plus de quarante-huit heures pour que l'équipage se décontracte un peu et cesse d'être sur le qui-vive pour le moindre petit

bruit inattendu, ou pour un moteur qui cafouillait un brin à cause d'un filtre à huile mal revissé. On finit par se réunir avec un certain entrain autour de la table de la salle à manger où de grandes vitres ouvraient sur le large. Cette pièce était isolée de la glace par une double paroi et le décor était celui, synthétique, d'un bois chaleureux veiné de roux.

Lien Rag put enfin aller dormir et laisser son second prendre le commandement. C'était le seul à connaître quelque chose à la navigation et il n'était autre que Pulsach l'ébéniste, qui avait construit autrefois un voilier mixte pour Lady Diana et bien d'autres, pour agrémenter les plans d'eau sous globes des riches actionnaires de la Compagnie.

Lien Rag dormit ses six heures et se leva tranquille.

Les moteurs ronronnaient et la masse énorme de l'iceberg, plus de deux cent cinquante mille tonnes en charge, avançait régulièrement vers l'est. Pulsach lui sourit en le voyant pénétrer sur la dunette :

— Du café commandant ? Il est tout frais. Rien à signaler sinon un vent d'ouest de dix nœuds. Je vais aller prendre une douche et rejoindre ma couchette. Bonne route, commandant Lien Rag.